NKH

ALMANACH

DES MUSES.

AVIS IMPORTANT.

Depuis 1829, l'analyse des pièces de théâtre jouées pendant l'année avait été interrompue; nous nous proposons de la reprendre l'an prochain. Nous rendrons compte également des ouvrages en vers dont on nous aura adressé *deux* exemplaires.

Aucune pièce politique n'entrera désormais dans ce Recueil : c'est une concession faite au vœu unanime de nos lecteurs.

On est prié d'envoyer *franco*, au Libraire-Éditeur, quai des Augustins, n° 25, avant le 1er novembre, les pièces de vers destinées à l'*Almanach*.

IMPRIMERIE DE FÉLIX LOCQUIN,
RUE NOTRE-DAME-DES-VICTOIRES, N° 16.

Almanach

DES MUSES

POUR L'ANNÉE 1833.

69ᵉ Année.



PARIS.

AUDIN, LIBRAIRE-ÉDITEUR,

QUAI DES AUGUSTINS, Nᵒ 25.

1833.

ALMANACH DES MUSES.

Alaric,

OU LES HUNS.

CHANT PREMIER.

> Ils viennent, tout est préparé pour eux; les arbres sont leurs tentes, les déserts sont leurs voies. Voulez-vous savoir où ils ont campé? Voyez ces ossemens de troupeaux égorgés, ces pins brisés comme par la foudre, ces forêts en feu, et ces plaines couvertes de cendres.
>
> CHAT., *Martyrs.*

A leurs pieds, comme si passaient des nations,
Les Alpes ont senti le sol trembler sous elles:
Arrachés par des voix au calme de ces monts,
De leur aire envolés des nuages d'aiglons,
Du cliquetis du choc et du vent de leurs ailes,
Font pleuvoir le duvet des neiges éternelles.

L'ours flaire, écoute et gronde ; aux bords des rocs pendans,
Les yeux tout grands d'effroi la biche brame aux vents ;
Le brun chamois fuyant vole sur les abîmes,
Eux que n'émeuvent point le fracas des torrens,
Ni les foudres du ciel qui passent sur ces cimes,
Ni de ces profondeurs les échos mugissans !
Ce ne sont pas des monts les bruits grands et sublimes
Qui pénètrent leurs cœurs de ces terreurs intimes ;
Ce sont des bruits d'en-bas, de sourds bourdonnemens
D'hommes, de pas, de voix et de hennissemens,
Et d'hommes cependant il n'est point d'apparence ;
Au front de ces rochers, obélisques du temps,
Ces seul bruits et la foudre en troublaient le silence.

Le berger du Padus vers ces sommets tourné,
A ces sourdes rumeurs lève parfois la tête,
Ne voit rien, et puis rentre achever une fête
Où Faune de ses mains est de houx couronné :
Du pécheur d'Adria déjà la voile est prête ;
Il craint que l'un des pics de cette longue arête
Par quelque dieu marin soit sous l'onde miné ;
Quand enfin sur les champs du Rhète consterné,
Les Alpes, comme fait un fleuve de ses ondes,
Vomissent le trop plein de leurs gorges profondes.

De cette ruche immense est-ce un bruyant essaim
Qui bourdonne, cherchant des plaines plus fécondes ?

Sont-ce des nations qui dormaient dans son sein ?
Qui veut savoir leurs noms interroge l'Euxin !
Aux Alpes il n'est point de roche qui ne jette
Sur l'Italie un Goth, un Dace, un Scythe, un Gète.
Géans barbus, hideux, pêle-mêle, sans lois,
Chacun d'eux s'était fait des armes à son choix :
Pour lance, du dieu Pan l'un brandit un jeune arbre
Dont au pied du Ménal il dépouilla les bois ;
L'autre agite dans l'air une massue en marbre
Qu'il prit dans l'Achaïe à l'hercule Thébain ;
Celui-là fait briller une foudre d'airain
Qu'il ravit dans son temple au Jupiter d'Élide,
Ou d'un licteur tué la hache encore humide ;
A l'autre, violée en son sacré vallon,
La Pythie a laissé le trépied d'Apollon ;
De cette arme de fer que balance son bras
Il écrase en passant les hommes sous ses pas.
Leur chlamyde est la peau d'une louve, ou d'une ourse
Que du froid Tanaïs désaltéra la source ;
Leurs carquois pour couvercle ont une large main
Que, sèche, ils ont coupée aux morts sur leur chemin.

Que croirait-t-on qui suit cette horrible milice ?
C'est l'autel du vrai Dieu, sa croix et son calice !
Barbares du Très-Haut, hurlant le nom divin,
Idolâtres tantôt, tantôt chrétiens farouches,

Zamolxis et le Christ sont mêlés dans leurs bouches :
Stupides sectateurs de l'évêque Arius,
Pour eux les Phidias ont fait pis que des souches ;
Ils prennent comme église un temple de Bacchus,
Et comme autel de Vierge un autel à Vénus.
Par où sont-ils venus ? Demandez à la Grèce,
Demandez à ses champs de mort et de tristesse,
Aux débris de Mégare, aux murs fumans d'Argos,
Aux deux ports de Corinthe effacés sur les flots,
A l'Attique, ou plutôt à ses riches décombres,
A ses tombeaux ouverts et vides de leurs ombres.
Non.... ne demandez rien à ces temples déserts,
A tous ces caps muets par les algues couverts,
A ces portiques sourds où le vent seul vient fondre ;
Il n'est plus en ces lieux que l'écho pour répondre !
Vers Rome, l'Illyrie, en vain tournant les yeux,
Du fond d'un bain de sang vous répondrez pour eux !

A ces hordes sans toits, généreux, mais farouche,
Alaric a de l'œil montré Rome qu'il touche ;
A l'aspect de ce roc où Jupiter surgit,
De joie et de fureur son armée a rugi :
Les ailes d'un vautour tué sur le Caucase
Semblent fendre encor l'air au haut de son pégase,

Et comme le premier il marche devant tous ;
On dirait d'un oiseau qui précède des loups.
Au bout de chaînons d'or pend son lourd cimeterre
Qui sonne le trépas en traînant sur la terre :
Fait des os d'un géant un arc bat sur son dos
Que de marte et d'ourson bariolent les peaux.
Parfois sur un cheval noir à demi-sauvage
Il fend les bleus torrens, il franchit un rivage.
Le croirez-vous, chrétiens ! fils du siècle suivant,
D'une *fureur*, d'un cri, d'une tache de sang,
Ces fiers violateurs de la cendre des Gracques,
Craignirent de souiller le beau soleil de Pâques :
Par une légion surpris au Saint des Saints,
Immobiles, au fer ils présentent leurs seins.
Loin de verser un sang qu'ils brûlent de répandre,
Nul en ce divin jour n'eût osé se défendre.
Anges, vous leur deviez la palme de martyr !

. . . .

Honneur aux Gètes ! — Honte aux chrétiens à venir !
On n'avait point encore ouï dans une ville
De cloche qui sonnât des vêpres de Sicile,
Ni le glas matinal d'un saint Barthélemi
Qui tintât le trépas sur un peuple endormi ;
On n'avait point encor vu de sa lèvre impie
Un pape meurtrier souiller la blanche hostie,
Et des moines bourreaux la sacrilége main

Au sang du Rédempteur mêler le sang humain !
Temps heureux, où du fond des saintes thébaïdes,
Transformant ces cœurs durs en des agneaux timides
Ton Église, ô Seigneur, aussi simple que toi,
Toute jeune d'amour pour ta divine loi,
Pour toi pleurant, souffrant, de te plaire jalouse,
Marchait à tes côtés chaste et fidèle épouse;
Sans profane ornement, en simple habit de lin,
D'épines couronnée, et ta croix sur le sein !
Que des martyrs d'alors étaient brillans les trônes,
Que leur palme était verte et fraîches leurs couronnes!
Mais de la voix du Christ l'écho durait encor;
Mais son front rayonnant aux cimes du Thabor
Sur terre avait laissé son divin crépuscule !
Ordonnateur des temps, Esprit des jours, recule
Vers ces siècles nouveaux le vieux siècle où je vis,
Et j'irai sur Saron chercher parmi les lis
Le lis dont Salomon, dans sa toute-puissance,
Eût envié la robe et la magnificence!
J'irai baiser, Seigneur, l'empreinte de tes pas;
J'irai voir près du lac où tu tendais tes bras
L'anneau qui retenait ta nacelle sacrée,
Et m'asseoir sur la roche et la grève dorée
Où l'apôtre sécha ses rets miraculeux;
J'irai respirer l'air plein du nard précieux
Dont on lava tes pieds, ô Rédempteur du monde,

Et qu'essuya Marie avec sa tresse blonde;
Belle Sion, j'irai dans la maison de Dieu
Par un hymne éveiller les échos du saint lieu;
O Bethléem, j'irai toucher tes divins langes,
M'asseoir au même endroit où s'asseyaient les anges,
Et retrouver le soir, dans ton doux firmament,
L'étoile qui guida les mages d'Orient! . . . .

. . . .

Dans nos temps de scandale et d'ombre et de tempête,
Pieuse est une lèvre, au milieu de tes fêtes,
Qui ne blasphêmant pas ne fait que t'oublier!
A se faire leurs parts toutes mains y sont prêtes,
Il n'est ni foi, ni loi sur lesquels s'appuyer,
Quelques cœurs purs épars.., et partout des infâmes!..
Pauvre, qui le croirait, j'ai vu de laides âmes
Moqueuses, sur leur or critiquant mon repos,
M'envier mon soleil, ma musique des eaux,
Mes longs tapis de fleurs, mes palais de verdure
Qu'au poète, aux déserts a donnés la nature!
Mêlés dans les méchans, les fourbes, les ingrats,
Passant à travers eux comme s'ils n'étaient pas.
Je gagne les hauteurs! Là, mon loisir s'écoule,
Là, je vis loin du flux de cette immonde foule,
Avec la lyre grecque, ou le grave Cinnor,
Sur la cime du Pinde, ou sur le haut Thabor!

M. Denne-Baron.

La jeune Fille mourante.

Comment me délivrer de cette fièvre ardente?
Mon sang court plus rapide et ma main est brûlante.
Je souffre! dites-moi, je suis mal, n'est-ce pas?
Souvent, le front penché, l'œil baissé vers la terre,
Vous rêvez tristement; puis d'un air de mystère,
J'entends parler bien bas.

Et si je fais un bruit léger, si je respire,
Des larmes dans les yeux on essaie un sourire,
On se rend bien joyeux, mais j'entends soupirer:
Sur les fronts tout brillans passe une idée amère,
Et ma petite sœur, qui voit pleurer ma mère,
Près du lit vient pleurer.

Ces larmes me l'ont dit votre secret terrible;
Je vais mourir!... déjà... mourir!.. oh! c'est horrible!
Mon Dieu! pour fuir la mort n'est-il aucun moyen?
Quoi! dans un jour peut-être immobile et glacée;
Aujourd'hui l'avenir, le monde, la pensée,
Et puis demain... plus rien!

La robe que j'avais dans ma dernière fête
Est fraîche encor ; les nœuds rattachés sur ma tête
Ont gardé ces couleurs et ces reflets changeans
Dont j'admirais l'éclat dans une folle extase ;
Et moi, je vivrai moins que ces tissus de gaze
Et ces légers rubans !

Comme une frêle plante, un souffle m'a brisée.
Vous, mes sœurs, vous avez cette teinte rosée
De jeunesse et de vie ; oh ! votre sort est beau !
Et j'ai les yeux ternis, je suis pâle, abattue,
On dirait, à me voir, une blanche statue
Pour orner un tombeau.

On m'admirait pourtant, moi fantôme, ombre vaine ;
La foule m'entourait comme une jeune reine :
Mon pouvoir tout nouveau semblait encor bien long ;
Quelques bijoux formaient ma parure suprême,
Et puis mes dix-huit ans, comme un beau diadème,
Rayonnaient sur mon front.

A vous encor, mes sœurs, cet avenir qui brille ;
A vous tous ces plaisirs bruyans de jeune fille,
Puis cet anneau d'hymen, ce mot dit en tremblant,
Et ces grains d'oranger, couronne virginale ;
Moi, pour voile de noce et robe nuptiale,
J'aurai mon linceul blanc :

Lugubre vêtement, jeté sous une pierre,
Qui tient ensevelis dans une étroite bière
Bien des illusions, bien du bonheur rêvé,
Qui tombe par lambeaux sous la terre jalouse,
Et que les battemens d'un cœur de jeune épouse
N'ont jamais soulevé.

Moi, dans un long cercueil étendue, insensible,
Morte! Quoi! je mourrais! oh! non, c'est impossible!
Quand on a devant soi tout un large avenir,
Quand les jours sont joyeux, quand la vie est légère,
Quand on a dix-huit ans, n'est-ce pas, bonne mère,
On ne peut point mourir?

Je veux jouir encor de toute la nature,
De la fleur dans les prés, du ruisseau qui murmure,
Du ciel bleu, de l'oiseau chantant sur l'arbre vert;
Je vais aimer la vie, et, de toute mon âme,
La voir dans le soleil briller en jets de flamme,
La respirer dans l'air...

Le lendemain, la cloche appelait aux prières,
Des cierges éclairaient de leurs pâles lumières
La nef et l'autel saint; quelques prêtres en deuil
Disaient le chant des morts, et sous les voûtes sombres
Des vierges à genoux, blanches comme des ombres,
Pleuraient près d'un cercueil.

Madame Anaïs SÉGALAS.

Leçon Morale.

AUX POÈTES DE NOS TEMPS.

Plus que héros et rois armés de leur tonnerre,
Tout *vrai poète* est sûr de l'immortalité;
Le trait vengeur qu'il lance aux foudres de la terre,
S'il part d'un bon carquois, trempé de vérité,
Les marquant sous son nom du feu de sa colère,
Coupe la nuit des temps d'un vol illimité,
  Et d'un rayon ardent éclaire
  La dernière postérité.

Le rimeur, troubadour des hauts seigneurs et maîtres,
Qui voue un luth flatteur aux demi-dieux mortels,
Qui chante les grandeurs, orgueil de leurs ancêtres,
Meurt avili, sans nom, quand tombent leurs autels;
Du titre de poète en vain l'art le décore :
Au rang des ménestrels son métier le confond;
  Au bruit de ses vers qu'on ignore
  Nul écho futur ne répond.

Tel, chantre des partis, oppose sa jactance
Aux faveurs d'un ministre, aux offres du trésor,
Et qui des factions consultant la balance,
Ne s'attache qu'au poids qui lui promet plus d'or
Aux hostiles berceaux des despotes à naître,
Son faux honneur s'engage et vend la liberté,
Mais l'avenir imprime au traître
Un masque de servilité.

Un poète, en riant, peut amuser sa lyre
A préluder aux jeux, à chanter les amours;
Mais au pied des palais si le peuple soupire,
D'un accent prophétique elle frappe les cours.
Daignerait-il changer, au prix de sa mémoire,
Un inspiré des cieux en favori des grands?
Les siècles refusent la gloire
Aux luths complices des tyrans.

M. Népomucène LEMERCIER.

MADRIGAL.

Cet homme que le sort seconde
Au-dessus de tout se prétend;
Il a vraiment raison... le vent
Souffle au-dessus de tout le monde.

M. RSVILLE.

LES PETITS ORPHELINS.

Déjà fuyaient les giboulées ;
Les bourgeons verdissaient les bois ;
Mais durant la nuit, les gelées
Gerçaient la terre encor parfois.

Au coin d'une roche isolée,
Deux enfans, frère et sœur, un soir,
L'une bien pâle, désolée,
L'autre calme, viennent s'asseoir.

LE FRÈRE.

C'est qu'il est loin notre village !
Vois-tu l'église ? Que j'ai faim !
Comme je suis las du voyage !
Petite sœur, du pain... du pain !

LA SŒUR.

Voilà, tiens, tiens, tu peux tout prendre :
Je n'ai pas encore faim, moi !
Jusqu'à demain je puis attendre,
Car j'ai quatre ans de plus que toi.

LE FRÈRE.

Mais, petite sœur, je t'en prie,
Apprends-moi pour quelle raison,
Quand dort notre maman chérie,
Nous courons loin de la maison.

LA SOEUR.

C'est que notre mère si bonne
Dort pour ne point se réveiller,
Et que nous n'avons plus personne
Qui pour nous puisse travailler.

LE FRÈRE.

Pas se réveiller !

LA SOEUR.

Sous la terre
Maman dormira désormais,
Tu sais, dans l'enclos solitaire...

LE FRÈRE.

Ne la verrai-je plus jamais ?

LA SOEUR.

Maman, aux lois de Dieu fidelle,
Aux chants des Saints mêle ses chants,

Et nous aurons place auprès d'elle
Si nous ne sommes pas méchans.

LE FRÈRE.

Petite sœur, je serai sage,
Tu verras, je te le promets...
Mes yeux déjà, comme d'usage,
Me piquent... Dis, si je dormais?

LA SOEUR.

Oui, comme à toi la nuit m'apporte
Du sommeil; oui, jusqu'à demain
Reposons; puis de porte en porte
Nous irons tendre notre main.

Et lorsque reparut l'aurore,
Les champs de givre étaient rayés,
Les orphelins dormaient encore.
Ils ne se sont pas éveillés!

M. Édouard D'ANGLEMONT.

LA BOUQUETIÈRE.

Je vends anémone,
Jacinthe, lilas;
Mon cœur je le donne,
Et ne le vends pas.

C'est la bouquetière
Qui se tait toujours,
Et qui la première
Connaît vos amours.

L'amant qui, la veille,
Choisit de sa main
Toute ma corbeille,
Viendra-t-il demain?

Pour tous, quand j'arrange
L'œillet blanc, uni
A la fleur d'orange,
Je dis : c'est fini.

M. Jules de RESSÉGUIER.

SOUVENIR.

Omnia mecum porto.

LE SAGE.

Dans cette solitude,
Où je n'ai qu'un plaisir,
J'ai pris une habitude,
Qui n'est pas de l'étude,
Et n'est pas du loisir.

Comme un flot sur la grève
Vient mourir affaibli,
Mon jour naît et s'achève,
Et ma vie est un rêve
De toi seule rempli.

Sur la côte de Loire
Je me plais à venir,
Et, dédaigneux de gloire,
Je n'ai plus de mémoire
Que pour ton souvenir.

Chaque jour sur la rive,
Tout rêveur, je m'assieds,
Livrant ma vue oisive
A l'onde fugitive,
Qui murmure à mes pieds.

Alors commence une heure,
La plus belle du jour,
Où mon âme qui pleure,
Comme dans sa demeure,
S'enferme en ton amour.

Ton sourire et ta grâce,
En de charmans tableaux,
Devant moi se retrace
Comme dans une glace
Ou dans l'azur des flots.

Je me rappelle encore,
Irrésistible et prompt,
L'éclat qui te décore,
Et le lis qui colore
L'albâtre de ton front.

Et puis avec délice,
Longue et soyeuse à voir,

Ta chevelure lisse,
Ton petit pied qui glisse,
Et tes yeux au feu noir.

Et ta taille divine,
Qui, souple à se plier,
Se balance et s'incline,
Comme sur la colline,
Là-bas, ce peuplier;

Et ton cœur magnanime,
Ton esprit gracieux,
Et le dieu qui t'anime,
Et ton âme sublime
Qui parle avec tes yeux.

Et ta bouche vermeille,
Et ces baisers, doux bruit,
Qui, lorsque je sommeille,
Dans mon ame qui veille
Retentissent la nuit.

Et toutes ces tendresses,
Ces bonheurs hasardeux,
Et toutes nos ivresses,
Et toutes ces caresses
Que nous savons tous deux.

Et toute ma pensée,
De mon sein s'élevant,
Vers toi part élancée,
Plus prompte, plus pressée
Que la poussière au vent.

Mais l'onde que sillonne
Le roulis d'un bateau,
Le vent qui tourbillonne
En bruyante colonne,
Et roule du coteau.

Une voix qui répète
Mon nom que j'oubliais,
Ou qui trouble, indiscrète,
Ma prière secrète,
Croyant que je priais.

Un chant qui se prolonge,
La clameur d'un nocher,
De ce céleste songe
Où tout en moi se plonge,
Soudain vient m'arracher.

Je tressaille et m'étonne :
Le prestige est détruit,

Et le charme abandonne
Mon âme qui frissonne
Et se réveille au bruit.

Et tristement ravie
A son divin émoi,
Ma pensée asservie
Recommence la vie,
Qui ne m'est rien sans toi.

M. J. LESGUILLON.

Le Temps.

Le temps suit toujours le plaisir,
Quand on est près de ce qu'on aime,
Et, léger comme un doux zéphyr,
Il s'envole de même.
Mais l'heure sonne, il faut s'en séparer;
Le Temps n'a plus ce conducteur fidèle:
La douleur vient s'en emparer,
Et le traîne après elle.

Madame Rose LE LORRAIN.

L'ARCHEVÊQUE

ET

La pauvre Femme.

ANECDOTE.

C'était dans un hiver de mémoire cruelle,
Où la glace enchaînait les plus rapides eaux ;
Où, de sa morsure mortelle,
Jusqu'en leur vol la bise atteignait les oiseaux ;
C'était dans ces jours de détresse
Où le pauvre, sans feu, sans pain,
Près de ses fils, en proie à la détresse,
Meurt à la fois et de froid et de faim :
Alors régnait, dans la plaine stérile
Cette saison, si chère aux opulens loisirs,
Que les désœuvrés de la ville
Nomment la saison des plaisirs ;
Temps de ris et de jeux... de pleurs et de souffrance,
Où renaît l'allégresse... où l'effroi recommence ;

Temps de luxe frivole, où l'on danse au premier,
Tandis que de misère on expire au grenier;
Bordeaux, alors, dans la chaire sacrée
Voyait s'asseoir un prélat bienfaisant,
Dont la vieillesse révérée
Renouvelait les jours de Belzunce et Vincent.
C'était *Sanzay*... Chez lui, plutôt qu'à l'ordinaire,
Entre un matin son secrétaire.
— Monseigneur... — Que me voulez-vous?
— Pardon si j'interromps : mais là-bas, une femme
De vos bontés, en pleurant, se réclame.
— Elle a raison. — J'ai voulu, d'un ton doux,
D'abord la renvoyer. — Pourquoi? — Votre sagesse
Sait que les temps sont durs. — Pour le pauvre avant tous.
— Votre bourse s'épuise à force de largesse.
— La bourse d'un pasteur du pauvre est la richesse.
— Dieu, guide monseigneur! — Assez!.. portez six francs
A cette infortunée. — Ah, monseigneur!.. — Encore!
Qui vous retient? — Dans tous les rangs,
Il est des malheureux, et monseigneur ignore
Que cette femme... — Poursuivez.
— Je n'oserai jamais... — En un mot, achevez.
— Si ce n'était encor que l'hérésie
On pourrait tolérer.. Mais, grand dieu! quelle horreur!
— Finirez-vous enfin? — Non, non! votre grandeur

Évitera le piége, et doit être éclaircie...
C'est une Juive, monseigneur !
— Une Juive, chez moi !... Quel hommage flatteur !
Qu'on lui donne vingt francs, et qu'on la remercie.

M. P. A. VIEILLARD.

LA REINE ABEILLE ET LE PAPILLON.

Un papillon, franc étourdi,
Interrogeait la reine abeille :
« Pourriez-vous me dire à l'oreille
» Le nom de votre favori ? »
— Beau papillon, répond la reine,
Pourquoi du mystère en ceci ?
Le souverain, la souveraine
Ne doit avoir pour favori
Que son peuple, et j'en use ainsi.

M. Auguste RIGAUD.

La Gondole.

IDYLLE TRADUITE DE MELENDEZ.

Voyez-vous, mes amis, sur le miroir de l'onde
Cette belle gondole et ses riches couleurs?
Oh! sans doute l'amour dans une paix profonde
Y repose endormi sous des rideaux de fleurs.

Viens, viens, belle gondole, approche du rivage,
Ne fuis point loin de nous sous des cieux étrangers;
Conduite par Zéphyre en ce riant bocage,
Dépose sur nos fleurs ton heureux passager.

Mais voyez le prodige!... A mes vœux attentive,
Elle vient... elle vient... elle a touché le bord.
Approchons, mes amis, et que chacun me suive;
Il nous faut réveiller son pilote qui dort.

Pilote, levez-vous de votre lit de rose;
Ouvrez les yeux.—« Mes yeux se ferment pour toujours
« Cet éclat m'a perdu: la barque où je repose
» A séduit des brigands armés contre mes jours.

» O toi, qui veux voguer sur la foi de Zéphyre,
» Crains la voile de soie; elle attire la mort.
» Des avirons dorés crains le péril... j'expire...
» Adieu, mortel, adieu, sois sage et plains mon sort. »

Par SERVAN DE SUGNY.

LE GÉNIE.

Voyez les corps qu'une étincelle atteint :
En un clin d'œil, à l'instar de la foudre,
Par le contact elle enflamme la poudre,
Et sur la pierre ou dans l'onde s'éteint.
C'est en vertu d'une telle harmonie,
Qu'on voit soudain éclore le Génie.
Comme un volcan, pour faire explosion,
Ce n'est assez que l'Ame le recèle :
Il faut le lieu, le temps, l'occasion.
La poudre est là, mais il faut l'étincelle.

M. FAYOLLE.

Le Scrutin politique,

CONTE.

Dans une ville de province
En hâte est convoqué le corps municipal.
Selon certains propos l'objet en serait mince;
Mais la vérité luit, l'objet est capital,
Il s'agit de voter une *humble adresse* au prince,
Comme l'expression du vœu national,
Par ordre départemental.
Au moment d'ouvrir la séance,
Le maire s'aperçoit que manque le scrutin;
L'ayant fait demander en vain,
Il veut en réparer l'absence.
Ce maire, homme de tête, et qui donnait banquet
A notre honorable assemblée,
Commensal de haut lieu, prend son parti d'emblée,
S'absente incontinent, passe au prochain buffet,
Revient, et d'un air satisfait
Offre à chaque assistant, que dès-lors il se gagne,
Deux truffes au vin de Champagne,

L'une des deux du plus beau noir,
L'autre blanche, et qui font un doux plaisir à voir.
Le corps municipal, qu'inspire la sagesse,
Cache sous un air grave une vive allégresse.
L'importante discussion
De toutes parts est engagée,
Et la séance prolongée.
Mais quand vient la conclusion,
On ne peut constater aucune opinion,
Car chaque truffe était mangée!
Le corps, par trop gourmand, riait en tapinois;
Pour un nouveau scrutin il élevait la voix....
Mais le maire, en moyens toujours incomparable,
Dit : Le meilleur moyen, messieurs, je l'ai trouvé:
Votons par *assis* et *levé*,
Et, levés, mettons-nous à table.
Chacun se laissa prendre à la séduction.
Ce maire entendait bien l'administration!

M. BAZOT.

Phases Napoléoniennes.

I.

L'APPARITION.

« Une île étroite le vit naître :
» Cet astre sort du sein des mers,
» Et sa splendeur doit disparaître
» Par-delà d'autres flots déserts.
» Il verra les rois de la terre
» Satellites de ses beaux jours...
» Mais il s'éteindra solitaire,
» Et ne reprendra plus son cours. »

Une voix de là-haut jeta cette parole,
Dont le poids retentit de l'un à l'autre pôle.

Il est de ces mortels qu'un Dieu fait présager,
Eux-mêmes demi-dieux, nés d'une nuit profonde ;

LA MORT.

Mais Caton...

LE GUERRIER.

Ce Caton, que son trépas honore,
Combattait pour la liberté;
Je combats pour ma gloire : elle n'est pas perdue!
Et cette Étoile encor, vers moi redescendue,
Évoquera les jours de ma prospérité.

LA MORT.

Erreur!—Mais qu'as-tu fait de ton antique audace?

LE GUERRIER.

Ah! j'affrontai cent fois ta sanglante menace,
Et l'on connaît assez mon intrépidité.

LA MORT.

Montre-la.—Que dira l'univers qui t'admire?

LE GUERRIER.

Il a vu qu'en trois pas je reprends un empire;
Il dira que l'espoir jamais ne m'a quitté.

LA MORT.

Ici je ne suis rien; ailleurs je suis affreuse.
Crains de rendre ta fin sinistre, malheureuse!
D'une longue souffrance...

LE GUERRIER.

Eh bien ! je souffrirai.

LA MORT.

Meurs plutôt maintenant....

LE GUERRIER.

Je l'ai dit : je vivrai.

IV.

LA CHUTE.

Ils se taisent tous deux. Le fantôme homicide
Soudain a rayonné d'une clarté livide.
Debout sur un monceau de nos braves guerriers,
Il présente à leur chef de funèbres lauriers.
— L'espoir l'entraîne... Las d'une image importune
Il court, dans son désastre, embrasser sa Fortune;
Sa Fortune l'attend sur le seuil des palais,
Non telle que naguère, assise sous le dais,
Elle accueillait des rois le tributaire hommage,
Faisant même aux vainqueurs connaître l'esclavage·
Sa Fortune a quitté ce faste de l'orgueil,
Et converti sa pompe en vêtemens de deuil.
— Oh ! qu'il voudrait alors de l'amour populaire
Avoir fait le soutien de son pouvoir précaire !

LA MORT.

Mais Caton...

LE GUERRIER.

Ce Caton, que son trépas honore,
Combattait pour la liberté;
Je combats pour ma gloire : elle n'est pas perdue!
Et cette Étoile encor, vers moi redescendue,
Évoquera les jours de ma prospérité.

LA MORT.

Erreur!—Mais qu'as-tu fait de ton antique audace?

LE GUERRIER.

Ah! j'affrontai cent fois ta sanglante menace,
Et l'on connaît assez mon intrépidité.

LA MORT.

Montre-la.—Que dira l'univers qui t'admire?

LE GUERRIER.

Il a vu qu'en trois pas je reprends un empire;
Il dira que l'espoir jamais ne m'a quitté.

LA MORT.

Ici je ne suis rien; ailleurs je suis affreuse.
Crains de rendre ta fin sinistre, malheureuse!
D'une longue souffrance...

LE GUERRIER.

Eh bien ! je souffrirai.

LA MORT.

Meurs plutôt maintenant.

LE GUERRIER.

Je l'ai dit : je vivrai.

IV.

LA CHUTE.

I.

Ils se taisent tous deux. Le fantôme homicide
Soudain a rayonné d'une clarté livide.
Debout sur un monceau de nos braves guerriers,
Il présente à leur chef de funèbres lauriers.
— L'espoir l'entraîne... Las d'une image importune
Il court, dans son désastre, embrasser sa Fortune;
Sa Fortune l'attend sur le seuil des palais,
Non telle que naguère, assise sous le dais,
Elle accueillait des rois le tributaire hommage,
Faisant même aux vainqueurs connaître l'esclavage :
Sa Fortune a quitté ce faste de l'orgueil,
Et converti sa pompe en vêtemens de deuil.
— Oh ! qu'il voudrait alors de l'amour populaire
Avoir fait le soutien de son pouvoir précaire !

Qu'à ses revers encor il trouverait d'appui,
Si le peuple lassé se rattachait à lui!
Trop long-temps sur ce peuple a pesé sa puissance,
Et toute il la devait au bonheur de la France.
Il n'est plus temps! — Le sol est envahi deux fois,
Deux fois des alliés il a senti le poids,
Et deux fois écroulé sur les débris du trône,
Le despote en tombant a perdu la couronne.

V.

L'INVASION.

Tandis que d'Albion le génie imposteur,
Sur les bords de la Seine ose avec insolence,
Au poids de nos malheurs affaisser la balance,
Et se proclame ainsi notre libérateur,
La Loire entend les cris d'une troupe intrépide,
Débris encor debout de tant d'exploits lointains,
Qui, disputant notre or à l'étranger avide,
Voudrait par le fer seul racheter nos destins.

En frémissant au loin se tait le bruit des armes.
— Vieux soldats, ce drapeau dont la triple couleur
Aux combats tant de fois guida votre valeur,
Cachez-le... Quelque jour il essuira vos larmes.

VI.

L'EXIL.

Hélas ! l'Aigle-empereur, dont l'œil si redouté
Rayonnait Austerlitz, soleil de la victoire,
Est sur un roc désert par la foudre jeté...
Le plus grand des vaincus avait-il mérité,
Thémistocle crédule à l'hospitalité,
Trahison si lâche et si noire?
S'il étouffa la liberté,
Ce fut dans les bras de la Gloire;
—Et, vivant, il n'est plus, en son vol arrêté,
Que l'ombre de sa grande histoire.

Par un Hudson-Lowe outragé,
Vieux lion, quels affronts ne dut-il pas attendre?
— Ah! qu'on ne parle plus de consoler sa cendre,
Si Waterloo reste invengé !

VII.

L'ÉPITAPHE.

Le colosse a les pieds posés sur les deux mondes,
Dont l'écho se répond malgré le bruit des ondes;

Ils échangent entre eux, de l'un à l'autre bord,
Des hymnes de victoire et des hymnes de mort.
Près de nous son trophée, et bien loin sa poussière.
Honorez tour à tour, soumis aux jeux du sort,
D'un souvenir de gloire ou d'une humble prière,
Sa colonne de bronze et sa tombe de pierre.

Trompé dans ses desseins, même par le tombeau,
Saint-Denis l'attendait, Sainte-Hélène en hérite :
— Là ses pas de géant ont trouvé leur limite,
Et là son nom surgit tel qu'un phare nouveau.

M. Nestor DE LAMARQUE.

A PLUSIEURS.

Leur muse vile et mercenaire
Sut se plier à tous les tons ;
Ils ont chanté les grands et les sots de la terre,
Et Bonaparte et les Bourbons.

V. P.

NAPLES.

Cité voluptueuse, aimable Parthénope !
Si mollement bercée aux douces voix des eaux,
Toi qu'un vaste ciel d'or et d'azur enveloppe
De magiques réseaux !

O palais du soleil, Sybaris parfumée,
Où l'on trouve l'oubli de son premier amour ;
Toi, qui semble au jeune homme une charmante Almée,
C'est un nouvel Eden que ton heureux séjour !

J'aime tes bosquets d'or et ta brise tiède,
Et ta sainte Madone, espoir des matelots ;
J'aime, le soir surtout, voir briller ta Tolède
Aux lueurs des fallots.

J'aime encor ton tumulte et tes nuiteuses fêtes,
Ton saint Janvier au sang toujours frais et vermeil,
Tes sombres pénitens, tes sublimes tempêtes,
Et ton lazzaroné qui se chauffe au soleil.

Tes bandits au long feutre, à la dague affilée,
Le nectar que l'on boit sous le bleu de ton ciel,
Ton golfe qui balance une vague étoilée,
Et ton polichinel.

Ces abbés écoutant chanter ta mélodie,
Ces pêcheurs orgueilleux d'un saint et d'un tombeau,
Ce peuple insouciant qui pullule et mendie,
Et ce volcan grondeur qui lui sert de flambleau.

Le teint brun, les yeux noirs de tes piquantes femmes,
Et leur lèvre où se pose un sourire malin,
Si bien que l'on croirait que tes brûlantes flammes
Fermentent dans leur sein.

Oublirai-je Baya, son golfe et sa mollesse,
Pausylippe ombragé des raisins de Christi,
Les dômes de parfums que ton zéphyr caresse,
Tes fruits, tes doux sorbets et ton macaroni!

Oh! celui-là qui voit ta nuit et ton aurore,
Ces fêtes, ce volcan prêt à les engloutir,
Même quand ton sol tremble, il va, disant encore:
Voir Naple, et puis mourir!

M. Ed. C.

LA PÈLERINE.

Languescit moriens.....
VIRGILE.

Mourante, elle est tombée au seuil de la chapelle,
Au moment d'accomplir son voyage et son vœu...
Ermite, secourez la pauvre pastourelle,
Ermite, priez Dieu.

La fatigue et la soif ont séché sa poitrine :
Contre les feux du jour, en quittant le hameau,
Ermite, elle n'avait, la pauvre pèlerine,
Que son léger chapeau.

Que son âge, ô mon Dieu, que sa beauté vous touche!..
D'amour, de piété son jeune cœur brûlait...
Ermite, elle se meurt ! approchez de sa bouche
La croix du chapelet.

Ils s'éteignent ces yeux où respirait la flamme ;
Il pâlit ce visage et si jeune et si beau !...
Ermite, elle n'est plus ! priez Dieu pour son âme,
Et creusez son tombeau.

Tu ne jouiras plus des baisers de ta mère,
Tu ne reverras plus ta chaumière et tes bois...
Ermite, sur son corps jetez un peu de terre,
Et plantez une croix.

Quand sa mère viendra frapper à l'ermitage,
Et dire : « Avez-vous vu fillette au front joli ?... »
Ermite, répondez que son pèlerinage
Ici-bas est fini.

M. Charles-Auguste CHOPIN.

GASCONNADE.

Sandis, disait de Crac, quand jé suis en colère,
Jé bats, jé tue, et si jé né mé réténais,
Jé réduirais, jé crois, tout lé monde en poussière.
—Mais vous y mettez-vous souvent?—Qui? moi !... jamais.

M. Victor-Evremont PILLET.

Le Père nourricier,

ÉLÉGIE.

. . . . Une fille
Est une fleur qui pare une famille.
Mad. Desbordes-Valmore.

Bel ange, où vont tes pas s'égarer dans la plaine?
Viens-tu des jeunes fleurs épier le réveil?
Crains des vents du midi la dévorante haleine,
Et les feux brûlans du soleil.

L'éclat du jour pâlit, et des sombres tempêtes
L'effrayante vapeur s'amasse au loin dans l'air:
Le tonnerre roulant va gronder sur nos têtes,
Et la foudre suivra l'éclair.

Arrête ici ta course, au seuil de la chaumière;
Là, cent fois le malheur a béni ta bonté.
L'orageuse nuée absorbe la lumière,
L'oiseau se cache épouvanté.

L'ouragan vole, il siffle, et fait craquer les chênes :
Viens !... aux humbles foyers tu te plais à t'asseoir.
Au château dont tu vois les tourelles prochaines,
Je te ramènerai ce soir.

N'entends-tu pas mugir la bruyante ravine?
Le ciel, ô belle enfant, ne veut point ton trépas.
Sous le toit du pasteur, c'est une main divine
Qui sans doute a guidé tes pas.

C'est moi qui t'ai reçue au jour de ta naissance;
Sous ce chaume un lait pur a ranimé tes sens :
Je t'appelai ma fille, et ta jeune innocence
Me tendit ses bras caressans.

Tu me quittas enfin; mais rendue à ta mère,
Tu n'as point oublié l'asile protecteur;
Et ta main essuya plus d'une larme amère
Au visage du vieux pasteur.

Oh! que j'aime à te voir, vers la terre penchée,
Etudier des fleurs les calices brillans,
Ou des légers chevreaux, sur l'herbe desséchée,
Suivre les rapides élans!

Chaque heure en toi fait naître une grâce nouvelle;
Le charme est sur ton front, ton sort va s'accomplir.
Je ne sais quel génie en tes yeux se révèle,
Quel Dieu se plaît à t'embellir.

Déjà de la science, aux hameaux inconnue,
Ta mère ouvre pour toi l'ineffable trésor :
Loin des jeux enfantins ta pensée ingénue
Va prendre un généreux essor.

Dérobe aux feux divins, d'une main libre et sage,
Ces purs rayons dont l'homme éclaire sa raison !
Que ton regard se fraye un lumineux passage
A travers un sombre horizon !...

Mais des noires vapeurs qui roulent opposées,
Meurt, comme un faible écho, le sourd mugissement :
Déjà de l'ouragan les fureurs apaisées
N'ont plus qu'un vague sifflement.

Du fond des vieux créneaux les colombes joyeuses
Ont repris leur volée aux champs tièdes des airs;
Et l'oiseau, gazouillant sous les vertes yeuses,
Va moduler ses doux concerts.

Hâtons-nous! voici l'heure à l'étude promise;
L'étude, ô belle enfant, a tant d'attraits pour toi!
Sois toujours, dans la vie, à tes devoirs soumise,
Et garde un souvenir pour moi.

Viens donc, et que ta mère, un moment inquiète,
De ses bras indulgens t'enlace à ton retour!
Le pardon sourira sur sa bouche muette;
Car les mères ont tant d'amour!

M. Auguste MOUFLE.

GASCONNADE.

Certain Gascon, dans un joyeux repas,
En éloges pompeux s'étendait sur sa belle:
O combien, disait-il, ma Louise a d'appas!
De sa peau la blancheur est telle,
Qu'un jour (jé n'exagèré pas,
La vérité sort dé ma bouche),
Uné goutté dé lait lui tomba sur lé bras,
Jé crus, d'honnur, que c'était uné mouche.

M. PONSARDIN-SIMON.

VOEU.

Connaissez-vous un séjour solitaire
Où des cités expire le fracas,
Où l'on n'entend que la brise légère,
Où les méchans ne portent point leurs pas,
Où les ennuis ne viennent point nous suivre,
Où des douleurs s'endort le souvenir?
Oh! c'est là que je voudrais vivre,
C'est là que je voudrais mourir!

Connaissez-vous quelque coin en ce monde
Où flotte au loin l'or mouvant des guérets,
Où pend la grappe à la vigne féconde,
Où les jasmins embaument les forêts,
Où, chaque soir, dans les champs on s'enivre
Des doux parfums que sème le zéphir?
Oh! c'est là que je voudrais vivre,
C'est là que je voudrais mourir!

Connaissez-vous des bords où l'hirondelle
Vient, en ses jeux, folâtrer sur les eaux,

Où l'air est pur, où l'heure n'a point d'aile,
Où doucement soupirent les échos,
Où tout le jour jamais on ne se livre
Qu'à des pensers d'amour et de plaisir ?
  Oh ! c'est là que je voudrais vivre,
  C'est là que je voudrais mourir !

M. Victor-Évremont PILLET.

LA CONVERSATION.

Un bel esprit du causer fait un art.
Dans le causer, c'est l'instinct qu'il faut suivre,
C'est l'abandon, où tout naît du hasard :
Sans naturel, un parleur n'est qu'un livre.
A votre esprit donnez un libre cours ;
La confiance est l'âme du discours.
Craignez surtout, craignez de trop bien dire ;
C'est un travers, il faut le signaler.
Ne parlez point comme on devrait écrire ;
N'écrivez point comme on devrait parler.

M. FAYOLLE.

LE MENDIANT.

Qu'importe à moi l'homme qui souffre?
Je suis heureux, je vis content.
ANON.

Sur le seuil d'un château par le faste habité,
Un pauvre en cheveux blancs vint demander l'aumône.
Là, dix lustres brillaient sous leur dais argenté,
Et dans des vases d'or le lis et l'anémone
Mariaient leur parfum, leur grâce et leur beauté.

Les vieillards racontaient, assis au coin de l'âtre,
Et près d'eux la jeunesse au plaisir se livrait,
Des chants du ménestrel, de la danse folâtre,
Des pensers les plus doux tour à tour s'enivrait.

Et le pauvre, accablé de froid et de misère,
Disait : *Prenez pitié de nous!*
Un peu de pain m'est nécessaire,
Et j'en implore à vos genoux.

C'est à vous d'essuyer les pleurs de l'infortune ;
Montrez-vous bons et généreux :
Celui que le pauvre importune
Dans ses plaisirs n'est pas heureux.

Mes bras ont fécondé vos terres ;
J'ai travaillé pour vous autant que je l'ai pu ;
Et dans mes travaux salutaires
Le temps m'a seul interrompu.

Autrefois j'étais jeune et fort.... Sous la charmille
Quand je voyais, le soir, mes enfans accourir,
J'avais du pain pour les nourrir.
Aujourd'hui...—Grâce au ciel, je n'ai plus de famille!

Ils sont morts. — Et leur père, épuisé par les ans,
N'a plus d'amis dans le village.
Hélas! mon œil est faible, et mes bras impuissans ;
Tout mon corps est glacé par l'âge.

J'ai vu la soixantaine et je touche à ma fin :
Après avoir langui si long-temps en silence,
Me faudra-t-il mourir de faim
Sous les regards de l'opulence!...

Ah! ne détournez point les yeux,
Ma carrière ici-bas sera bientôt remplie,

Et les vœux du vieillard qui maintenant supplie
Auront des échos dans les cieux.

Donnez, donnez au pauvre ; ah ! le peu qu'on lui donne
Doit soutenir ses tristes jours ;
Si le riche oublieux un moment l'abandonne,
C'en est fait de lui pour toujours.

Son existence est bien fragile,
Mais un rien peut l'en consoler ;
Donnez, car il est dit dans le saint Évangile :
« Ne point le secourir, autant vaut l'immoler. »

Il disait. — Et déjà trois laquais en livrée :
« Fuis d'ici, misérable, et va te plaindre ailleurs! »
— Ah ! dit-il, de ses maux si mon âme est navrée,
Il est au ciel des jours meilleurs.

Mourons! aux malheureux la mort est familière,
Ajouta-t-il. —
Le lendemain,
A la porte inhospitalière,
Il ne vint plus tendre la main.

M. Adolphe MATHIEU.

LA FEMME DU PÊCHEUR.

Grand'mère, s'il vous plaît, encore une complainte;
J'entends le vent gémir et le chien aboyer.
J'ai peur; il fait bien noir, et la lampe est éteinte.
J'ai cru voir un fantôme assis près du foyer.

Mon mari, sorti par l'orage,
N'est pas encore de retour;
Depuis qu'il quitta le rivage,
Douze heures ont fui tour à tour.
Ecoutons : ce n'est que la pluie
Qui bat la vitre à coups pressés;
C'est la girouette qui crie,
C'est le bruit des flots courroucés.

Grand'mère, s'il vous plaît, encore une complainte;
J'entends le vent gémir et le chien aboyer.
J'ai peur; il fait bien noir, et la lampe est éteinte.
J'ai cru voir un fantôme assis près du foyer.

Veillez sur lui, Vierge adorable;
Car si la vague, en son courroux,

L'ensevelissait dans le sable,
Que de chagrins fondraient sur nous!
Moi je perdrais un bon mari; ma mère
Un bon fils; et, plus que nous deux,
Notre enfant perdrait un bon père :
Ça ferait donc trois malheureux.

Grand'mère, s'il vous plaît, encore une complainte;
J'entends le vent gémir et le chien aboyer.
J'ai peur; il fait bien noir, et la lampe est éteinte.
J'ai cru voir un fantôme assis près du foyer.

Le fantôme se lève et danse;
Grand'mère, je meurs d'effroi.
Jésus! le voilà qui s'avance,
Ses yeux ardens fixés sur moi.
Ismaël, est-ce toi, mon âme?
Tous les périls sont donc passés!
Ismaël, réponds à ta femme.
Oh! prions pour les trépassés!

Grand'mère, s'il vous plaît, encore une complainte;
J'entends le vent gémir et le chien aboyer.
J'ai peur; il fait bien noir, et la lampe est éteinte.
J'ai cru voir un fantôme assis près du foyer.

On vint frapper à la chaumière :
Joyeuse, elle ouvrit; mais le ciel
N'avait pas reçu sa prière,
Car ce n'était pas Ismaël.
Sur deux petits tombeaux en terre,
Fraîchement bâtis du matin,
Le jeune enfant et la grand'mère
Priaient tout seuls le lendemain.

La grand'mère à présent ne dit plus de complainte;
Elle garde sa voix pour gémir et prier :
Car on voit tous les soirs, quand sa lampe est éteinte,
Deux fantômes assis auprès de son foyer.

C. L. (de Maine-et-Loire.)

VERS POUR LE PORTRAIT

DE MADEMOISELLE MARS.

Mars, toujours ingénue, et jamais minaudière,
Sait, par un art suprême et des accens nouveaux,
Rendre le naturel de l'esprit de Molière,
Et rendre naturel l'esprit de Marivaux.

M. FAYOLLE.

Réflexions d'un Vieillard.

Je naquis, je vécus, je meurs infortuné;
Encor quelques momens et je rends à la tombe
Cet atome divin que les dieux m'ont donné,
Cette Psyché superbe en un corps qui succombe.
Adieu, beaux-arts, adieu, talens,
Que l'antiquité déifie,
Adieu, douce philosophie,
Je n'éprouverai plus aucun de vos élans.

Je n'ai connu des biens que le seul plaisir d'être
Unique héritier de Zénon;
Je mourrai tout entier moins heureux que mon maître;
Et la postérité ne saura pas mon nom.
Doté d'une âme peu commune,
Dans cet abaissement où je suis parvenu,
Triste jouet du sort, rebut de la fortune,
Sur la terre ignoré, je la quitte inconnu.

Eh bien! que mon sort s'accomplisse!
Terminons avec lui d'inutiles débats.
Qu'aurai-je à regretter, et quels biens ici-bas
Sont dispensés avec justice?

M. SOLLIER.

TOMBEAU D'UNE FOURMI.

TRADUCTION DE MARTIAL.

Epig. 15 du liv. VI.

Une fourmi marchait; une goutte tomba:
D'ambre pur c'était une goutte,
Qui, sous une éclatante voûte,
Devint sa tombe et l'engloba.
Faible, obscure pendant sa vie,
Voyez ce que devint son sort:
La fortune qui l'a servie
L'immortalise après sa mort.

G. F. T-R.

L'Hymne des Rossignols.

Silence parfumé du printemps !.. Aucun bruit.
La fée et le génie, au penchant des collines,
Dorment sous les bouquets des blanches aubépines;
L'hymne des rossignols s'élève dans la nuit.

Écoutez : leur voix chante, et passe avec souplesse
Du plaisir au regret, des pleurs à la tendresse.

Il est monté vers Dieu comme un encens d'amour,
Plus magique et plus doux qu'un sourire de femme,
Une plainte de fleur, ou les soupirs d'une âme,
L'âme d'un ange, enfant qui n'a vécu qu'un jour.

Écoutez : leur voix chante, et passe avec souplesse
Du plaisir au regret, des pleurs à la tendresse.

Près de l'agneau sans tache, un son des harpes d'or
Peut-être enivre moins que ce doux chant des peines,
Qui console mon cœur, comme un bruit de fontaines,
Aux sables du désert l'Arabe qui s'endort.

Ecoutez : leur voix chante et passe avec souplesse
Du plaisir au regret, des pleurs à la tendresse.

Bardes mélodieux, que votre hymne enchanteur
Il fait bien sous l'azur de ce ciel sans nuages,
Tandis qu'un rai de lune effleure les feuillages,
Et blanchit des hameaux le chaume protecteur !...

M. Ed. CASSAGNAUX.

A. M. CH. N***.

La poésie enflamme et colore ta prose.
Que fait la rime? un souffle a créé l'univers.
Eh ! qu'importe le mot où l'on trouve la chose?
Le rossignol, sans règle, est le roi des concerts ;
Le ballon n'a point d'aile et s'enfuit dans les airs :
Mais de tous ses présens la muse te décore,
Et pour dernier miracle on te revoit encore
    Poète... jusques dans tes vers.

M. Emile DESCHAMPS.

J'ÉTAIS HEUREUX.

J'étais heureux, quand sa bouche charmante
Daignait sourire à mes tendres aveux;
Quand je lisais son amour dans ses yeux,
Et quand ma main pressait sa main tremblante,
J'étais heureux!

J'étais heureux, lorsqu'assis auprès d'elle,
Je contemplais l'azur brillant des cieux;
Ou quand des bois frais et silencieux
Nous admirions la parure nouvelle,
J'étais heureux!

J'étais heureux... lorsque son inconstance
A fait tomber le bandeau de mes yeux.
Cruel amour! je renonce à tes feux;
Mais en suivant la froide indifférence,
Serai-je heureux?

M. PAULIN.

LE RÊVE.

A ROSALIE.

Approche... ne crains pas... approche, je t'en prie;
Ta présence me fait un bien !...
En te voyant, je renais à la vie,
Qui, sans toi, ne m'était plus rien.
O combien j'ai souffert de ton indifférence!
Regarde l'état où je suis...
Ce n'est plus moi ; mais pourquoi ce silence?
Parle, je puis encor t'écouter, je le puis :
Car, dans ce triste lieu, non, tu n'es pas venue
Pour insulter à ma douleur;
Parle-moi donc, calme ton âme émue;
Ne sais-tu pas quel est mon cœur?

Il est vrai, tu fus trop coupable,
Après m'avoir trompé, de vouloir me haïr,
Et, pour me rendre haïssable,
De feindre que j'allais, furieux, implacable,
Et me venger, et te punir.

Te punir !... n'ai-je pas, à tes ordres docile,
Et docile comme un enfant,
Remis en ton pouvoir, remis au même instant,
Ces lettres, ces cheveux, dont il m'était facile
D'abuser, disais-tu, dans mon ressentiment?
Tu ne le croyais pas; tu le disais pourtant !

Mais, quand le repentir près de moi te ramène,
De tant de maux, ah ! loin qu'il me souvienne,
Je veux, par un baiser brûlant...
Réveil affreux ! j'embrasse une ombre vaine !
Et mon malheur n'en devient que plus grand.

H. L.

SUR UN AUTEUR VIVANT

QUI VENAIT DE PUBLIER SON ÉPITAPHE.

Ci-git Armand, qui, par prudence,
Rectifiant l'erreur du sort,
En nous faisant part de sa mort,
Nous révéla son existence.

P. A. V.

PRIÈRE A VÉNUS.

Reine de Gnide et de Paphos,
Toi qui consoles la nature
Du fatal ciseau d'Atropos!
Vénus! daigne agréer une offrande si pure!
Reçois ces tendres vœux et souris à ces chants:
C'est le jeune cœur de Glycère
Qui t'offre aujourd'hui cet encens.

Abandonne un instant les bosquets de Cythère,
Et viens sanctifier, par tes charmes divins,
Cet autel parfumé qu'elle orna de ses mains.
Viens, avec cet enfant, qui du maître des nues
Asservit la puissance au pouvoir de ses feux;
Amène encor les Grâces ingénues,
Les nymphes et Mercure, et les Ris et les Jeux;

Le doux oiseau de la tendresse,
Qui fait enfuir au loin les ennuis et l'effroi,
Et surtout la folle jeunesse
Qui n'est aimable qu'avec toi.

M. Ed. C.

Le Revoir.

Lorsque la nuit a replié ses ombres,
Et qu'à travers ses voiles sombres
L'astre du jour vient à nos yeux
Montrer son disque radieux,
Il paraît plus brillant... sa lumière plus pure.
C'est ainsi que dans la nature
Des objets et des lieux,
Le charme double par l'absence,
Qu'à son gré, sur la terre exerçant son pouvoir,
Le temps renverse tout... on garde l'espérance
De se revoir.

Telle, aux yeux d'un pilote, à travers les nuages,
L'étoile brille au céleste séjour;
Tel dans mon cœur, au milieu des orages,
Pénètre un doux rayon d'amour.
Au sein même de la souffrance,

Lorsque deux cœurs, au désespoir,
Au tendre objet de leur constance
Font leurs adieux, ils gardent l'espérance
De se revoir.

Des plus beaux feux mon âme pénétrée,
Partout t'accompagne et te suit;
Tout à mes regards reproduit
Ton image adorée.
Quelqu'avenir que me laisse entrevoir
L'exil et la distance,
Mon cœur se livre à l'espérance
De te revoir.

M. P. VILLIERS.

ÉPIGRAMME.

L'hymen, dit-on, est une loterie,
Où du hasard il faut subir les lois;
Moins grande alors en serait la folie,
Car on pourrait y gagner quelquefois.

H. L.

UNE NUIT DE NOVEMBRE.

Le vent gémit, la nuit est sombre,
Je vois passer de blafardes lueurs.
Encor!... encor...! Ah! serait-ce son ombre!...
Un soupir!... O! Seigneur, apaise mes frayeurs!
Fais taire l'ouragan qui mugit dans ma tête...
Enfin, voici du calme, et le sommeil s'apprête...
Dormez, dormez, mes sœurs.

Sur votre bouche est un sourire,
Et sous le drap je vois battre vos cœurs;
Je sais d'où vient ce plaisir, ce délire :
La nuit étend sur vous son charme et ses erreurs.
Plus heureuses que moi, dans un songe magique,
Vous revoyez les bords chéris de l'Amérique...
Dormez, dormez, mes sœurs.

Loin du ciel brumeux de la France,
Novembre étale et ses fruits et ses fleurs

Sur la savane où passa notre enfance,
Où jamais de l'hiver on ne sent les rigueurs;
Et vous croyez encor, de plaisir languissantes,
Respirer de nos mers les brises dévorantes:
Dormez, dormez, mes sœurs.

Hélas! combien je vous envie!
Car du retour vous goûtez les douceurs;
Entendez-vous déjà sa voix chérie?...
De joie, en cet instant, je vois couler vos pleurs.
Par tous vos souvenirs, doucement caressées,
Entre des bras amis vous vous sentez pressées...
Dormez, dormez, mes sœurs.

Ecoutez les douces paroles,
Les mots d'amour, les suffrages flatteurs.
Las! tu me fuis, beau songe qui consoles:
Mais vous, du moins, mes sœurs, recueillez ses faveurs;
Hâtez-vous, le bonheur va bientôt disparaître,
Le pâle jour de France éclaire la fenêtre...
Dormez, dormez, mes sœurs.

Mademoiselle Louise ABBEY.

A mon petit Edmond,

EN REVENANT DU PÈRE LACHAISE,

LE 26 AVRIL 1831.

Petit chéri, je viens encor
D'offrir à ta petite sœur,
Avec la fleur qui vient d'éclore,
Un nouveau tribut de douleur.

A peine elle essayait la vie;
Du Dieu qui dispose de tous,
Sa volonté nous l'a ravie:
Elle prie aujourd'hui pour nous.

Ah ! qu'auprès de la Providence,
L'objet d'un regret si profond
Devienne un gage de clémence
Et pour Ernest et pour Edmond!

Moïse, en sa loi, recommande
Au peuple élu du Créateur
De vouer, par une humble offrande,
Tous ses premiers nés au Seigneur.

Cette offrande, nous l'avons faite;
Pour les trésors de l'Éternel
Angèle a payé notre dette.
La première née est au ciel!

Des jours que lui devait la terre,
Qu'aux vôtres le cours ajouté,
Plus que le nôtre soit prospère,
Moins que le mien soit agité!

Et toi, le premier dont l'enfance
Se nourrit du lait maternel,
Crois par son heureuse influence;
Avec le lait suce le miel!

Tous deux nés loin de l'opulence,
Cherchez-la dans les biens du cœur,
Et soyez riches d'innocence,
Trésor au-dessus du bonheur!

M. P. A. VIEILLARD.

Fragmens d'une réponse

AUX ADIEUX DE WALTER-SCOTT

A SES LECTEURS.

Ton esprit a porté le poids de ce problème;
Sain dans un corps infirme, il se juge lui-même:
Tes organes vaincus parlent pour t'avertir;
Tu sens leur décadence, heureux de la sentir,
Heureux que la raison, te prêtant sa lumière,
T'arrête avant la chute au bord de la carrière!
Eh bien! ne rougis pas au moment de t'asseoir;
Laisse un long crépuscule à l'éclat de ton soir.
Notre tâche commence et la tienne est finie:
C'est à nous maintenant d'embaumer ton génie.
Ah! si comme le tien mon génie était roi,
Si je pouvais d'un mot évoquer devant toi
Les fantômes divins dont ta plume féconde
Des héros, des amans, a peuplé l'autre monde;
Les sites enchantés que ta main a décrits,
Paysages vivans dans la pensée écrits;

Les nobles sentimens s'élevant de tes pages
Comme autant de parfums des odorantes plages;
Et les hautes vertus que ton art fit germer;
Et les saints dévoûmens que ta voix fait aimer,
Dans un cadre où ta vie entrerait tout entière,
Je les ferais jaillir tous devant ta paupière:
Je les concentrerais dans un brillant miroir,
Et dans un seul regard ton œil pourrait te voir!
Semblables à ces feux, dans la nuit éternelle,
Qui viennent saluer la main qui les appelle,
Je les ferais passer rayonnans devant toi;
Vaste création qui saluerait son roi!
Je les réunirais en couronne choisie,
Dont chaque fleur serait amour et poésie,
Et je te forcerais, toi qui veux la quitter,
A respirer ta gloire avant de la jeter.

Cette gloire sans tache et ces jours sans nuage
N'ont point pour ta mémoire à déchirer de page;
La main du tendre enfant peut t'ouvrir au hasard,
Sans qu'un mot corrupteur étonne son regard,
Sans que de tes tableaux la suave décence
Fasse rougir un front couronné d'innocence.
Sur la table du soir, dans la veillée admis,
La famille te compte au nombre des amis

Se fie à ton honneur, et laisse sans scrupule
Passer de main en main le livre qui circule.
La vierge, en te lisant, qui ralentit son pas,
Si sa mère survient, ne te dérobe pas,
Mais relit au grand jour le passage qu'elle aime,
Comme en face du Ciel tu l'écrivis toi-même,
Et s'endort aussi pure après t'avoir fermé,
Mais de grâce et d'amour le cœur plus parfumé.
Un dieu descend toujours pour dénouer ton drame;
Toujours la Providence y veille et nous proclame
Cette justice occulte et ce divin ressort
Qui fait jouer le temps et gouverne le sort.
Dans les cent mille aspects de ta gloire infinie,
C'est toujours la raison qui guide ton génie.
Ce n'est pas du désert le cheval indompté,
Traînant de Mazeppa le corps ensanglanté,
Et, comme le torrent tombant de cime en cime,
Précipitant son maître au trône ou dans l'abîme;
C'est le coursier de Job, fier, mais obéissant,
Faisant sonner du pied le sol retentissant,
Se fiant à ses flancs comme l'aigle à son aile,
Prêtant sa bouche au frein et son dos à la selle;
Puis, quand en quatre bonds le désert est franchi,
Jouant avec le mors que l'écume a blanchi,
Touchant sans le passer le but qu'on lui désigne,
Et sous la main qu'on tend courbant son cou de cygne.

. . . .

Spectateur fatigué du grand spectacle humain,
Tu nous laisses pourtant dans un rude chemin.
Les nations n'ont plus ni barde ni prophète
Pour enchanter leur route et marcher à leur tête;
Un tremblement de trône a secoué les rois,
Les chefs comptent par jour et les règnes par mois;
Le souffle impétueux de l'humaine pensée,
Equinoxe brûlant dont l'âme est renversée,
Ne permet à personne, et pas même en espoir,
De se tenir debout au sommet du pouvoir,
Mais poussant tour à tour les plus forts sur la cime,
Les frappe de vertige et les jette à l'abîme.
En vain le monde invoque un sauveur, un appui,
Le temps, plus fort que nous, nous entraîne sous lui:
Lorsque la mer est basse un enfant la gourmande.
Mais tout homme est petit quand une époque est grande.
Regarde: citoyens, rois, soldat ou tribun,
Dieu met la main sur tous, et n'en choisit pas un;
Et le pouvoir, rapide et brûlant météore,
En tombant sur nos fronts nous juge et nous dévore.
C'en est fait: la parole a soufflé sur les mers,
Le chaos bout et couve un second univers;
Et pour le genre humain que le sceptre abandonne,
Le salut est dans tous et n'est plus dans personne.

A l'immense roulis d'un océan nouveau,
Aux oscillations du ciel et du vaisseau,
Aux gigantesques flots qui croulent sur nos têtes,
On sent que l'homme aussi double un cap des tempêtes,
Et passe sous la foudre et sous l'obscurité
Le tropique orageux d'une autre humanité.

M. Alp. DE LAMARTINE.

A DE JEUNES DÉMOISELLES

QUI CHERCHAIENT DE LA VIOLETTE.

L'aimable fleur que vous cherchez
Se cache, et n'en est que plus belle;
Si comme elle vous vous cachez,
On ira vous chercher comme elle.

M. L.

AU BIBLIOPHILE JACOB.

Sous le voile discret d'un nom religieux,
De tes jours de printemps tu nous caches les traces,
Et ton esprit revêt dans tes doctes préfaces
    Le langage de nos aïeux.

Les temps du gai-savoir te disent leurs féries,
Du pinceau de Froissard tu choisis la couleur;
    Dans tes aimables rêveries
    Rien n'est du siècle que ton cœur.

A tes moindres désirs Viviane attentive
Ou t'élève en un char à son règne divin,
Ou, suivant les détours d'une forêt plaintive,
    Te mène au perron de Merlin.

Et là, sous les rameaux d'un chêne prophétique,
Tu plonges par trois fois une coupe magique
    Dans l'eau des enchantemens,
Et trois fois inondant une pierre fatale,
Soudain le ciel pâlit, et la bouche infernale
    Vomit ses feux et ses tourmens.

A ta présence
Viennent s'offrir
Telle puissance
De notre France
Et tel souvenir.

Ribauds visages,
Saints personnages,
Patrons des cours,
Qui, dans l'abîme,
Pour un grand crime
Brûlent toujours.

Le peuple en foule
Qui passe et roule
En tourbillons,
Et sur la nue
Trace à ta vue
Sanglans sillons.

Voulant te plaire,
La Gêne entière
Au cimetière
Court se loger;
Puis en cadence,
Pour une danse

Chante, et commence
A voltiger.

Dans la tourelle
De la chapelle
Une voix grêle
S'adresse aux morts;
Et sur la pierre,
Lit funéraire,
Se dresse un suaire
Où gît un corps.

La châtelaine
Que suit un nain,
La magicienne
Et son lutin,
A cette fête
Marchent en tête,
Et d'un squelette
Pressent la main.

Dieu! quel tapage!
Quels cris de rage!
D'un grand orage
C'est tout le bruit :

Le Rebec sonne,
L'air siffle et tonne,
L'éclair sillonne
Un ciel de nuit.

D'une main forte
La ronde emporte
De telle sorte
Morts et vivans,
Qu'elle s'efface,
Et de sa masse
Fait dans l'espace
Gémir les vents.

Mais quand l'aurore
Au loin colore
La flèche maure
Touchant aux cieux,
Sorciers, fantômes,
Nains et prud'hommes,
Dames et gnomes,
Quittent ces lieux.

Et toi, dans tes labeurs repliant ta mémoire,
Des récits fabuleux aux leçons de l'histoire

Et du fouet satirique empruntant le secours,
Ton style naïf, d'une humeur féodale,
Mais rapide et brûlant, va puiser la morale
Dans les secrets des anciens jours.

Au gothique manoir quand la cloche éveillée
Tinte sur les créneaux l'heure de la veillée,
Tu contes les hauts faits des preux aux grands renoms,
Les joyeux carrousels, les pénibles emprises,
Et tu ris de ces fous aux menteuses devises
Qui se sont faits bâtards pour anoblir leurs noms.

Parfois, sous les lambris de la grandeur suprême,
Ton regard assuré cherche l'homme en lui-même,
Et non dans un titre de roi;
Aux yeux de la raison tu produis les Tibères,
Et ceux qui, respectant leurs berceaux populaires,
N'ont eu de garde que la loi.

Ami, que ces travaux nobles d'indépendance
Ne soient point pour tes jours un bien à redouter.
Dans ton cœur généreux bouillonne l'existence;
Ah! pourquoi voudrais-tu, trompant notre espérance,
Attrister le plaisir que tu nous fais goûter?

M. le vicomte de MARQUESSAC.

LA GRANDE CHARTREUSE.

A DON MORTÈS, PRIEUR.

J'aurais voulu vous voir, j'aurais voulu vous dire :
« Vous qui marchez, mon père, au flambeau de la foi,
» De ce flambeau sacré dont la lueur m'attire,
» Mon père, secouez quelques rayons sur moi. »

Lorsque le voyageur, aux avis incrédule,
Parti trop tard d'en bas, est par l'ombre surpris,
Et que vous tressaillez, seul en votre cellule,
Lorsque l'aile du vent vous apporte ses cris;

Pour lui porter secours, vous vous levez, mon père;
En vain gronde l'orage, une lampe à la main,
Vers lui vous descendez et vous lui criez : Frère,
Venez de ce côté, voici votre chemin.

Alors vous le trouvez tout prêt d'être victime
De l'inexpérience et de l'obscurité,

7.

Cramponné sur un roc, pendant sur un abîme,
Auquel un pas de plus l'aurait précipité.

Grâce à vous, échappant à cette mort affreuse,
Humble et le front baissé, comme un guide il vous suit,
Affermissant ses pas sur la route pierreuse,
Et ne posant le pied qu'où la lumière luit.

Puis, quand il est sorti de ces gorges maudites,
Comme un ange au pécheur que son aide a sauvé,
Vous vous tournez vers lui, mon père, et vous lui dites :
Frère, reposez-vous, vous êtes arrivé....

Je suis ce voyageur criant à vous dans l'ombre ;
Je suis parti d'en bas, sans savoir mon chemin :
Le sentier où je marche est étroit, la nuit sombre;
Eclairez-moi, mon père, et donnez-moi la main.

Comme vous, mais chargé d'un différent message,
J'ai pris le monde en haine, et, jeune, l'ai quitté ;
Et nous avons tous deux tenté même voyage,
Vous, cherchant la lumière, et moi la vérité.

Vous, vous êtes monté par les routes arides ;
Moi, j'ai pris les chemins où je voyais des fleurs.
Votre front s'est couvert de sueur et de rides ;
Mais vous avez atteint le premier les hauteurs.

Moi, je me suis perdu dans mes routes fleuries,
Où, plus que la raison, le désir m'a conduit;
Et j'ai cueilli, couché sur l'herbe des prairies,
A tout buisson sa fleur, à tout arbre son fruit.

Puis est venu le soir, conduisant la tempête:
De chercher un abri j'ai senti le besoin;
Et voilà que l'éclair a brillé sur ma tête,
Sans me montrer le but dont je suis encor loin.

O mon père, aidez-moi de votre expérience;
Dites-moi si, pour lire au livre écrit par Dieu,
Il faut prendre un flambeau des mains de la science,
Ou suivre aveuglément la colonne de feu.

Parlez, j'écouterai votre parole austère;
Car depuis qu'aux lieux hauts vous a conduit la foi,
Vous avez oublié tous les bruits de la terre,
Dont la rumeur confuse arrive encore à moi.

Car vous avez souvent, pendant la nuit entière,
Priant Dieu d'affermir votre regard mortel,
Suivi ces mondes d'or, magnifique poussière,
Que soulèvent ses pas sur les chemins du ciel.

Et le jour vous avez, dans la demeure sainte,
La prière à la bouche, usé vos deux genoux,

Ecoutant si l'écho de cette vaste enceinte
Etait un bruit du ciel descendant jusqu'à vous.

Dites-moi, comment Dieu, dont nous sommes l'ouvrage
Qui vers un même but veut que nous nous pressions,
Vous livrant à la paix, me jetant à l'orage,
Mit tant de calme en vous, en moi de passions?

N'avez-vous point de nuit fiévreuse et délirante,
De songe où votre sang roule comme du feu,
Où la voix du désir, tout le jour expirante,
Parle à votre chevet, couvrant la voix de Dieu?

Ou cela n'est-il plus pour vous que chose vaine?
Avez-vous renvoyé ses songes au démon,
Comme le pied secoue et renvoie à la plaine
La poussière amassée en gravissant un mont?

Alors, s'il est ainsi, dès que l'esprit immonde,
Comme un guerrier vaincu dans le combat, eût fui,
Vous avez dû tourner vos regards sur le monde,
Et rassuré pour vous, être effrayé pour lui.

Vous l'avez vu, des rois écrasant le vieux trône,
Rien qu'en laissant tomber sa patte de lion;
Au premier front venu jeter une couronne,
Large pour Charlemagne et pour Napoléon.

Du jour au lendemain un culte meurt ou change;
Tout principe est pesant, tout devoir importun;
Et tant de noms fameux sont tombés dans la fange,
Qu'on n'ose faire un pas de peur d'en fouler un.

Voyant que l'homme court vers une voie amère,
La Religion pleure et le retient. — Hélas!
Il la repousse, ainsi que, repoussant sa mère,
L'enfant, devenu fort, écarte ses deux bras.

Maintenant tout est là, que votre voix réponde;
Croyez-vous, car pour moi je ne fais que douter,
Que la religion soit l'âme de ce monde,
Et que sans son principe il ne puisse exister?

Croyez-vous que, semblable à notre âme immortelle,
Quand la bouche divine a soufflé le flambeau,
Tout ce qui reste à faire au corps quitté par elle,
C'est de prendre un linceul et d'entrer au tombeau?

Ou que pareil au fils qui reçoit de ses pères
Le manoir qui les vit heureux et triomphans;
Mais qui sent que le temps en a disjoint les pierres,
Et tremble qu'il ne puisse abriter ses enfans.

Quoiqu'un vieux souvenir, qu'il honore et qu'il aime,
Prête aux murs une voix qui l'implore pour eux;

Sous le marteau prudent ils tombent, et lui-même
Il en disperse au loin les débris dangereux.

Puis, aux lieux où jadis la gothique masure,
Sur ses vieux fondemens tremblait au vent du nord,
S'élève une maison plus moderne et plus sûre,
Où, tranquille, le maître et s'éveille et s'endort.

Dites-moi, croyez-vous que, semblable à ce maître,
Le monde, renversant lui-même sa maison,
Veuille tout démolir, afin de tout remettre
Au creuset épuré de l'humaine raison?

Et quand il jette au gouffre, afin qu'il l'engloutisse,
L'autel avec le dieu, le trône avec le roi,
Dites-moi, croyez-vous que la liberté puisse
Réédifier tout avec un mot : — LA LOI?...

M. Alexandre DUMAS.

ODE

TIRÉE DU PSAUME CIII.

La Création.

Porte aux cieux, ô mon âme! une hymne solennelle ;
Exalte du Très-Haut la puissance éternelle,
        En ta fervente ardeur.
Vaste océan de gloire, et majesté première,
Jéhovah! des longs plis d'un manteau de lumière
        Tu revêts ta grandeur.

Tel se dresse l'orgueil d'une superbe tente :
Tel le ciel, déployant sa richesse éclatante,
        Voile tes saints attraits ;
Et, sur les ailes d'or de tes sages ministres,
Tes lois, dans l'univers, que toi seul administres,
        Volent comme des traits.

La terre chancelait : ton bras la consolide
Sur les larges contours de sa base solide
Qui brave tous les temps,
Environne son corps d'une humide ceinture,
Et met pour diadème au front de la nature
Les roses du printemps.

L'onde aux plus hauts sommets a porté sa menace :
Ta colère l'étreint sous une main tenace,
Et l'Océan pâlit ;
Les champs ouvrent leur sein, les monts lèvent leurs cimes
Et l'imprudent courroux des flots que tu décimes
Tombe et s'ensevelit.

Vois dans leur vaste cours, que le faste accompagne,
Les fleuves bienfaisans arroser la campagne
De leur fécondité ;
La soif des animaux se plonge dans leur source,
Et l'oiseau haletant vient rafraîchir sa course
A leur limpidité.

Des rayons du soleil quand la flamme est lancée,
La moisson au front d'or partout s'est balancée
Sur un sol généreux :
L'aire offre aux soins du van l'opulente javelle,
Et la treille prodigue une force nouvelle
Aux cœurs des malheureux.

Dieu planta de sa main le cèdre magnifique,
Environna d'honneurs l'olivier pacifique,
Le pampre aux frais berceaux;
Et, se précipitant sur les vagues des nues,
L'aigle a de la lumière aux routes inconnues
Affronté les faisceaux.

O monarque des jours, soleil impérissable!
Épanche en fleuves d'or, d'une urne intarissable,
Tes bienfaits éclatans;
Et toi, l'âme des nuits, ô lune solitaire!
De tes molles clartés peins l'émail de la terre,
Et divise les temps.

Dans l'ombre, s'exerçant à d'horribles ravages,
A travers les forêts, de cent monstres sauvages
Court la faim aux abois:
Le lion à ses fils apporte leur pâture,
Et, quand les feux du jour embrasent la nature,
Gronde, et fuit dans les bois.

Soudain l'homme, au travail lâchant toutes les rênes,
A courbé sous le joug de ses lois souveraines
Et la terre et les eaux:
La fatigue du soc rend les plaines fécondes,
Et des vents l'aile agile emporte sur les ondes
Les rapides vaisseaux.

D'innombrables poissons promènent sur les vagues
Leurs jeux entrelacés, l'erreur de courses vagues,
Dans leurs libres essors :
Du Seigneur les bienfaits sont le nombreux cortége,
Et, s'il ouvre la main, l'univers qu'il protége
Est comblé de trésors.

Mais quand son noir courroux a détourné la vue,
Le monde entier, frappé d'une crainte imprévue,
Tremble comme un proscrit :
Au seul souffle de Dieu les cités se confondent,
La flamme sort des monts, les plus durs rocs se fondent
Et la mer se tarit.

Quel pouvoir, si son bras punit et récompense !
Quels sublimes présens et retire et dispense
Sa haine ou sa faveur !
O ma lyre inspirée ! élève ton génie,
Chante de l'Éternel la sagesse infinie,
En ta sainte ferveur.

M. C. L. MOLLEVAUT, de l'Institut.

* Cette ode fait partie de la seconde édition (sous presse) des chants sacrés de M. Mollevaut.

LES SOUHAITS.

Tout ce qui n'est pas moi
Me donne de l'envie;
J'ai de la jalousie,
Je ne sais trop pourquoi.

Oh! quel bonheur d'être la rose!
Germer d'un souffle du zéphir,
Briller un jour et puis mourir,
Mourir aussitôt qu'être éclose!

La rose que je voi
Me donne de l'envie;
J'ai de la jalousie,
Je ne sais trop pourquoi.

Mourir, lorsqu'on est aussi belle!
Lorsqu'on est la reine des fleurs!
J'aime mieux répandre des pleurs:
Non, non! je ne veux pas être elle.

Tout ce qui n'est pas moi
Me donne de l'envie;
J'ai de la jalousie,
Je ne sais trop pourquoi.

Mais si j'étais la marguerite!
Cette fleur n'a jamais vingt ans.
Elle vient après les beaux temps:
Pauvre raison! elle t'imite!

La marguerite en moi
Fait naître de l'envie;
J'ai de la jalousie,
Je ne sais trop pourquoi.

Que de fois elle dit : je t'aime!
Mais non pour elle! quel tourment!
Bien connaître ce mot charmant,
Et ne jamais aimer soi-même!

La marguerite en moi
N'excite plus l'envie;
J'ai de la jalousie,
Je ne sais trop pourquoi.

Si j'étais l'oiseau volontaire!
Il n'a ni préjugés, ni lois ;
Le hasard seul guide son choix,
Et rien ne l'attache à la terre.

Petits oiseaux, en moi
Vous excitez l'envie;
J'ai de la jalousie,
Mais je sais bien pourquoi.

Parmi les jardins qu'il ravage
Il promène sa liberté;
Quoique faible, il est redouté :
Je veux garder mon esclavage.

Petits oiseaux, en moi
Vous excitez l'envie;
J'ai de la jalousie,
Mais je sais bien pourquoi.

Oh! mais si j'étais l'hirondelle
Qui peut voir ce qu'on fait là-haut,
Et lorsque revient le temps chaud,
Nous le rapporte sur son aile!

Douce hirondelle, en moi
Tu fais naître l'envie;
J'ai de la jalousie,
Mais je sais bien pourquoi.

Mais l'hiver peut devancer l'heure;
La mort aussi ne prévient pas:
Parfois au bord de sa demeure,
Le froid vient arrêter ses pas....

De larmes chaque jour la terre est arrosée,
Chacun a son ennui: je garde ma pensée.

Mademoiselle Hermance SANDRIN.

ÉPIGRAMME.

Je te crois noble, en dépit des malins;
A mes yeux le doute est un crime:
D'un habile tanneur le fils très-légitime
Peut-il manquer de parchemins?

L. DUFUSQUIER.

STANCES

SUR LA MORT DE MADEMOISELLE ÉLISA E...

Il descend ce cercueil, et les roses sans taches
Qu'un père y déposa, tribut de sa douleur,
Terre, tu les portas, et maintenant tu caches
    Jeune fille et jeune fleur.

Ah! ne les rends jamais à ce monde profane,
A ce monde de deuil, d'angoisse et de malheur.
Le vent brise et flétrit, le soleil brûle et fane,
    Jeune fille et jeune fleur.

Tu dors, pauvre Élisa, si légère d'années!
Tu ne crains plus du jour le poids et la chaleur.
Elles ont achevé leurs fraîches matinées,
    Jeune fille et jeune fleur.

Mais ton père, Élisa, sur ta cendre s'incline;
Aux rides de son front a monté la pâleur,
Et vieux chêne, le temps fauche sur sa racine
Jeune fille et jeune fleur.

DE CHATEAUBRIANT,
A la Préfecture de police, 17 juin 1832.

LE FRELON DANS LA LANTERNE,

FABLE.

Dans une lanterne allumée
Entra, comme on l'ouvrait, un frelon, vrai badaud.
Il venait observer. — Peste, qu'il y fait chaud!
Se dit-il; et, d'une aile à demi-consumée,
Il veut s'envoler aussitôt...
La lanterne était refermée.

L. F. D. G.

A Monsieur Sainte-Beuve,

NOMMÉ PROFESSEUR DE LITTÉRATURE A L'UNIVERSITÉ DE LIÉGE *.

O viens! la route est belle, et le soleil naissant
Nous promet un jour sans nuage;
Lève l'ancre aujourd'hui, jette ta voile au vent!
Deux jours te suffiront pour toucher ce rivage,
Et nous t'attendons sur la plage
Comme un frère long-temps absent.

Viens! quitte enfin Paris, sublime métropole,
Reine par le pinceau, la lyre et le burin;
Quitte le Panthéon et sa blanche coupole,
La Colonne immortelle et ses soldats d'airain
Par qui de l'un à l'autre pôle
Régna le peuple souverain.

* Cette nomination avait été annoncée prématurément par les journaux belges, dans les premiers jours de 1831; elle n'eut lieu que beaucoup plus tard, lorsque les événemens politiques et les propres dispositions de M. Sainte-Beuve ne lui permettaient plus d'accepter.

Ce Saint-Cloud qui jaillit en bleuâtres cascades,
    Ce Fontainebleau si vanté,
Ce Louvre fastueux aux pompeuses arcades,
Où roule incessamment un cri de liberté,
Depuis le jour qui vit devant les barricades
    Crouler la vieille royauté.

    Quitte les belles Tuileries,
Les bois, les parcs massifs, les jardins verdoyans,
Les méandres touffus et les nappes fleuries
Où tu fuyais la foule et ses plaisirs bruyans.

    Quitte les rives de la Seine,
Et leurs tapis de fleurs et leur mol édredon,
    Et les ombrages de Vincenne,
Et les longs boulevarts, et les bois de Meudon.

Quitte le Luxembourg aux vertes promenades,
    D'ombre et de silence embelli;
Les champs, les doux abris, les molles sérénades,
    Les frais berceaux de Tivoli.

    Quitte la Marne et ses presqu'îles
    Ceintes de joncs et de roseaux,
    Où tu coulais des jours tranquilles,
Comme un cygne superbe assis au bord des eaux.

Tantôt près du cristal d'une claire fontaine,
Tantôt sous de grands bois, obscurs, silencieux;
Et toujours attentif à quelque voix lointaine
Qui te parlait du haut des cieux.

Certes, Paris est beau, moderne Babylone,
Avec ses larges quais, sa superbe colonne,
Ses hautains monumens, d'où sort de tout côté
Un parfum de grandeur et d'immortalité.
Mais si nous n'avons pas hérité de l'histoire
De ces bronzes vivans bâtis par la victoire,
De ces palais de rois, pleins de luxe et d'orgueil,
Dont nos pieds sans trembler n'osent toucher le seuil;
De ces jardins pompeux et dont l'architecture,
Pour l'embellir encor, surpasse la nature,
(Si l'art peut surpasser, même aux yeux des humains,
Le moindre des travaux échappés de ses mains!)
Loin de tous ces beaux lieux qu'à grands frais on décore,
Notre place au soleil est assez belle encore.

Car nous avons plus qu'eux de modestes plaisirs,
Et des jours occupés et de calmes loisirs;
Des réduits à l'écart, des retraites profondes,
Des bois, des prés rians, des rochers et des ondes;
Des flots bleus, de grands lacs, de clairs taillis, des blés
Où va frappant la faulx en cercles redoublés,

De vastes horizons, des montagnes chenues,
De grands arbres touffus et qui vont jusqu'aux nues,
De la mousse, de l'ombre ; et l'été bien souvent
L'arc-en-ciel qui surgit sous un soleil levant ;
Des vapeurs d'un beau ciel sur nos fronts balancées;
Des soirs frais, des jours purs et de douces rosées :
Tout ce qu'il faut à l'homme, au poète, aux amours,
Seuls biens dont on jouisse et qu'on aime toujours.

Va, crois-moi, parmi nous ton âme, moins distraite,
N'aura point de regret au boulevart d'Enfer,
Et dans ta nouvelle retraite
Tu te croiras encore à Boulogne-sur-Mer,
Entouré de tes sœurs, et de ta vieille tante,
Près de qui (bien des nuits) j'ai cru veiller tout seul.
Comme toi, lorsqu'après trois jours d'horrible attente,
Sur son front en trois tours fut jeté le linceul ;
Ta vieille tante... dont la mémoire fidèle
Te parlait longuement et de ton père et d'elle,
Les soirs, au coin du feu, l'hiver, et tant de fois,
Que moi, qui ne l'ai pas connue,
Ami, grâce à tes vers, je me surprends parfois
A me rendre en tableaux les récits d'autrefois,
Dont elle a tant bercé ton enfance ingénue.

Par elle, je connais le bourg, l'heureux manoir
Où tu naquis, où, jeune, entouré de mystère,
Tu nous cachais, sans le savoir,
Ta gloire, tendre fleur qui croissait solitaire.

Plus tard, je t'ai suivi, convive inattendu,
Dans ce brillant cénacle où siégeait le génie;
Invisible et muet, j'écoutais éperdu
Et tes amis et toi, tout le jour suspendu
A vos voix d'où coulaient des torrens d'harmonie!

Dix ans je t'ai suivi des yeux,
Je t'ai suivi du cœur dans ta route éclatante,
Et j'ai vu par degrés ton étoile montante
S'affermir au plus haut des cieux.

Et maintenant, enfin, maintenant, ô poète!
Que de ton beau destin tu sus remplir la loi,
Que le soleil, d'aplomb sur ta tête, ne jette
Pas une ombre derrière toi.

Oh! combien je suis fier, moi, témoin de ta gloire,
De pouvoir dans moi-même en remonter le cours!
Toujours ce souvenir revient à ma mémoire
Comme un songe doré de mes jeunes amours.

Toi pourtant, dans l'éclat qui partout te dérobe

A nos faibles regards, tu ne sais pas, oh! non,
Tu ne sais pas s'il est sur quelque coin du globe
Un cœur comme le mien qui palpite à ton nom;

Un cœur qui t'a compris, que ta gloire pénètre,
Qui te suit en esclave et s'attache à tes pas;
Car que te fait à toi cet hommage d'un être,
Hélas! que tu ne connais pas,
Et n'as nul désir de connaître!

Mais moi, je te connais, et depuis bien long-temps!
Sous le platane épais, sous la verte charmille,
Ou bien sous des cieux purs et d'astres éclatans,
Nous avons tous les deux vécu comme en famille;
Ensemble nous avons passé bien des instans,
Bien causé de Victor et d'Alphonse et d'Émile;

D'Alfred et d'Antoni, — ces amis renommés
Que je n'ai jamais vus, mais que j'ai tant aimés;
Que j'ai cru voir toujours! — Momens remplis de charmes
Où tous deux, en causant, nous répandions des larmes,
Moi, d'espérance, hélas! et toi, de souvenir;
Où nous lisions leurs vers, et, soûls de poésie,
Nous leur battions des mains dans une frénésie
Que rien ne saurait définir.

Et ces amis encor, ces amis d'un autre âge,
De nos beaux discoureurs souvent trop ignorés,
Ronsard dont tu vengeas l'outrage,
Et dont tu reconquis les titres égarés ;
Ce *maître* Adam Billaut, si sensible et si tendre,
Mais dont l'essor, borné sous d'étroits horizons,
Grâce aux faveurs de cour, ne put jamais s'étendre
Au-delà de quelques chansons.
Brébeuf, qui tant de fois m'est apparu dans l'ombre,
De son obscurité plus beau, plus radieux,
Comme un brillant mirage au sein de la nuit sombre,
Qui nous trompe, il est vrai, mais qui charme nos yeux;
Tant d'autres qu'on poursuit de tant de calomnies,
Pour lesquels on affiche un mépris décevant,
Mais qui, malgré cela, se sont montrés souvent
Bien moins sots que nos grands génies.

Viens, nous en causerons ensemble; et pas à pas,
Descendant avec toi l'échelle des grands hommes,
Moi je t'en ferai voir que tu ne connais pas,
Qu'on ne connaît, hélas ! qu'au pays où nous sommes;
Dont la voix cependant a des accords bien doux :
Lesbroussart, notre ami, notre Andrieux à nous !
Vautier, qui célébra notre heureuse Belgique ;
Ressenberg, noble auteur, un peu mythologique...
Mais élégant et pur ; Raoul, dont Juvénal

Aimait, ainsi que nous, la cinglante harmonie,
Avant qu'il eût dans un journal
Noyé les feux de son génie;
Puis *André* Van Hasselt, dont le luth si divers
Aux accens de Victor et s'émeut et s'anime,
Et dont plus d'une fois son illustre homonyme *
N'eût point désavoué les vers.

Oh! viens, tu les verras ces amis de mon âge,
Dont la lyre modeste et m'échauffe et m'enflamme!
Doux rossignols cachés sous l'ombrage des bois,
Qui vivent loin du monde, et le soir quelquefois,
Sur le front du poète accouru les entendre,
Préludent d'une voix et si noble et si tendre.
O comme à tes côtés, oiseaux chéris des cieux,
Leurs chants seront encor plus frais, plus gracieux!
De quels divins concerts, dans leur âme ingénue,
Ne les verrons-nous pas saluer ta venue!
Tandis qu'à pas furtifs me glissant sur leurs pas,
Retenant mon haleine et respirant tout bas,
Je viendrai, dans mes mains courbant mon front qui penche
Craignant le moindre choc, le contact d'une branche,
Le murmure de l'onde, un souffle, un léger bruit,
Afin qu'un jour, peut-être, à cette école instruit,

* André Chénier.

Sortant après trente ans d'une obscure indolence,
Je sache rompre enfin un stérile silence,
Me ressouvenir d'eux, et, poète à mon tour,
Redire quelques chants aux échos d'alentour.

M. Adolphe MATHIEU.

PUDEUR D'UN LARRON.

IMITATION DE MARTIAL.

Epig. 27 du liv. [illegible]

Surprise par un voleur,
La vieille et maigre Sénie
Révélait avec terreur
Avoir eu mainte avanie,
Et plaignait moins son honneur
Qu'une bourse bien garnie.
Lors de ce drame, l'acteur
Voyant sa face ternie,
Fut honteux de son bonheur.
— Allons, point de calômnie!
S'écria le malfaiteur;
La cause est tout aplanie:
Du larcin je suis l'auteur,
Mais l'autre fait je le nie.

G. F. T.-R.

A MISS ÉLISA O***.

Lorsqu'en ancien voisin qui conserve ses droits,
Aux heures du travail chez vous j'entre, et vous vois
Assise, et cultivant auprès de votre mère
Les arts, ces fruits si doux dont l'écorce est amère,
Et que sur une main votre front s'appuyant,
Vous relevez vers moi ce grand œil suppliant
Qui semble interroger à la fois et se plaindre,
Malgré moi je me sens triste et tout près de craindre
Que quelque préférence, un ruban, un baiser
A votre jeune sœur donnés sans y penser,
Ou qu'une main distraite à la main qui la presse,
Ne rendant pas toujours caresse pour caresse,
N'éveille en votre cœur un sentiment jaloux;
Que, ne vous croyant pas comprise autour de vous,
Vous n'en ayez dans l'âme une douleur secrète;
Dont votre œil transparent est le seul interprète;
Qu'un ver caché n'habite en ton sein, pauvre fleur!
Mais sous la dent du ver la fleur perd sa couleur,

Mais le chagrin pâlit, et vous êtes si rose ;
Mais il fuit le plaisir, et que je vous propose
Quelque spectacle, un bal, vous voilà souriant,
Et l'enfant redevient joueur, insouciant.

Jeune Anglaise de l'Inde, oh! dis-moi, je t'en prie,
D'où te vient par momens cet air de rêverie?
Ton cœur si pur encor, le sens-tu s'affliger
D'un amour qu'il inspire et ne peut partager?
Je le sais : tu n'es pas, toi, de ces jeunes filles
Pareilles aux chasseurs qui vont par les charmilles,
Tirant dans le feuillage, et ne regardent pas,
Lorsqu'ils ont le gibier promis à leur repas,
Si quelque pauvre oiseau n'est point là, sur la route,
Traînant l'aile et perdant tout son sang goutte à goutte,
Qui chantait tout à l'heure, et qui doit oublier
Les gais repas du soir dans le rouge sorbier,
Et l'étang effleuré d'une aile aventureuse,
Et les bains au soleil dans le sable qu'on creuse,
Le vol capricieux par la plaine des airs,
Et le nid suspendu dans les grands arbres verds :—
Toi, tu n'es pas coquette, et si tu veux qu'on t'aime,
Ce n'est point vanité, c'est pour aimer de même.

Serait-ce que l'amour se révèle à ton cœur?
Qu'au milieu des vaincus tombe aussi le vainqueur?

Dis : est-ce amour, pitié, jalousie ou souffrance?
Ou bien que ta prunelle a plus de transparence,
Et que, de longs cils noirs tes yeux bleus recouverts,
Paraissent plus rêveurs pour être moins ouverts?

M. Léon de WAILLY.

LES POISSONS,

FABLE.

Des poissons encombraient la barque d'un pêcheur,
Ayant, hélas! pour perspective
La poêle ou le chaudron, cruelle alternative.
Ils voguaient vers le port, palpitans de frayeur,
Lorsqu'il survient une tempête
Qui renverse, engloutit et barque et mariniers,
Rend à leur élément les poissons prisonniers,
Et fait d'un jour de deuil pour eux un jour de fête.

L. F. D. G. P.

Naïveté.

Deux filles habitaient même hôtel à Paris :
Hortense occupait la mansarde ;
A l'entresol logeait Chloris.
J'ai dit, deux *filles*, par mégarde ;
Et comme quelqu'ésprit falot
Pourrait en mal interpréter ce mot,
Je me reprends. Deux très-honnêtes filles,
De plus, aimables et gentilles,
Sur leur fenêtre avaient placé
Chacune un beau rosier. Des dons charmans de Flore
L'un se montrait paré ; l'autre, moins avancé,
Quoiqu'aussi bien soigné, n'en offrait pas encore :
Chloris possédait ce dernier.
Un tel retard lui paraît singulier.
Pour en chercher la cause avec sa jeune amie,
Elle a déjà franchi le cinquième escalier.
Explique-moi donc, je te prie,
Ma bonne, pourquoi mon rosier,
D'ailleurs de si belle apparence,
Est si lent à fleurir ? Je pense

Qu'il devrait être au tien pareil ;
D'où provient cette différence ?
En voici la raison, dit la naïve Hortense,
C'est que le mien, ma chère, est plus près du soleil.

M. PONSARDIN-SIMON.

PRÉFACE

POUR LES POÉSIES DE M***.

Si de quelque insomnie
Tu ressens la douleur,
Parcours de cet auteur,
Parcours la poésie ;
Tu dormiras, lecteur,
Soudain, je le parie ;
Car, en entrant au lit,
Un seul feuillet suffit.

V. E. P. (de Saint-Aubin-sur-Mer.)

La Vieillesse et l'Enfance.

Avec ses cheveux blancs, que la vieillesse est belle!
Jolis enfans, jouez; mais jouez auprès d'elle.
Que vos ébats joyeux caressent ses genoux;
Car elle n'est souvent qu'une seconde enfance :
La faiblesse, la peur et la vague espérance,
Enfans, la rapprochent de vous.

Elle vous aime; elle aime et vos rougeurs craintives,
Et vos rires légers, et vos larmes naïves.
Le temps, en la courbant, vous a mis de niveau.
Enfans, vous chancelez quand la vieillesse tombe;
La vieillesse, en tremblant, se penche vers la tombe,
Ainsi que vous vers le berceau.

Elle pleure vos jeux, votre aimable ignorance,
Vos chagrins d'un instant, votre belle innocence,
Vos fleurs que sécherait son front triste et glacé.
Du vieillard, dans vos chants, bercez l'âme ravie;
Rajeuni par vos jeux, il remonte la vie,
Et croit retoucher au passé.

Le cercle, en se fermant, a détruit la distance:
Vous êtes réunis au seuil de l'existence;
Il sort, et vous allez entrer à votre tour.
Terrestres pèlerins que Dieu même rassemble,
Vous vous tendez la main, vous vous trouvez ensemble,
L'un au départ, l'autre au retour.

Ranimez le vieillard, et voyez la rosée
Qui tombe vers le soir sur la tige épuisée!...
Soyez le doux rayon qui dans l'hiver a lui;
Parfumez-le du miel de vos bouches vermeilles;
Comme au vieux chêne aimé bourdonnent les abeilles,
Riez, courez autour de lui.

Versez sur ses vieux ans la fraîcheur de votre âge;
Que vos petites mains dérident son visage:
Du reste de sa coupe adoucissez le fiel.
Pour plaire aux saints, croyez qu'il vous faut ses louange
Soyez aimans et bons, qu'il voie en vous des anges
Venus pour le conduire au ciel.

Egayez ses ennuis de votre voix légère;
Qu'il soit comme un aïeul que votre amour vénère;
Consultez-le long-temps sur vos destins nouveaux;
Mêlez dans ses cheveux vos tresses éclatantes,
Et trouvez beau l'argent de ses boucles flottantes,
Comme l'or de vos blonds anneaux.

S'il conte le passé qui vous semble un miracle,
Écoutez-le bien tous en paix comme un oracle!
Quand vous partez, qu'il ait un baiser pour adieu.
De vos âges divers sachez la ressemblance:
Ici-bas, si Jésus veut se voir dans l'enfance,
Dans le vieillard se montre Dieu.

M. EVARISTE BOULAY-PATY.

LA NAVIGATION PAR LA VAPEUR.

Un vaisseau ne craint plus sur les mers infidèles
Que l'absence des vents prolonge son repos;
La vapeur en est l'âme, et lui donne des ailes:
C'est un oiseau de mer qui vogue sur les flots.

M. FAYOLLE.

LA CAPTIVE ET LA FAUVETTE.

Chante, chante, belle fauvette!...
Parmi ces touffes d'amandiers
Voltige... et que l'écho répète
Tes chants aux oiseaux des halliers...

Plus doux que l'onde qui murmure,
Ton gazouillis, du haut des airs,
Salue au matin la nature
De ses mélodieux concerts...

Couchée au milieu du feuillage,
Insoucieuse, tout le jour
Tu célèbres dans ton langage
Les champs, la liberté, l'amour.

Et quand au lointain, dans la plaine,
L'ombre descend... alors la voix
Comme une harpe éolienne
Frémit encore au fond des bois.

Sur le sein embaumé des roses,
Que berce l'amoureux zéphyr,
Pendant la nuit tu te reposes:
Leurs doux parfums te font dormir.

Dès que l'aurore vermeille
Paraît sur son char de saphirs,
Ton amant, inquiet, t'éveille
Au léger bruit de ses soupirs...

— Hélas!... et moi je suis captive!
Je languis loin de mon Edgard,
Et vainement ma voix plaintive
Gémit sur ce triste rempart...

— Chante, chante, belle fauvette!
Parmi ces touffes d'amandiers
Voltige... et que l'écho répète
Tes chants aux oiseaux des halliers.

M. E. S. MADOT.

VERS DEMANDÉS POUR UN LIVRE DE PRIÈRES.

La prière est un baume aux douleurs de la vie.
Sur l'aile de la foi notre âme au ciel ravie,
Ouvrant avec Dieu même un sublime entretien,
Puise l'oubli des maux à la source du bien.
Qui ne sait que parfois une amère tristesse
Au milieu des plaisirs vient glacer notre ivresse,
S'assied à nos banquets, gonfle nos yeux de pleurs,
Et fait peser au front nos couronnes de fleurs!
Un vague sentiment qui dans le cœur sommeille,
Comme un remords vengeur tout à coup s'y réveille,
Et l'âme pressentant son immortalité,
Se trouble à ces grands mots : la Mort, l'Éternité!
Heureux alors, heureux qui peut dans la prière
Retrouver quelque paix au fond du sanctuaire,
Y demander à Dieu l'oubli de ses erreurs,
Et par la pénitence apaiser ses terreurs!
O Seigneur! tu l'as dit, et j'en crois ta parole:
Si vous souffrez, priez; la prière console.

Non, tu n'as pu vouloir que, coupable un moment,
L'homme subît des feux l'éternel châtiment :
Au cri de nos douleurs, soudain tu te désarmes,
Et nos torts devant toi s'effacent par nos larmes.

M. Auguste DESPORTES.

LES DEUX MÉDECINS,

ÉPIGRAMME.

Roch à Paris depuis trente ans
Fait la médecine vitale.
Paul, qui n'y fait, depuis ce temps,
Que la médecine fatale,
Sous le velours et le satin
En bonne voiture s'étale;
Tandis que Roch, soir et matin,
Humblement de la capitale
Parcourt à pied tous les quartiers.
Qui connaît les deux camarades
Explique cela volontiers :
L'un est payé par les malades,
Et l'autre par les héritiers.

M. PONS DE VERDUN.

L'INGRATE.

Il m'en souvient, à sa première vue,
Brûlant d'un feu qu'on ne doit qu'à l'amour,
Mon âme ardente et tendrement émue,
Goûta l'espoir d'un fortuné beau jour.
Ce beau jour vint... je n'en fais plus mystère,
Et de son cœur je fus un des élus...
Adieu, bonheur, adieu, repos sur terre,
Je l'aime encore, elle ne m'aime plus !

Il m'en souvient, et ce fut son ouvrage,
A ses genoux j'étais tout fier de moi;
Je bénissais mon nouvel esclavage;
Son seul désir était ma seule loi.
Elle domptait mes goûts, mon caractère:
J'obéissais à ses vœux absolus...
Adieu, bonheur, adieu, repos sur terre,
Je l'aime encore, elle ne m'aime plus !

Il m'en souvient, errans sous les feuillées,
Humble réduit, où l'on se croit heureux,

Avec des fleurs, par ses doigts effeuillées,
Elle comptait mes baisers amoureux.
Par mes transports je paraissais lui plaire :
A mes désirs, jamais un seul refus...
Adieu, bonheur, adieu, repos sur terre,
Je l'aime encore, elle ne m'aime plus!

Il m'en souvient, et vous pouvez m'en croire,
A l'écouter j'étais toujours enclin;
Je recueillais et j'ornais ma mémoire
Des traits piquans de son esprit malin.
Oui, j'en conviens, je ne pouvais me taire,
Quand je vantais ses grâces, ses vertus...
Adieu, bonheur, adieu, repos sur terre,
Je l'aime encore, elle ne m'aime plus!

Il m'en souvient, je n'avais qu'une envie,
Et cette envie était mon avenir;
Je désirais lui consacrer ma vie,
Et dans ses bras j'aspirais à mourir.
Qu'il était beau, ce rêve imaginaire!
Mais aujourd'hui mes vœux sont superflus...
Adieu, bonheur, adieu, repos sur terre,
Je l'aime encore, elle ne m'aime plus!

M. Eugène DÉCOUR.

Les deux Siéges,

CONTE.

Un archevêque voyageait,
Non pas à pied, comme aux siècles antiques,
Mais sur un coussin bien douillet,
Et dans un bon carrosse à ressorts élastiques;
Lorsqu'un orage furieux
Fait déborder une rivière,
Puis l'onde, en flots tumultueux,
Gagne le phaéton jusques à la portière.
Le cocher, tout pantois, en ses plaintifs accens,
S'écrie: « Ah, monseigneur! faites votre prière;
» Priez aussi pour le malheureux Pierre,
» Car *nos siéges* bientôt vont devenir vacans! »

M. Justin CABASSOL.

A une jeune Enfant

QUI VOULAIT MOURIR A QUINZE ANS, POUR ÊTRE UN ANGE.

« Moria pur quando vuol, non e bisogna imitar ne faccia, ni voce, per esser un angelo.

O vous qu'on adore,
Jeune ange aux yeux bleus,
Vous que l'on implore,
Près de nous encore
Restez loin des cieux!

Il est sur la terre
Plus d'un doux mystère,
De longues amours,
De sombres retraites,
Où, loin des tempêtes,
On aime toujours.

Là, dans nos bocages,
Sous de frais ombrages,
Naissent quelques fleurs
Qui dans les pelouses,
Vertes et jalouses,
Cachent leurs couleurs.

Simples pâquerettes,
Humbles violettes,
Échappent aux yeux,
Mais qui, dévoilées,
Mourront exilées
Dans vos blonds cheveux.

Un beau lis de neige,
Que l'oubli protège,
Fleurira demain,
Et demain, joyeuse,
Vous pourrez, heureuse,
Parer votre sein.

Là, chaque soirée,
Du monde ignorée,
Vous viendrez errer,
Et l'oiseau qui chante

Sa compagne absente,
Vous fera pleurer.

Au loin envolées,
Les fleurs effeuillées,
Aux parfums si doux,
Sous vos pieds froissées,
Dans l'air dispersées,
Tomberont sur vous.

Et quand, solitaire,
Loin de votre sphère,
Dans ce beau séjour,
Vous suivrez, rêveuse,
Une allée ombreuse
Au tomber du jour,

Une voix bien tendre
Viendra vous surprendre,
Vous frapper soudain;
Une main craintive
Pressera, furtive,
Votre belle main.

Tremblante, éperdue,
Encor confondue

De brûlans aveux,
Un baiser de flamme
Troublera votre âme,
Fermera vos yeux.

Et tout étonnée,
Faible, abandonnée,
Belle de langueur,
Sur la mousse assise,
Vous serez surprise
De tant de bonheur.

Vierge qu'on admire,
Ah! daignez sourire
A l'amour mortel;
Dans l'ombre embaumée,
Venez être aimée
Comme on l'est au Ciel.

Puisqu'on vous implore,
Jeune ange aux yeux bleus,
Vous que l'on adore,
Près de nous encore
Restez loin des cieux!

M. Alfred LEFEBVRE, d'Amiens.

LE PETIT PRINCE ET LES CARTES.

D'un beau poupon royal la majesté future
Avec des cartes s'amusait :
Ignorant leur emploi, l'enfant ne s'y plaisait
Que par l'attrait de leur peinture,
Et rejetait, non sans dédain,
Tout ce qui n'était pas figure.
L'une, plus sensible à l'injure
D'être prise pour du fretin,
Fit cette remontrance au petit souverain :
— Peintures sont chez nous ce qu'est votre noblesse;
Elle a bien son mérite. Occupez-vous des grands;
Mais les petits, aux yeux de la sagesse,
Doivent-ils être indifférens?
Gardez-vous donc de jamais croire
Que le jeu subsiste sans nous.
Lisez, consultez notre histoire,
Interrogez nos jeux de couleur rouge et noire;
Franchement ils vous diront tous
Que de notre union résultent les grands coups,
Et que d'un roi son peuple est la force et la gloire.

Pour vous défendre enfin de prendre un ton si haut,
Avec la carte la plus mince,
Apprenez qu'au piquet, mon joli petit prince,
Faute d'un huit on est capot.

Par LOUIS XVIII.

A UNE INCONSTANTE,

EN LUI RENVOYANT SON PORTRAIT.

Je vous le rends, ce portrait enchanteur,
Puisque vous voulez le reprendre;
Ah! que ne puis-je aussi vous rendre
Celui qui reste dans mon cœur!

H. L.

LA ROSE.

A MADEMOISELLE FANNY H**.

1824.

Je voulais, du printemps célébrant le retour,
Offrir à ma Fanny, bonne autant qu'elle est belle,
Une fleur fraîche comme elle,
Présent de son amant fidèle,
Et gage fortuné du plus sincère amour.
En vain, dans sa pompe nouvelle,
L'oranger entr'ouvrait sa virginale fleur,
En vain la constante immortelle
Venait sourire à ma constante ardeur;
D'heureux talens, et sans coquetterie,
D'un esprit sûr, plein d'un doux agrément,
L'œillet me présentait un emblême charmant.
De la douceur et de la modestie
La violette à ma pensée offrait,
Timide fleur, un ressemblant portrait...

Toujours ma main, du choix embarrassée,
Errait de tige en tige, ainsi que ma pensée.
Rêveur, je marchais au hasard,
Prêt à me décider et choisissant encore,
Lorsque devant mes pas, avec un doux regard,
Une femme s'avance... et j'ai reconnu Flore!
La déesse, en riant, me dit : Par mon pouvoir,
De ton souci j'ai deviné la cause :
Sur chaque fleur à peine éclose
En vain tu fondes ton espoir;
Devant Fanny pas une n'ose
Se présenter, elles savent trop bien
Que leur éclat ne peut l'emporter sur le sien.
On en gronde à ma cour; mais surtout bouche close,
Sois discret, et si tu veux ce soir
Lui montrer ma plus belle rose...
Donne-lui son miroir.

M. Alexandre MARTIN.

LAURE LA COQUETTE.

Naguère elle était coquette,
Elle était vive, follette,
Comme l'amour, un lutin;
Et la voilà silencieuse,
Qui va cherchant, seule et rêveuse,
Le mystère des bois, le calme du matin.

Va, ma Laure, au bocage
Confier ton secret;
Va, ne crains rien, il est discret,
Et d'un cœur de seize ans il aime le langage.

Vois, au lever du jour,
La nouvelle verdure:
C'est le printemps, c'est la nature
Qui se pare pour ton retour;
Et ces bulles argentées,
Sur les feuilles humectées,
Sont des larmes d'amour...

....Silence, ô vous qui saluez l'aurore ;
Écoutez-la..: Sa voix est bien plus belle encore ;
C'est un concert harmonieux et doux...
Myrte, aloès, cityse à la fleur parfumée,
Vite, allons, déployez votre robe embaumée ;
Voilà ma bien-aimée
Qui s'avance vers vous.

Naguère elle était coquette,
Elle était vive, follette,
Comme l'amour, un lutin ;
Et la voilà silencieuse,
Qui va cherchant, seule et rêveuse,
Le mystère des bois, le calme du matin.

I.

Viens, viens, c'est pour toi, jeune fille,
Que la pelouse brille
De perles, de rubis, comme un manteau de roi.
Oh ! viens... L'églantine timide,
Pour ouvrir sa corolle humide,
Attend encor... Si c'était toi ?

II.

Et puis, elle marchait, dédaigneuse et distraite,
A travers le vallon bordé de blancs lilas...

Soudain elle s'arrête ;
Elle écoute, inquiète,
Un bruit léger... comme des pas.
« Pourquoi ce trouble, ô mon amie ?
Ne t'enfuis pas sous ces glaïeuls :
C'est moi, Laure, nous sommes seuls,
Le bosquet ne t'a point trahie.
— Et je sens bondir mon cœur,
Mon âme hors de moi s'élance;
Ses yeux baissés, son silence,
Tout m'a parlé de bonheur. »

III.

Mais alors, qu'il t'en souvienne,
Ta main tremblait dans la mienne
Quand j'essayais de la presser,
Comme la feuille ébranlée
Des bouleaux de la vallée,
Quand la brise vient de passer.

Oui, tu m'aimais.... et pourquoi t'en défendre ?
Ce sentiment et si pur et si tendre,
Dont le seul souvenir sécha souvent mes pleurs,
Hélas ! je le devais peut-être
A la brillante aurore, au parfum de ces fleurs,
Au printemps qui venait de naître;

Que sais-je, moi? tout cela réuni
Avait d'abord ému ton âme;
J'étais heureux d'entretenir ta flamme...
Mais ce printemps comme un rêve a fini.

IV.

Vois, sur le haut de la colline,
La fleur languissante s'incline;
Le soleil a pâli son calice épuisé;
Et, géant du vallon, à la tige orgueilleuse,
Le lis est jeté là sur l'arène poudreuse
Comme un sceptre brisé.
Adieu, ma solitaire allée,
Car bientôt tu seras voilée
Sous ce feuillage épais qu'un jour a fait jaunir;
Et, veuve, comme toi, de sa jeune opulence,
La nature assombrée, au lieu de l'espérance,
N'a plus qu'un souvenir.

V.

Adieu, ma douce rêverie...
Aux blancs lilas de la prairie
Ma Laure ne viendra plus...
Adieux, beaux jours passés près d'elle,
Et dans l'azur de sa prunelle
Tous les plaisirs que j'avais lus.

Mon cœur s'est enivré d'une joie éphémère,
Et mon bonheur a passé sans retour;
Car elle est à présent, comme elle était naguère,
Oublieuse, légère,
Coquette, sans amour.
Quand le plaisir nous invite,
Crois-moi, Laure, prenons vite,
L'avenir est incertain.
La rose est fraîche; qu'on la cueille;
Un jour plus tard, elle s'effeuille
Sitôt qu'on y porte la main.

M. Octave CREUZÉ.

PARODIE DE BOILEAU.

Ton cousin, dis-tu, l'enroué,
A plaidé pour moi mainte cause;
La preuve qu'il ne fut jamais mon avoué,
C'est qu'il me reste quelque chose.

M. L. DUPASQUIER.

La Vie dans la Mort.

C'était le jour des morts, une froide bruîne,
Au bord du ciel rayé, comme une trame fine,
Rendait ses filets gris.
Un vent de nord soufflait, quelques feuilles rouillées
Quittaient en frissonnant les cimes dépouillées
Des ormes rabougris.

Et chacun s'en allait dans le grand cimetière,
Morne, s'agenouiller sur le coin de la pierre
Qui recouvre les siens,
Prier Dieu pour leur âme, et, par des fleurs nouvelles,
Remplacer, en pleurant, les pâles immortelles
Et les cyprès anciens.

Moi qui ne connais point cette douleur amère
D'avoir couché là-bas ou mon père ou ma mère
Sous les gazons flétris,
Je marchais au hasard, examinant les marbres,
Ou, par une échappée, entre les branches d'arbres,
Les dômes de Paris.

Et comme je voyais bien des croix sans couronne,
Bien des fosses où l'herbe était haute, où personne
Pour prier ne venait,
Une pitié me prit, une pitié profonde,
De ces pauvres tombeaux délaissés, dont au monde
Nul ne se souvenait.

La mousse n'avait pas verdi leurs dalles neuves,
Cependant, et des noms d'inconsolables veuves,
D'époux désespérés,
Sans qu'un grain en voilât leurs majuscules noires,
Étalaient hardiment leurs mensonges notoires,
A tous les yeux livrés.

Ce spectacle me fit sourdre au cœur une idée
Dont j'ai, depuis ce temps, toujours l'âme obsédée;
Si c'était vrai! les morts
Tordraient leurs bras noueux de rage dans leur bière,
Et feraient, pour lever leurs couvercles de pierre,
D'incroyables efforts.

Peut-être le tombeau n'est-il pas un asile
Où, sur son chevet dur, on puisse enfin, tranquille,
Dormir l'éternité.
Dans un oubli profond de toute chose humaine,
Sans aucun sentiment de plaisir ou de peine,
D'être, ou d'avoir été.

Peut-être n'a-t-on pas sommeil, et quand la pluie
Filtre jusques à vous, l'on a froid, l'on s'ennuie
Dans sa fosse tout seul.
Ah ! que l'on doit rêver tristement dans ce gîte,
Où pas un mouvement, pas une onde n'agite
Les plis droits du linceul !

Peut-être aux passions qui nous brûlaient, émue,
La cendre de nos cœurs vibre encore et remue
Par-delà le tombeau,
Et qu'un ressouvenir de ce monde, dans l'autre,
D'une vie autrefois enlacée à la nôtre,
Trame quelque lambeau.

Ces morts abandonnés sans doute avaient des femmes,
Quelque chose de cher et d'intime, des âmes
Pour y verser la leur.
S'ils étaient éveillés au fond de cette tombe,
Où jamais une larme avec des fleurs ne tombe,
Quelle affreuse douleur !...

Sentir qu'on a passé sans laisser plus de marque
Qu'au dos de l'océan le sillon d'une barque,
Que l'on est mort pour tous ;
Voir que vos mieux aimés si vite vous oublient,
Et qu'un saule pleureur aux longs bras qui se plient,
Seul se plaigne sur vous.

Au moins, si l'on pouvait, quand la lune blafarde,
Ouvrant ses yeux sereins, aux cils d'argent, regarde
Et jette un reflet bleu,
Autour du cimetière, entre les tombes blanches,
Avec le feu follet, dans l'herbe, sous les branches,
Se promener un peu;

S'en revenir chez soi, dans la maison, théâtre
De la première vie, et, frileux, près de l'âtre
S'asseoir dans son fauteuil,
Feuilleter ses bouquins et fouiller son pupitre,
Jusqu'au moment où l'aube illuminant la vitre
Vous renvoie au cercueil!

Mais non; il faut rester sur son lit mortuaire,
N'ayant pour se couvrir que le lin du suaire,
N'entendant aucun bruit,
Sinon le bruit du ver qui se traîne et chemine,
Du côté de sa proie, ouvrant sa sourde mine,
Ne voyant que la nuit.

Puis, s'ils étaient jaloux, les morts! tout ce que Dante
A placé de tourmens dans sa spirale ardente,
Près des leurs seraient doux.
Amans, vous qui savez ce qu'est la jalousie,
Ce qu'on souffre de maux, à cette frénésie...
—Un cadavre jaloux!

Impuissance et fureur ! être là, dans sa fosse,
Quand celle qu'on aimait de tout son amour, fausse
Aux beaux sermens jurés,
En se raillant de vous, dans d'autres bras répète
Ce qu'elle vous disait, rouge et penchant sa tête,
Avec des mots sacrés !

Et ne pouvoir venir, quelque nuit de décembre.
Pendant qu'elle est au bal, se tapir dans sa chambre,
Et lorsque de retour,
Rieuse, elle défait au miroir sa toilette,
Dans le cristal profond réfléchir son squelette
Et sa poitrine à jour ;

Riant affreusement, d'un rire sans gencive,
Marbrer de baisers froids sa gorge convulsive ;
En tenaillant sa main,
Sa main blanche et rosée, avec sa main osseuse,
Faire râler ces mots d'une voix caverneuse
Qui n'a plus rien d'humain.

« Femme, vous m'avez fait des promesses sans nombre;
» Si vous les oubliez, dans ma demeure sombre,
Moi, je m'en ressouviens.
» Vous avez dit à l'heure où la mort vint me prendre,
» Que vous me suivriez bientôt. — Lassé d'attendre,
« Pour vous chercher, je viens. »

Dans un repli de moi, cette pensée étrange
Est là, comme un cancer, qui m'use et qui me mange;
Mon œil en devient creux;
Sur mon front nuageux de nouveaux plis se fouillent;
De cheveux et de chair mes tempes se dépouillent;
Car ce serait affreux.

La mort ne serait plus le remède suprême;
L'homme, contre le sort, dans la tombe elle-même
N'aurait plus de recours:
Et l'on ne pourrait plus se consoler de vivre,
Par l'espoir tant fêté du calme qui doit suivre
L'orage de nos jours.

M. Théophile GAUTHIER.

GEOFFROY.

Quand Geoffroy décochait ses traits contre Voltaire,
Onc, depuis feu Fréron, ne vit rien de pareil :
On crut voir un pygmée, habitant de la terre,
Lancer sa mince flèche au disque du soleil.

M. Justin CABASSOL.

A une Etoile,

Imitation de Lucretia Davidson, jeune Américaine; morte à seize ans.

Douce étoile du soir, lumière étincelante,
Perle qui fait briller la couronne des cieux,
Si mon âme était libre, oh! comme, frémissante,
Elle prendrait l'essor vers tes aimables feux!

Semblable à la lueur d'une lampe d'albâtre,
Qui sur l'autel de la vertu
Fait briller son rayon bleuâtre,
Que tu sembles paisible au regard abattu!

Ce monde, ô virginale étoile!
Qui semble, en ton sein velouté,
Se dérober sous l'or d'un mystérieux voile,
Hélas! ne fut jamais perdu ni racheté!

Là, des êtres plus purs qu'une source où se mire
    L'astre aux pâles clartés,
Tandis que l'ange, au loin, fait soupirer sa lyre,
Unissent l'espérance à leurs félicités.

Là, frémissent toujours, comme un jeune feuillage,
    Les ailes d'or des séraphins,
    Qui s'étendent comme un nuage,
Et dessinent un dais aux festons argentins.

Là, des jours sans chagrins, des nuits d'un bleu limpide,
Que dorent les reflets du céleste flambeau;
Là, sans regret pour l'âme, et d'une aile rapide,
Les plus belles saisons descendent au tombeau.

    Petite étoile fugitive,
Diamant attaché sur le bandeau des cieux,
Dès que mon âme ici ne sera plus captive,
J'irai, pleine d'espoir, dans ton sein lumineux!...

M. Ed. C.

L'ENTERREMENT D'UNE JEUNE FILLE.

Une foule nombreuse, en répandant des pleurs,
Accompagnait au cimetière
Un cercueil couronné de fleurs.
C'était celui d'une jeune bergère,
Que ses vertus, ses attraits enchanteurs,
Avaient rendue à tous les cœurs si chère.

Un seul suivait de loin, lentement, pas à pas :
Il était triste aussi ; mais il ne pleurait pas.

Lorsque l'on eut au ciel adressé les prières
Qu'un ministre sacré prononce pour les morts,
Dans la fatale fosse on dépose le corps,
Ce corps de tant de vœux le digne objet naguère.

En quittant ce lieu de douleur,
On aperçoit, étendu sur la terre,
Un jeune homme n'ayant qu'un reste de chaleur,
Et dont les yeux étaient fermés à la lumière.
Après l'avoir considéré,
On reconnut celui qui n'avait pas pleuré.

H. L.

LE CHIEN, LE CHAT, LA SOURIS ET LE BOUC,

FABLE.

Un mâtin, la terreur des chiens du voisinage,
Dérobe quelques pains à Raminagrobis.
 Au même chat, une souris
 Dérobe un morceau de fromage.
Un bouc à longue barbe, éminent personnage,
 Était juge de ce canton.
Or, Raminagrobis, par assignation,
Devant le sénéchal appelle les parties.
Après maints plaidoyers, répliques, reparties,
La souris et le chien sont atteints, convaincus
 Du délit; il ne reste plus
Au juge qu'à fixer les peines des coupables.
 Sans doute elles seront semblables.
Oh! non; un sage bouc ne juge point ainsi;
 Et la sentence la voici:
 « Seigneur mâtin, vous devez rendre
 » Tous les pains que vous avez pris;
 » Quant à toi, méchante souris,

» Vite, dis *in manus;* je vais te faire pendre. »
Par grâce, au préalable, on la fit étrangler.

Ce jugement n'a rien qui doive nous surprendre;
Car, du faible au fort c'est voler,
Et du fort au faible c'est prendre.

M. Auguste RIGAUD.

AVENIR D'UN PRODIGUE.

TRADUCTION DE MARTIAL.

Epig. 33 du liv. XII.

Labienus a vendu ses jardins, son domaine,
Pour d'attrayans minois qui lui furent trop chers.
Je vois dans l'avenir sa récolte certaine:
Ce sont des fruits d'amour, et ces fruits sont amers.

G. F. T-R.

L'Amour qui dérobe des rayons de miel,

IDYLLE TRADUITE DE THÉOCRITE.

Le jeune Amour, un beau matin,
Volait les doux trésors d'une ruche embaumée.
Une abeille le voit, et sa rage animée
Poursuit le jeune Amour et le pique à la main.
L'Amour gémit ; son pied frappe la terre ;
Ses yeux brillans sont ternis par les pleurs ;
A tire-d'aile il vole vers sa mère,
Et par ces mots exhale ses douleurs :
« Le monstre qui m'a fait cette douleur amère,
» Est le plus faible oiseau de toutes ces forêts. »
— « O mon fils ! ce sont là tes traits, »
Répond, en souriant, la reine de Cythère.
« Ton corps est bien petit ; mais ton cœur est colère,
» Et la blessure que tu fais,
» O mon fils ! n'est jamais légère. »

Par SERVAN DE SUGNY.

DEUX MUSES.

Que vois-je ? et quelle est donc cette femme éplorée
Qui du rivage sombre évoque les héros ?
De pitié, de deuil, de terreur entourée,
Pleurante, elle se plaît dans la nuit des tombeaux.
C'est Melpomène éperdue et sanglante,
Qui, le poignard de Mérope à la main,
Sur Égisthe inconnu lève une main tremblante !
C'est Sémiramis expirante,
Dont le glaive d'un fils ensanglante le sein !
C'est Cléopâtre accusant la fortune,
Et qui frémit encore... Elle a vu Rodogune !...
Cependant que sa voix fait plaindre les échos,
Les ombres lentement ont quitté leurs tombeaux.
Ce fantôme plaintif qui montre sa blessure,
C'est Rhadamiste ; il gourmande le sort.
Achille ici frémit sous le poids d'une injure.
Là, Frédégonde en vain a demandé la mort.
Orosmane égaré va poignarder Zaïre !
Voici Tancrède ; il défie Orbassan.
Plus loin, voilà Joad qui tonne sur Mathan ;

Et dans les fers Zamor qui redemande Alzire.
Au travers de la nuit je te vois Othello ;
Et toi tremble, Macbeth, c'est l'ombre de Banquo !
Victime d'une injuste haine,
C'est Phèdre qui veut fuir la lumière du jour ;
C'est Roxane en délire, Andromaque incertaine ;
C'est Hermione en proie aux fureurs de l'amour !
Mais, évoquées par Melpomène,
Quelles ombres encore ont apparu soudain ?
Ce fut l'appui, c'est l'honneur de la scène,
Garrick, Siddono, Lekain !
La superbe Clairon, la sensible Gaussin !
C'est Roscius, l'ami de l'orateur de Rome ;
C'est le rival de ce grand homme
Que la déesse et la France pleura :
C'est Talma !

Dans les larmes ensevelie,
Pourquoi fuit Melpomène, entraînant les héros,
Et l'épouvante et l'horreur des tombeaux ?
Ah ! j'aperçois la cour de l'aimable Thalie :
Molière la conduit et lui donne la main.
Pour lui seul partageant le pouvoir souverain,
La déesse riante a laissé la Folie.
Molière eut son cœur, il conquit ses pinceaux ;
Pour elle il trace encor de riantes esquisses :

Les scènes de la vie et ses mouvans tableaux;
Les défauts, les travers, les vices,
Le ridicule et la sottise, enfin,
Du kaléidoscope appelé genre humain.
Le cortége applaudit à la verve profonde,
Flétrissant d'un seul trait tous les travers d'un monde.
Alceste en a souri; Chrysalde a dit: Bravo!
Tartufe seul gémit; mais le gai Figaro,
Alerte à consoler, l'accouple à son Bazile,
Qui varie un proverbe auprès de Bartholo,
Cherchant de Trissotin a bien rasseoir la bile.
Mais au signal donné des sommets d'Hélicon,
Le cortége a marché vers le sacré vallon.
Le Distrait, le Joueur, Crispin du Légataire,
Et le lourd Turcaret, et l'orgueilleux Tuffière,
Damis le métromane, et Cléon le méchant,
Au premier rang d'abord s'avancent fièrement.
Gaîment ensuite vient la troupe réjouie
Qui défend l'étendard de la folle Thalie.
A sa tête aussitôt on distingue Scapin,
Et le grand Mascarille, et le fameux Frontin!
Et sur leurs pas Marton, Gros-René, Marinette,
Ont précédé Lafleur, et Dorine et Lisette.
L'arrière-garde enfin paraît,
De la race soubrette infortuné jouet.
Viennent en béquillant les Griffon, les Géronte;

Monsieur Jourdain, Albert, et l'imbécille Oronte;
Madame Argante et madame Grognac;
Puis le malheureux Pourceaugnac
A fermé la marche comique.

M. Ed. C.

ÉPIGRAMME.

C'est trop fort! je ne puis m'en taire,
Avoir l'audace de taxer
De perruquinisme Voltaire!
Et prétendre ainsi rabaisser
Un nom fameux par toute terre!
Vous avez beau vous redresser,
Tête que défirait sa nuque,
Nains qu'au Pinde il faudrait fesser,
Plus on vous toise et vous reluque,
Et plus on sent, pauvres morveux,
Qu'un petit poil de sa perruque
Valait cent fois tous vos cheveux.

M. PONS, de Verdun.

LE POÈTE.

Le poète, c'est l'homme à la pâle figure,
Au regard convulsif,
Au crâne tout ridé par les veilles, augure
D'un front toujours pensif.
Le grand poète, c'est le pur rayon qui passe,
Météore de l'air,
Aux yeux étincelans, flamboyant dans l'espace
Comme un rapide éclair.

Hélas! il vit un jour, — et sur ses grandes ailes
Dans les cieux s'élevant,
Il a franchi d'un saut les voûtes éternelles,
Emporté par le vent.
Il est beau, le poète, alors qu'il tourbillonne
Bien haut sur l'univers,
Et qu'il laisse tomber de son luth qui résonne,
Ses mélodieux vers....

Honneur à lui! dit-on, car la terre au génie
Est un aride lieu;

Laissons-le se grandir dans la plaine infinie
Aux paroles de Dieu,
Frémir aux battemens des ailes azurées
De l'ange aux cheveux d'or,
Aspirer les doux chants sur ses lèvres pourprées
Dont l'harmonie endort.

Mais il descend; — et puis, curieuse, empressée,
La foule, l'œil béant,
Cherche en lui le secret de sa haute pensée,
Et sourit en voyant
Un homme fait comme elle, à la stature grêle,
Pâle et silencieux,
Cheminer tristement et secouer de l'aile
La poussière des cieux.

Eh bien! use ta vie, afin que l'on te nomme
Poète, tu le vois!
Cette foule grossière a dit: « Tu n'es pas l'homme
» A la puissante voix....
» Tu n'as pas vu de Dieu la tête colossale
» Surgir de toute part,
» Et briller, comme un lustre au faîte d'une salle,
» Son immense regard! »

Ange échappé du ciel, ah! si ton cœur devine
Notre avenir là-haut,

Ne laisse pas tomber la parole divine,
Ce serait un vain mot....
Loin, bien loin de ce monde exile-toi, poète,
Et, sans penser à lui,
Aux baisers du soleil livre ta jeune tête,
Car pour toi seul il luit...

M. B. JOUVIN (de Grenoble).

ÉPITAPHE DE SCORPUS.

TRADUCTION DE MARTIAL.

Epig. 53 du liv. X.

Je suis Scorpus.... Ah! du Cirque romain
Je fus trop peu de temps les délices, la gloire;
Jeune encor, Lachésis a tranché mon destin,
Et m'a cru vieux; son calcul incertain
A compté pour mes ans mes palmes de victoire.

G. F. T.-R.

Linguet à la Bastille.

FACÉTIE.

Pour quelques écrits politiques
Embastillé depuis deux jours,
A ses pensers mélancoliques
Linguet donnait un large cours.
O diversion imprévue !
Soudain se présente à sa vue,
Au seuil de son triste manoir,
Un basset à face joufflue,
Moitié grison et moitié noir,
Qui d'un air riant le salue.
— J'ai nom Jean Coutille, et viens voir,
Ainsi qu'il est de mon devoir,
Si Monsieur, dont la bien-venue
Ne m'est que d'aujourd'hui connue,
Par besoin, ou pour s'amuser,

De mes services veut user :
Je suis barbier de la Bastille.
— Ah ! lui dit Linguet, Jean Coutille,
Vous devriez bien la raser !

M. PONS, de Verdun.

LE LOUANGEUR BANAL.

TRADUCTION DE MARTIAL.

Epig. 81 du liv. XII.

« Soit qu'on marche droit ou tortu » *,
Callistrate vous loue; et par ce vil caprice,
Dans notre esprit a vu tout crédit abattu.
Qui ne sait pas flétrir le vice,
Pourrait-il à propos honorer la vertu ?

G. F. T.-R.

* Vers de J.-B. Rousseau.

A MON AMI VICTOR H....

And a firm will, and a deep sense.
BYRON.

Il leur plairait de voir ton feuillage écourté
Soumettre à leur niveau ta tête indépendante;
Ton luxe de ramure et de sève abondante,
Arbre à fruits d'or, fait honte à leur stérilité.

Géant, empreint de force et d'immortalité!
Heureuse de ta gloire, une jeunesse ardente
Te nomme avec orgueil, comme on nommerait Dante,
Jalon qui marque un siècle à la postérité.

Je me tiens devant toi, plein d'extases muettes!
Roi-poète, entouré d'une cour de poètes
Qui vont par des chemins que tu veux aplanir.

Aigle altier! loin de l'homme et des coups du tonnerre,
Sur des rochers si hauts tu n'as construit ton aire
Que pour contempler mieux ton soleil d'avenir.

M. Théodore CARLIER.

LES FLEURS ARTIFICIELLES.

A FANNY.

Que j'aime de ton art la charmante imposture!
Tu fais naître la fleur en dépit des autans;
Et Flore, près de toi retrouvant sa parure,
Au milieu de l'hiver croit revoir le printemps.

Elle parle, et sa voix reconnaît ton empire;
De ta fleur de pêcher admirant la fraîcheur,
Sans le vouloir, séduite, elle approche, elle aspire...
Et trouve à chaque tige une suave odeur.

« Oui, dit-elle, mes fleurs vont parer la bergère,
» Mais tes savans bouquets ne lui sont pas connus;
» Mais la cité m'oublie... et la cité préfère
» Se parer de tes fleurs aux fêtes de Vénus. »

C'est peu de t'admirer : te voyant si jolie,
De ton triomphe encore elle saura jouir,
Et partageant ses droits, rivale sans envie,
Ira te proposer à l'erreur de Zéphir.

M. Alexandre MARTIN.

Promenade en Mer.

Sur les flots teints de pourpre a glissé la lumière ;
Le soleil radieux, commençant sa carrière,
A chassé la vapeur ; quel air frais ! quel ciel pur !
Vois-tu, comme un point blanc s'agiter dans l'azur
L'aile de ce ramier qui va fendre la nue,
Et les moutons d'écume errant sur l'étendue
De cette mer qu'émeut la brise du matin.
Profitons d'un beau jour ; dans son vol incertain,
L'aile du Temps sur nous peut chasser un nuage :
Que le plaisir nous aide à conjurer l'orage.
Le flot roulant s'avance et soulève l'esquif
Sur le sable gisant auprès de ce récif.
Allons, hissons la vergue ; aide-nous, ma Délie ;
Au mât amarrons-là ; que ce câble la lie.
Un souffle ride l'onde, et va bientôt gonfler
La voile que le mousse est prompt à dérouler.
Reployons nos filets en festons sur la plage.
Le vent fraîchit ; — voguons ; — au large. — Le rivage
Fuit par degrés, décroît, et se voile à nos yeux.

O douce jouissance ! instans délicieux !
Un murmure d'amour autour de nous s'élève ;
La vague, en soupirant, mollement nous soulève.
L'Alcion dans son nid, au sein des flots porté,
Jette au vent qui le berce un cri de volupté,
Caressant de son aile une onde qu'il effleure ;
L'hôte des mers, sortant de l'humide demeure,
Aspire un vif rayon ; il frémit de désir,
Et, respirant l'amour, s'enivre de plaisir.
Ah ! viens contre mon cœur ! cède au bras qui t'enlace !
Tout aime ; aimons Délie, aimons ; ce bonheur passe
Comme une ombre qui glisse et s'efface soudain.
Ah ! ce jour de délire a-t-il un lendemain ?
Vois sous ces mangliers cet antre solitaire ;
Abordons. Ce rocher est l'abri du mystère ;
Viens y rendre, y mêler un amoureux soupir,
Que l'écho seul entende et renaître et mourir.

M. RANDON-DUTHIL,
Auteur des *Rêveries poétiques.*

A MON LIT.

Petite couche hospitalière,
Où le dieu discret du repos
Tant de fois a sur ma paupière
Versé ses bienfaisans pavots,
Où tant de fois, dans un vain songe,
Sa délicate attention
D'un doux et caressant mensonge
M'a fait presser l'illusion;
Petit asile solitaire,
Que si long-temps j'ai déserté,
Je reviens, proscrit volontaire,
Retrouver ta tranquillité.
Ah! que de fois, dans l'indolence
Qu'inspire la satiété,
Ai-je amèrement regretté
Ta solitude et ton silence!
Que de fois j'ai maudit le jour
Où mon imprudente folie
Crut avoir pour toute la vie

Trouvé le bonheur dans l'amour......
Le bonheur... c'est l'indifférence.
C'est à toi, muet conseiller,
Que mon âme veut confier
Son avenir d'indépendance ;
C'est dans le repos de la nuit
Qu'aux cœurs vient parler la sagesse.
Qu'elle soit la seule déesse
Qui pénètre dans mon réduit.
Oui, c'est sa voix que ma jeunesse
Désormais veut suivre toujours ;
Mais j'ai besoin de ton secours,
Temple chéri de ma paresse.
C'est à toi seul de m'affermir
Dans cette route encor nouvelle :
Fais, pour que j'y reste fidèle,
Que je puisse toujours dormir.

M. Ferdinand LEFÈVRE.

—◆◆◆—

Ma vie à peine a commencé d'éclore.
RAC.

— Quand viendront les premiers beaux jours,
Mon corps s'affermira peut-être
Au doux soleil qui fait renaître
Les fleurs, la vie et les amours.
— Quand sourira la belle aurore
D'avril, aux parfums éclatans,
Peut-être sera-t-il encore
Pour moi quelques fleurs au printemps.
— J'ai déjà bien eu de la peine,
De longs tourmens avant le soir;
Mais je suis fier, j'ai de l'espoir,
Et je compte vingt ans à peine.
— Et puis, j'ai des amis ici
Dont j'aime la riante ivresse;
Ils sont joyeux, pleins de jeunesse,
Et, comme eux, je suis jeune aussi.

Ils ont des paroles de flamme
Qui dévorent les noirs regrets ;
Ils ont des voix qui vont à l'âme,
Des vœux d'amour, de longs projets...
— Et je puis bien à l'espérance,
Comme eux, porter mon avenir,
Si, comme on le dit, la souffrance
Ici-bas doit un jour finir.
— Et puis, on m'a dit qu'à mon âge
On doit rire avec la douleur :
Aussi, depuis, j'ai pris courage,
Car je souffre, et je n'ai plus peur.
Mais j'attends, pour renaître encore,
Les parfums des premiers beaux jours,
Et le soleil qui fait éclore
Les fleurs, la vie et les amours.

M. Al. GOURÉ.

STANCES.

Quoi ! vos échos redisent mes chansons,
Bons Mauriciens ! ils sont Français encore !
A travers flots, tempêtes et moussons,
Leur voix me vient d'où vient pour nous l'aurore.
De tant d'échos résonnant jusqu'à nous,
Les plus lointains nous semblent les plus doux.

Mes chants joyeux de jeunesse et d'amour
Ont donc aussi fait un si long voyage;
Loin de vos bords leur bruit vole à son tour,
Et me revient quand je suis vieux et sage.
De tant d'échos résonnant jusqu'à nous,
Les plus lointains nous semblent les plus doux.

On m'a conté qu'aux bords du Gange assis,
Des exilés, gais enfans de la Seine,
A mes chansons, là berçaient leurs soucis :
Qu'ainsi ma muse endorme votre peine.
De tant d'échos résonnant jusqu'à nous,
Les plus lointains nous semblent les plus doux.

Si mes chansons vont encore voyager,
Accueillez-les, ces folles hirondelles,
Comme un bon fils reçoit le messager
Qui d'une mère apporte des nouvelles.
De tant d'échos résonnant jusqu'à nous,
Les plus lointains nous semblent les plus doux.

Vous-même aussi célébrez vos amours;
Dieu permettra que nos voix se confondent;
Mais en Français, frères, chantez toujours,
Pour que toujours nos échos se répondent.
De tant d'échos résonnant jusqu'à nous,
Les plus lointains nous semblent les plus doux.

M. BÉRANGER.

LE ROYAL COURTISAN.

Les poètes toujours ont courtisé les rois.
Une fois, cependant, on put voir le contraire:
Le héros de Postdam, le vainqueur des Hongrois,
Frédéric courtisa Voltaire.

M. Justin CABASSOL.

Que faut-il donc pour mourir?

Que faut-il donc pour mourir?
En passant, j'ai cueilli tous les maux de la vie;
Tous ont leur place au cœur, et chaque souvenir
Aux racines de fer tient mon âme asservie :
Que faut-il donc pour mourir?

Que faut-il donc pour mourir?
Mon berceau s'agita près du cercueil d'un père;
Je respirai le jour qui me vint le ravir;
Avec le lait je bus les larmes de ma mère :
Que faut-il donc pour mourir?

Que faut-il donc pour mourir?
Sur mon cœur, où la mort vient aiguiser ses armes,
D'une fleur, qu'en mon sein j'avais senti fleurir,
Elle arracha la tige humide de mes larmes :
Que faut-il donc pour mourir?

Que faut-il donc pour mourir?
Le parfum de la gloire enivra ma jeunesse;

D'un charme décevant savourant le plaisir,
Le malheur éteignit le flambeau de l'ivresse :
Que faut-il donc pour mourir?

Que faut-il donc pour mourir?
Je n'ai connu l'amour qu'à sa longue souffrance;
Dans mon cœur sillonné d'un jaloux souvenir,
Son flambeau consuma jusques à l'espérance :
Que faut-il donc pour mourir?

Que faut-il donc pour mourir?
Les pleurs que je répands sont comme un sang qui coule;
C'est le sang du passé, celui de l'avenir;
C'est l'éternel poison du présent qui s'écoule :
Que faut-il donc pour mourir?

Que faut-il donc pour mourir?
Dites-le-moi, grand Dieu! témoin de ma misère;
Si souhaiter la mort, c'est déjà la souffrir....
Achevez!.... Que vers vous s'échappe ma prière!....
Que ce soit assez pour mourir.

Mademoiselle FOLLEVILLE, ex-actrice du grand théâtre de Lyon.

ÉLÉGIE.

C'en est fait, la mélancolie
Empoisonne mes plus beaux jours :
Je suis encor dans l'âge des amours,
Et j'éprouve déjà le dégoût de la vie.
Il est fini pour moi, le rêve du bonheur.
Vainement l'amitié, m'offrant ses plus doux charmes,
Voudrait consoler ma douleur;
Elle a perdu tous ses droits sur mon cœur,
Et mes yeux presque éteints versent toujours des larmes.
La nuit ne suspend point mes maux :
A ma paupière appesantie
Le sommeil bienfaisant refuse ses pavots;
Et quand tous les mortels, dans les bras du repos,
Goûtent l'heureux oubli des peines de la vie,
En proie aux plus cruels tourmens,
Inquiet, agité de soucis déchirans,
J'éprouve les horreurs d'une longue insomnie.
Que je suis malheureux, hélas! depuis ce jour
Où mon cœur s'ouvrit à la douce espérance,

Depuis ce jour fatal où mon cœur sans défense
    A connu Sophie et l'amour!
Sophie! O nom chéri, qu'avec indifférence
    Je ne prononcerai jamais,
    Toi dont si long-temps en silence
    J'adorai les divins attraits;
    Que ne suis-je encore insensible
    A ces attraits qui m'ont charmé!
Que n'ai-je su braver leur pouvoir invincible!
Mon cœur sans passion, tranquille, inanimé,
Ne ressentirait pas cette douleur horrible,
Et cèt amour brûlant dont il est consumé.
Que dis-je! Il est si doux d'aimer et d'être aimé!
    Hélas! m'a-t-il été possible
De résister au feu dans mes sens allumé?
    Ma Sophie avait tout pour plaire,
Esprit, vivacité, beaux yeux, taille légère,
    Sourire tendre et gràcieux;
J'adorais tout en elle; et jusqu'à ses caprices,
    Tout l'embellissait à mes yeux;
Loin de les redouter, ils faisaient mes délices:
    Au prix des plus grands sacrifices,
Les prévenir toujours aurait comblé mes vœux.
Que j'étais insensé!.... Non, j'étais amoureux....
    Sophie, ah! je le suis encore,
    Et malgré ta froide rigueur,

Malgré ton changement, l'amour qui me dévore,
L'amour, l'ardent amour remplit encor mon cœur.
J'ai cherché, tu le sais, les secours de l'absence,
L'absence n'a pu me guérir :
Elle a de mon amour accru la violence,
Et n'a pu dans mon âme éteindre le désir....
Eh bien!..... je renonce à tes charmes,
Je renonce en pleurant au bonheur de te voir;
Mais lorsqu'un tel effort me met au désespoir,
Ne me fais pas du moins un crime de mes larmes.
Je n'espère plus t'attendrir,
Je n'espère plus vaincre une âme indifférente.
Eh bien! pardonne-moi.... je ne puis soutenir
D'un abandon total la pensée accablante.
Tu l'as voulu, tu n'es plus mon amante;
Mais ne me dois-tu pas un tendre souvenir?
Ah! rappelle-toi mon ivresse;
Rappelle-toi ces jours délicieux,
Où tes regards pleins de tendresse,
En faisant mon bonheur, le lisaient dans mes yeux.
Rappelle-toi ces instans de délire,
Où tout mon être, embrasé par l'amour,
D'espoir, de crainte, agité tour à tour,
Pour respirer attendait un sourire;
Rappelle-toi mon vif empressement
A rechercher les moyens de te plaire.

« Non, je ne sais, me disais-tu souvent,
» Ce que pour toi je ne voudrais pas faire. »
Eh quoi! Sophie, abjurant la pitié,
Un froid dédain succède à tes caresses :
Mes longs tourmens, mon ardeur, tes promesses,
Ton cœur léger a donc tout oublié!....
Ah! malgré ton indifférence,
Peut-être un jour tu me plaindras;
Peut-être tu regretteras
De m'avoir pour jamais banni de ta présence.....

Par TÉZÈNAS (de Montbrison).

LE VICE ET LE CHATIMENT.

Le vice allait, courait, rançonnait chaque rive,
Et disait : « Je te nargue, ô boiteux châtiment!
Car avec ta béquille on marche lentement. »
—« Coquin, dit l'offensé, je suis lent, mais j'arrive. »

M. MOLLEVAUT, de l'Institut.

Simon de Chastellux.

LÉGENDE DE BOURGOGNE.

1540.

C'est à sçavoir qu'en l'Église d'Auxerre,
Les comtes de Chastellux
Naissoient jadis (et mon dire est sincère)
Chanoines laïcs élus.

Quand le Seigneur venoit à Saint-Étienne,
De son beau droit prendre possession,
Le chœur, en procession,
Récitant la sainte-antienne,
Le recevoit avec dévotion.

Or, voici le costume où, dans la cathédrale,
Le noble suzerain s'avançoit vers la stalle
De sa maison :
Sur le bras gauche il portoit la fourrure *

* L'aumusse.

Qui du haut-chœur complète la parure,
Et sur le poing un faucon.

Il tenoit de la main droite
Un chaperon bordé couvert d'un plumet blanc,
Et le baudrier d'or attachoit à son flanc
L'épée à lame étroite.

Puis du surplis de lin il étoit revêtu,
Et l'éperon des preux, à sa botte sonore,
Brilloit comme rosée aux rayons de l'aurore......
— Le comte à Saint-Étienne entroit ainsi vêtu.

Simon de Chastellux, dans l'église d'Auxerre,
Venoit un jour prendre possession
De son canonicat laïc héréditaire,
Et le clergé, selon l'usage séculaire,
Procédoit avec pompe à l'installation.
Déjà le suzerain, dans une stalle antique
Qu'embellit son écusson,
Que couvre d'un tapis la teinture gothique,
Sous les sombres arceaux de la sainte maison,
S'assied, et sur son poing se dresse le faucon.

Mais, pendant que le comte avec orgueil contemple
Les mystiques vitraux qui décorent le temple,
Et qu'il jouit des droits de son canonicat,
Le chœur, à haute voix, chante *magnificat*.

I.

Simon de Chastellux, qui ne savoit pas lire,
Tenait ouvert un missel à coins d'or;
Mais le puissant et noble sire
Nè comprenoit qu'un trésor :
C'étoit l'oysel de proie
Qui sur son grand bras,
Qal se déploie
Comme une oie
Sans joie
Las !

Mais, pendant que le comte avec orgueil contemple
Les mystiques vitraux qui décorent le temple,
Et qu'il jouit des droits dè son canonicat,
Le chœur, à haute voix, chante *magnificat*.

II.

Eh oui! le fier oysel, si vivace naguère,
Sembloit souffrir.... Au lieu de ce regard

Qu'on vit scintiller à la guerre,
Son œil paroissoit hagard ;
Et son aile grisâtre
Sur le noble poing,
De se débattre,
De s'ébattre
Et de battre,
Point !

Mais, pendant que le comte avec orgueil contemple
Les mystiques vitraux qui décorent le temple,
Et qu'il jouit des droits de son canonicat,
Le chœur, à haute voix, chante *magnificat*.

III.

Aux nuages d'encens qui parfumoient l'église,
S'étoit noyé l'ami du suzerain..........
Cruelle et fatale surprise,
Source de si grand chagrin !
Sous les yeux de son maître,
L'oysel au beau port,
Dans tout son être,
De paroître
Et d'être
Mort!...

Vite il fallut emporter du haut-siége
Et le faucon défunt et le maître qu'assiége
Le plus horrible chagrin.
— Trois jours après, la tombe féodale,
Las ! enferma, dit-on, sous une même dalle,
L'oysel et le suzerain.

Chorey, octobre 1832.

M. Joseph BARD.

LA VENGEANCE DU PEUPLE.

La vengeance se plaît sous le ciel d'Italie.
Le pape Adrien meurt ; le peuple écrit soudain
Sur la porte du médecin :
« Au sauveur de notre patrie ! »

M. Justin CABASSOL.

MON ARRIVÉE EN PROVINCE.

A M. DE SPINAXE.

Certain fat, stupide, élégant,
Qui jure par la capitale,
Et chaque soir, leste et fringant,
Mesure le vaste intervalle
Du pompeux boulevard de Gand,
M'avait dit : « Dans une province,
» Mon cher ami, que verrez-vous ?
» Un ton prétentieux et mince,
» Des sots tant soit peu loups-garous,
» Un esprit qui toujours se guinde
» Pour jouer l'amabilité ;
» Enfin, mon cher, en vérité,
» Vous croirez être transporté
» Au fond du royaume de l'Inde.
» Des attachemens passagers,
» Peu d'amitié, de complaisance,
» Les discours de la médisance,
» Et la haine des étrangers.
» Trouverez-vous une famille

» Où règnent concorde et bonheur,
» Et chez qui tout ensemble brille
» Bon esprit, bon goût et bon cœur?
» Mieux traité du sort qui t'évince,
» Si, pour le moins, tu te rendais
» Dans ces villes, séjour de prince!
» Mais à Roubaix! mais à Roubaix!
» Roubaix est, s'il en fut jamais,
» Une véritable province. »
Je pars donc l'esprit agité.
Tandis qu'avec rapidité
La diligence, au clair de lune,
Battait le chemin, cahoté,
Rempli d'une crainte importune,
Je m'affligeais; tout attristé,
Je déplorais mon infortune;
Je me disais : « Ah! je le crois,
» Je maudirai mon existence;
» Je vais dans le nord de la France,
» Je n'y verrai que des cœurs froids. »
Rempli déjà d'antipathie,
J'arrive, suis reçu par vous...
Et votre accueil aimable et doux
A fait mentir la prophétie.
Ici, plein de goût et d'esprit,
Certain époux, excellent homme,

Honorant les arts qu'il chérit,
(Vous voyez bien que je le nomme),
Par son crayon ingénieux,
Recréant pour nous la nature,
Nous retrace, par la peinture,
Les sites qui charment les yeux.
Près de lui voyez Héloïse,
Qui joint, à la malice exquise,
La naïve amabilité,
Et qui semble avoir adopté
Esprit et bonté pour devise.
Ingénieuse avec pudeur,
Et séduisante avec candeur,
De sa main indulgente et bonne,
Sur le cercle qui l'environne,
Elle répand charme et bonheur.
Ainsi du sommet des montagnes,
Au vallon fixant son séjour,
Un fleuve répand à l'entour
L'eau qui féconde les campagnes,
Où parfois les jeunes compagnes
Vont sur le soir parler d'amour.
Ne voyez-vous pas auprès d'elle,
Le front animé de douceur,
Évélina déjà si belle,
Qu'on la croirait sa jeune sœur?

Auprès d'un aussi bon modèle,
Pour elle, on n'a pas à trembler.
Aimable enfant, fleur douce et chère!
Un jour, lorsque tu voudras plaire,
Aimable enfant, songe à ta mère;
Souviens-toi de lui ressembler.
De qualités heureux mélanges;
Ensemble charmant, gracieux,
Et sans monter jusques au cieux,
Près d'elle j'aperçois deux anges.
Allons, arrivez donc ici,
Mignonne et sensible Isabelle;
Allons, approchez donc aussi,
Gentille et séduisante Estelle.
Venez, couple faible et charmant,
Venez, si tendres et si frêles,
Qu'on dirait à vous voir, vraiment,
Deux anges qui, pour un moment,
Quittent les sphères éternelles,
Et sous leurs petits vêtemens
Cachent discrètement leurs ailes....

. . . .

Nobles âmes, excellents esprits,
Chez qui la raison est aimable,
Vous ferez au plus fashionable
Oublier jusques à Paris.

Pour moi, si le sort me seconde,
Mon espoir, mon vœu le plus doux,
Serait d'oublier tout le monde
Pour ne vivre qu'auprès de vous.

Le vicomte Amédée DU LEYRIS.

MONTESQUIEU.

Illustre et grand penseur, esprit vaste et solide,
Par toi le genre humain eut son code arrêté;
Tu passas, en jouant, dans le temple de Gnide,
Et restas dans celui de l'immortalité.

M. Justin CABASSOL.

Le Départ.

A M. ALPH. DE LAMARTINE.

Auriol, près Marseille, 25 juin 1832.

O flots harmonieux que berce le zéphyre,
Entourez ce vaisseau d'un murmure riant!
Qu'il glisse mollement sur l'onde qui soupire,
Roulé de vague en vague aux mers de l'Orient!

Que jamais l'aquilon n'en déchire les voiles;
Qu'il retrouve au matin un vent frais, un ciel pur;
Qu'en phares bienfaisans jaillissent les étoiles,
Quand il vogue la nuit sur un abîme obscur!

Seigneur! que l'Océan n'ait que des jours de fêtes
Devant le voyageur dont la pieuse main
Va faire retentir la harpe des prophètes
Sur les bords consolés de l'antique Jourdain!

Oui, le Barde chrétien fuit loin de la patrie
Où chacun de ses chants a trouvé tant d'échos,
Tant de cœurs soupirant après son harmonie,
Comme un fleuve tari soupire après ses flots.

Las de planer peut-être en ces mondes sublimes,
Où nul aigle avant lui n'avait pu parvenir,
Il abat son génie aux solennelles cimes,
Palpitantes encor d'un sacré souvenir.

Quand il aura volé sur des ailes rapides
Du Thabor prophétique au terrible Sina,
Du néant immortel des vieilles pyramides
Au sommet profané du sanglant Golgotha ;

Qu'au désolant aspect de la cité sans vie,
Dont un Dieu déplora la désolation,
Il aura répandu les pleurs de Jérémie
Sur l'opprobre éternel qui recouvre Sion :

Non, non, jamais les sons qui vibrent sur la lyre,
Le cri vaste et puissant de l'aigle au fond des cieux
Le cri terrestre et sourd de l'homme qui soupire,
L'Océan tout entier qui roule harmonieux.

Nulles voix, ici-bas, ne gémissent pareilles
Aux chants qui descendront de ces saintes hauteurs,
Quand son cœur, inondé de deuil et de merveilles,
D'un fleuve d'harmonie inondera nos cœurs!

. . . .

O flots harmonieux que berce le zéphyre,
Entourez ce vaisseau d'un murmure riant!
Qu'il glisse mollement sur l'onde qui soupire,
Roulé de vague en vague aux mers de l'Orient!

M. Théophile BOSQ.

LE PALAIS DE LA FAVEUR ET L'ASPIRANT.

« Viens, criait la Faveur, ah! viens donc admirer!
Mon palais est de marbre, et l'or brille à la rampe. »—
« Mais la porte est bien basse, eh! comment donc entrer?
—« Rampe. »

M. MOLLEVAUT, de l'Institut.

A UNE FEMME.

J'ai vu votre regard, alors qu'il étincelle
Comme une étoile au fond des cieux,
Et j'ai baissé le mien ; mais vous êtes plus belle
Avec des larmes dans vos yeux.

Je l'ai vu se jouer sur des roses fleuries,
Errer languissamment sur l'herbe des prairies,
Paresseux, indécis, flottant ;
Je l'ai vu, tout baigné d'une vague tristesse,
Glisser, demi-voilé, humide de tendresse,
Dans les cheveux blonds d'un enfant.

Je l'ai vu quelquefois, à travers vos paupières,
Se fondre lentement en de douces prières,
Le matin, à votre réveil ;
Puis, un instant après, radieux, mais timide,
Jaillissait de vos cils un long rayon splendide
Comme un pur rayon du soleil.

Une autre fois encor vous disiez, enivrée,
A de jeunes enfans une heureuse soirée
Dont bientôt vous deviez jouir;
Alors, en vous voyant, je compris, jeune femme,
Qu'un seul de vos regards pourrait troubler notre âme,
Et qu'il pouvait nous éblouir.

Mais si votre regard, alors qu'il étincelle,
Comme une étoile au fond des cieux,
Est ravissant à voir... vous êtes bien plus belle
Avec des larmes dans vos yeux!

M. Alfred LEFEBVRE.

LE BILLET AU PORTEUR.

Un billet au porteur trottait,
Passait de main en main, et toujours se vantait;
Mais son mince crédit bientôt s'usa sans gloire:
Coquettes! voilà votre histoire.

M. MOLLEVAUT, de l'Institut.

ÉLÉGIE

SUR LA MORT DE MON PÈRE.

« Mars enfin est venu ; le père des frimats,
» L'hiver au front glacé fuit loin de nos climats ;
» Le feuillage timide ose enfin reparaître ;
» La terre se revêt d'un verdoyant gazon ;
» Le soleil plus long-temps se montre à l'horizon,
» La nature semble renaître.

» Et moi je descends au cercueil.
» Sous le poids de mes maux, languissant, je succombe;
» La mort déjà m'appelle, elle entr'ouvre ma tombe:
» Elle couvre mes jours d'un long crêpe de deuil.

» Déjà moins embrasé, le sang coule en mes veines.
» O vous tous qui m'aimez, venez, ne pleurez pas:
» Oui, je renais, le ciel prend pitié de mes peines:
» Ma femme, et vous mes fils, venez tous dans mes bras.

Ainsi, touchant à son heure dernière,
Mon père rappelait l'espoir consolateur,

Pressait ma mère sur son cœur,
Sur mon frère, sur moi, reposait sa paupière.....

Mars n'avait pas rempli les deux tiers de son cours,
Que la tombe en son sein l'enfermait pour toujours.

O! d'un sort trop fatal victime déplorable,
Époux et père infortuné,
Qu'au printemps de tes jours d'un glaive inexorable
La mort cruelle a moissonné!
Vois nos larmes couler sur ta cendre sacrée;
Entends, entends gémir ta famille éplorée:
Hélas! qui nous rendra l'objet de nos douleurs!
Nuit et jour, mais en vain, nous rappelons ton ombre,
L'astre brillant du jour, l'horreur de la nuit sombre,
Sont insensibles à nos pleurs.

Dieu qui nous l'as ravi, toi seul peux nous le rendre.
Oui, je le crois, dans les splendeurs des cieux
Tu destines un trône à l'homme vertueux:
Là je te reverrai, père sensible et tendre.
Doux espoir! ah! cessons des regrets superflus!
Oui, je veux m'efforcer de t'y joindre, ô mon père,
Et pour le mériter, m'animer sur la terre
Du souvenir de tes vertus!...

M. J. E. GAUTIER.

Le Maire et le Comédien.

Florimon, directeur d'une troupe ambulante,
Voulut un jour donner aux habitans
D'une petite ville, où passe la Charente,
Quelques bons opéras dont ils fussent contens.
Selon l'usage, il était nécessaire
D'obtenir préalablement
L'autorisation du maire,
Qui l'accorda facilement.
— Mais quelles pièces, dit le magistrat sévère,
Songez-vous à représenter?
Voyons. — Je compte débuter,
Répondit l'histrion, par un charmant ouvrage,
Juliette et Roméo. — Très-bien! vous y voilà,
Avec votre juillet! Des scènes, je le gage,
A provoquer des rixes, du tapage!
Juillet, toujours juillet! Ils n'ont que ce mot là:
Rayez-le, s'il vous plaît, de votre répertoire.
— Permettez-moi, monsieur, une explication.

— On cherche encor l'occasion
De troubler l'ordre, c'est notoire;
Je ne souffrirai rien qui fasse allusion
A cette révolution.
— Vous ne comprenez pas. — Monsieur, j'ai de la tête,
Et je connais mes devoirs : vous joûrez
Roméo tant que vous voudrez;
Mais pour juillet, néant au bas de la requête.

M. PONSARDIN-SIMON.

RÉFLEXION DE VOLTAIRE.

Comme des prisonniers condamnés à périr,
Sur le préau nous égayons la vie,
Jusqu'au moment où la mort nous convie
A quitter nos jeux pour mourir.

M. Justin CABASSOL.

NÉLAHIÉ.

Monté par ces forbans qui rêvent le pillage,
Un vaisseau négrier, cherchant d'affreux destins,
Rallie à son canon les gens de l'équipage
Que le vol fait errer sur les bords africains.
Alors la blanche voile, aux vents abandonnée,
De l'humide élément gagnant l'inclinaison,
Au large gouvernée,
S'efface lentement dans l'immense horizon.

Debout, sur un rocher, le cœur navré de peine,
Et semblant méditer quelque secret dessein,
Une fille à la peau d'ébène
Laisse échapper ces mots, en déchirant son sein :

« Redoutable Niang *, esprit sombre et farouche,
Qui soulèves les flots au souffle de ta bouche,

* Les nègres, dans certaines contrées, appellent ainsi le génie du mal.

Ranime tes fureurs,
Fais rouler ton tonnerre, évoque la tempête;
Que tes fougueux typhons s'entr'ouvrent sur la tête
De ces vils ravisseurs!

» Malheureux Néphali! tu te laissas surprendre
Reposant dans ces lieux où tu voulus m'attendre.
Funeste rendez-vous!
Nélahé, me dis-tu, demain reviens encore,
Sitôt qu'aura paru la rougissante aurore,
Car tes baisers sont doux.

» Pourquoi de ces palmiers avoir aimé l'ombrage!
Les fleurs de l'aloès, la fraîcheur du rivage,
O mon cher Néphali!
Tout nous avait charmé : le murmure des ondes,
Le mystère attrayant de ces grottes profondes,
Les chants du bengali!

» C'est en chantant aussi que je quittai ma case;
Mais je sortis bientôt de ma joyeuse extase,
Et ma chanson cessa :
Je vis, en descendant dans les vastes savanes,
Une barque étrangère attachée aux lianes.
Tout mon sang se glaça!

L'infortunée, enfin, de douleur épuisée,
Tombe et roule à la mer!

Ainsi, quand d'un rocher une pierre éclatée,
Croulant avec fracas dans la mer irritée,
Provoque les échos,
L'onde frémit, écume, et dans les airs s'élance.
Mais bientôt tout se tait, hors la triste cadence
Du bruit lointain des flots.

M. H. T. POISSON.

LE SIÈCLE DE LOUIS.

Au siècle de Louis, qu'on traite de merveille,
On vit Chapelain et Pradon
Se partager la pension
Qu'on retirait au grand Corneille.

M. Justin CABASSOL.

CLAUDINE.

Elle est du peuple... en est-elle moins belle ?
Moins attrayante ? A-t-elle plus de fard ?
Non : ses attraits n'empruntent rien de l'art,
Et toujours simple, elle est toujours nouvelle.
Un nom, un rang, sont l'effet du hasard ;
Sa voix, ses yeux, son sourire, c'est elle.
Des vrais trésors nature lui fit part :
Rien ne lui manque, elle est tendre et fidèle.
C'est vainement que Myrtil, chaque jour,
En aimant bien croit inspirer l'amour.
Lucas, en vain, implorant l'hyménée,
Lui vient offrir sa chaîne fortunée :
Elle refuse et Myrtil et Lucas,
Tendres captifs retenus dans ses lacs.
Claudine ! ô toi qui seule a su me plaire ;
Qui, sous les traits d'une jeune bergère,
De nos jardins faisait pâlir les fleurs ;
Toi, que du nom de la reine des cœurs

Le vieux Parnasse appellerait encore,
O ma Claudine! en vain l'on m'offrirait
De nos cités le plus brillant objet,
Je n'ai qu'un cœur, et tout ce cœur t'adore.
Comme autrefois, aujourd'hui même encor,
Ce n'est qu'aux champs qu'on trouve l'âge d'or
Là, chaque jour, du plaisir caressée,
Notre existence est semblable à la fleur,
Par un vent frais mollement balancée.
Simplesse y règne. Aussi pur que le cœur,
L'air qu'on respire, à notre âme épuisée
Est comme un baume, une douce rosée
Qui rafraîchit la pensée et les sens.
C'est là toujours que sont les vrais amans;
Et là, qu'un soir, au pied de la colline,
Je vis, j'aimai, j'idolâtrai Claudine.
Bientôt Claudine, en acceptant mon cœur,
Par un baiser vint sceller mon bonheur.
Depuis ce jour, ô volupté suprême!
Je bois ta coupe à sa source elle-même;
Et désormais, appuyé sur sa foi,
Je me regarde égal au plus grand roi.
La foule en vain chaque jour les encense,
Le plaisir fuit quand la grandeur s'avance.
Sur notre amour qu'importent des méchans
Les sots propos, les discours dénigrans!

Est-ce pour eux que nous aimons la vie ?
Ont-ils goûté la céleste ambroisie
Qui dans nos cœurs porte son divin feu,
Et d'un mortel a souvent fait un dieu ?
Laissons en paix le profane vulgaire :
Sur notre amour que peut son œil jaloux ?
Jusqu'au tombeau, ma Claudine, aimons-nous,
Et réduisons l'envieux à se taire.

M. de TALAIRAT.

LA MUSIQUE.

Le chant est l'œuvre du génie ;
Lui seul pénètre au fond du cœur.
La mélodie est une fleur
Dont la racine est l'harmonie.

M. FAYOLLE.

LA MARGUERITE DES CHAMPS.

Pourquoi, gentille marguerite,
Croître isolée en nos climats,
Sans rien demander qui t'abrite,
Et sans redouter les frimats?
Es-tu, dans ta simple existence,
Pareille à l'enfant d'Apollon,
Du sort éprouvant l'inconstance,
Soit que Zéphyre te balance,
Soit que t'emporte l'aquilon?

Pourquoi vis-tu, fleur du poëte,
Modeste et hardie à la fois,
Sur les rochers, sous la coudrette,
Dans la prairie ou dans les bois?
Ah! comme lui serais-tu née,
Objet de haine ou de soucis,
Sur ta tige ainsi condamnée
A l'une ou l'autre destinée,
La renommée ou le mépris?

Fleur du Barde, ton auréole,
Aux yeux du sage, est un flambeau
Dont la lumière le console
En l'éclairant jusqu'au tombeau.
D'une aimable philosophie
J'y vois les conseils généreux :
J'apprends de toi que dans la vie
Même un désert peut faire envie,
Alors qu'on y sait être heureux.

M. Albert MONTÉMONT.

ENVOI D'UN AMOUR SANS BANDEAU
ET SANS AILES.

C'est pour admirer vos attraits
Et vos grâces toujours nouvelles,
C'est pour ne vous quitter jamais
Que je suis sans bandeau, que j'ai coupé mes ailes.

M. P. VILLIERS.

Le duc de Reischstadt mourant.

Sunt lachrymæ rerum.
VIRGILE.

Astre naissant levé sur un empire,
J'entrevois l'horizon des grandeurs...
Ma bouche à peine essayait un sourire,
Des courtisans épiaient mes faveurs.
Tout, à l'envi, d'un avenir prospère
M'offrait déjà les rêves enchantés,
Et, jeune aiglon, sous l'aile de mon père,
Je me jouais des foudres redoutés.

Sur nous bientôt ces foudres éclatèrent,
Le sort lassé nous gardait son courroux;
Et, sous le joug, soudain se révoltèrent
Les rois vaincus et les peuples jaloux.
Pour un enfant c'est un hochet frivole
Qu'un sceptre illustre! il ne l'estime rien.
— On me berçait prince du Capitole,
Je m'éveillai sur le roc tarpéien.

L'aigle captif s'affranchit, il traverse
Les champs français, à son nom seul frayés,
Et, d'un coup d'aile, en son essor disperse
Les rois d'un an, de son vol effrayés.
Il ne manquait, pour consommer sa gloire,
Qu'un jour heureux! — Mais il ne l'obtint pas :
Il avait tant fatigué la victoire,
Qu'elle ne put doubler pour lui le pas.

Il fit des rois : il leur parlait en maître,
Et du grand homme ils étaient les vassaux ;
Il fit des rois : — Pourquoi daigna-t-il l'être?
Qu'est-il besoin de titres au héros?
L'un d'eux conserve encor son diadème,
Soldat français, monarque aventureux ;
— Et lui, déchu de l'empire suprême,
Ne m'a légué qu'un rêve douloureux!

Du roi des airs à ce ciel sans limite
Quand on ravit l'essor audacieux,
Il sent frémir son aile qui s'agite,
Et son regard cherche l'astre des cieux :
Qu'il dut souffrir, en son âme profonde,
Le grand captif qu'avait trahi le sort!
Que le géant qui mesurait le monde
Fut à l'étroit, de l'exil à la mort!

D'un demi-dieu je tiens mon origine,
Tant de grandeur est un poids sur mes jours ;
Le souvenir de leur source divine,
Plein d'amertume, empoisonne leurs cours.
L'obscur mortel obtient ce qu'il espère,
Dans sa famille il trouve le bonheur ;
— Et de pleurer au tombeau de mon père,
Vulgaire enfant, j'aurais eu la douceur.

De mes destins, démentant la mémoire,
Chargé d'un nom si long-temps envié,
Feuillet perdu de cette grande histoire,
Fils d'un héros, je languis oublié !
— On lui succède, et nul ne le remplace :
Unique en soi, type à jamais brisé,
Il a régné sans aïeux et sans race...
Son sceptre gît, sur un roc déposé.

Oh ! si jamais la France hospitalière
Revendiquait les restes du héros,
Qu'avec amour la colonne guerrière
Tressaillirait, en consacrant ses os !
— Mais, colossal, son débris se partage !
De cet atlas (sort déplorable et beau !)
Deux mondes ont recueilli l'héritage,
L'un sa colonne, et l'autre son tombeau.

Dans son exil je n'avais pu le suivre,
Je lui survis. — Que sert de lui survivre,
Pour le pleurer, et non pour le venger?
Ainsi, sans bruit, pour moi s'ouvre la tombe;
Par les ennuis lentement épuisé,
Jeune et mourant, je me flétris, je tombe,
Faible rameau que l'orage a brisé.

M. Nestor DE LAMARQUE.

LES TROIS GRANDES DÉCOUVERTES MODERNES.

L'homme voit des vaisseaux l'aiguille tutélaire
Se tourner constamment vèrs l'étoile polaire;
La poudre, qui lui donne un pouvoir inhumain,
Pour la destruction met la foudre en sa main;
Et, dans l'espace étroit où son art le resserre,
Le temps, à pas égaux, retentit sous le verre.

M. FAYOLLE.

Dis-moi si tu m'entends.

La nuit étend ses voiles,
Et déjà dans les cieux
Lève, brillant d'étoiles,
Son front silencieux.
L'airain frémit encore,
Et l'écho plus sonore
Redit ses tintemens.
Idole de ma vie,
Châtelaine chérie,
Dis-moi si tu m'entends!

Au pied du chêne antique
Dont les épais rameaux
De ce manoir gothique
Atteignent les créneaux,
Ton Isolier fidèle
Au rendez-vous t'appelle
Et compte les instans...
Idole de ma vie,
Châtelaine chérie,
Dis-moi si tu m'entends!

Phœbé qui nous protège
Répand sur les cités
De son bandeau de neige
Les reflets argentés.
Un doux zéphyr s'éveille,
Et jusqu'à ton oreille
Doit porter mes accens.
Idole de ma vie,
Châtelaine chérie,
Dis-moi si tu m'entends!

M. PAULIN.

L'OPINION.

L'Opinion soumet les peuples et les rois.
Son silence est à craindre encor plus que sa voix;
Et, comme point d'appui, sur la presse elle fonde
Cet immense levier qui soulève le monde.

M. FAYOLLE.

UNE PENSÉE.

Elle me suit partout cette pensée affreuse.
Que mon âme soit triste ou qu'elle soit heureuse,
J'en éprouve l'effroi.
Mais je l'aime pourtant, je l'aime, car c'est elle
Qui fait comprendre à l'homme une vie immortelle,
Et dans le ciel j'ai foi !...

O mort ! tu m'apparus ce jour où la souffrance
Semblait, par un excès, de ma débile enfance
Vouloir finir le cours.
Je voyais la douleur, les larmes de ma mère,
Le vieux prêtre, à genoux, réciter la prière
Du dernier de nos jours !

Tranquille, j'espérais ! Sous ta faux menaçante
J'abaissais sans regret, comme sans épouvante,
Mon front silencieux.
Car déjà je sentais descendre dans mon âme
Une joie inconnue, une brûlante flamme,
Et le bonheur des cieux !...

Le monde est ton empire, et, reine impitoyable,
Tu frappes à la fois, dans ta rage implacable,
Le juste et le méchant.
Mais l'homme vertueux te contemple sans crainte :
Le remords déchirant fait sentir ton atteinte
Au coupable tremblant.

Et toi, riche orgueilleux, à cette heure suprême,
Vainement tu voudrais détourner l'anathème
Sur ton front suspendu.
L'art, malgré les trésors offerts à son génie,
Ne saurait reculer le terme de ta vie
Quand l'arrêt est rendu.

Flétri par le malheur, trahi par l'espérance,
Souvent l'infortuné de sa triste existence
Abrège le tourment.
Mortels, souvenez-vous que c'est Dieu qui la donne :
Respectez-la toujours. L'immortelle couronne
S'obtient en combattant !...

M. Alfred D. B.

LA NUIT D'AMOUR,

STANCES.

A MADAME DE B***.

Tout reposait ; mais, vive et scintillante,
Brillait au ciel la blanche sœur du jour :
A son éclat, d'une voix douce et lente,
Clotilde et moi nous nous parlions d'amour.
Bien bas ! bien bas ! s'échangeaient, pleins d'ivresse,
Ces mots du cœur que notre cœur disait.
Rien n'eût trahi pourtant notre tendresse :
    Tout reposait.

Tout reposait ; mais une pure haleine
D'un sein plus pur m'apportait le soupir ;
Souffle embaumé, comme au soir dans la plaine,
Le frais parfum que berce le zéphyr.
Puis de bonheur Clotilde était rêveuse,
Dans mon regard son regard s'épuisait ;
Tandis qu'au loin, et sous l'ombre douteuse,
    Tout reposait.

Tout reposait ; mais Clotilde fidèle,
Le front timide et sa main dans ma main,
En rougissant, tendre encore... et plus belle,
Dans un baiser murmurait : « A demain ! »
De son baiser ma bouche était ravie !...
Mon âme heureuse en son âme lisait...
Et, pour cacher le secret de ma vie,
Tout reposait.

M. le baron de MALDIGNY.

SUR LA STATUE DE LAOCOON.

Laocoon avec ses deux enfans
Offre à nos yeux un spectacle terrible.
Dans les replis des énormes serpens
On peut juger de leur souffrance horrible.
Le père adresse un regard vers les cieux,
Et ce regard semble accuser les Dieux.
Pour lui surtout on frémit d'épouvante :
Déjà vaincu dans son pénible effort,
Sa mort cruelle est une triple mort,
Où seulement la douleur est vivante.

M. FAYOLLE.

Le Bonheur.

Res nos parta labore, sed relicta;
Non ingratus ager; socus perennis
Lis nunquam.....

MARTIAL, Epig. l. 10.

D'être heureux pendant cette vie
Veux-tu connaître le secret?

Petit réduit assez propret
Loin du tumulte et de l'envie;
Petit jardin, petit bosquet,
Qui semble fait pour Égérie.
Petit bien assez fortuné,
Qui soit riche sans opulence,
Qui soit pauvre sans indigence;
Petit champ qui, tout bien compté,
Te procure une aimable aisance;
Petit foyer toujours brillant;
De procès, point; ils nous ruinent;
D'honneurs, non plus; ils nous chagrinent:
Un esprit libre, un cœur content.

Point d'excès, point d'intempérance :
Il est des règles pour jouir,
Qui sont filles de la prudence.
Dans nos égaux sachons choisir
Des amis dont la suffisance
Devant nous n'ait point à rougir ;
Des amis sans indifférence
Qui n'aient point l'air, par complaisance,
De nous laisser les divertir.
Simple repas, table servie
Des fruits de son petit jardin.
Point de mets qui nuise à la vie ;
Pour le dessert un peu de vin :
Gentil Bacchus, fille jolie,
Nous aide à chasser le chagrin.

Ami, que te dirai-je, enfin ?
Puisse ton humble métairie,
Puisse ta cabane chérie,
Borner tes désirs et tes vœux !
Contemple, au lointain de la vie,
La mort comme un arrêt des dieux,
Sans la désirer ni la craindre ;
Souffre, s'il le faut, sans te plaindre :
Voilà le secret d'être heureux ! !

M. Léon BISSE.

STANCES.

L'églantine des bois, tendre fleur du matin,
Où se berce et s'endort l'abeille,
Quand de son premier jour arrive le déclin,
Voit flétrir de son front l'auréole vermeille.

Né d'un rayon du ciel, le papillon d'un jour
De la vie à longs traits s'enivre;
Mais à l'heure où du soir s'annonce le retour,
L'insecte aux ailes d'or déjà cesse de vivre.

Le printemps reparaît, et son souffle enchanté
Sur les fleurs se joue et badine;
Mais bientôt avec lui, sous les feux de l'été,
S'effeuilleront la rose et la blanche aubépine.

Ainsi dure un instant, jeune fille, en ton cœur,
De l'enfance le tant doux rêve;
Mais ce rêve si court, ce rêve de bonheur,
Le temps, qui rit de tout, d'un coup d'aile l'enlève.

M. Victor-Évremont PILLET.

La petite Fille.

Poursuis dans les jardins tes compagnes bruyantes,
Enfant, va te mêler aux rondes tournoyantes;
Tes jeunes sœurs et toi, courez, sautez, riez;
Prends ta corde à la main et bondis intrépide;
Forme ce double tour qui passe si rapide
Sous tes deux petits pieds.

J'aime tes mouvemens si souples quand tu joues,
Les riantes couleurs qui nuancent tes joues,
Tes yeux, où nous voyons tes plaisirs révélés,
Ta bouche qui sourit, et ta grâce ingénue,
Et tes cheveux tombant sur ton épaule nue,
Tout blonds et tout bouclés.

Tout est céleste en toi, car l'enfant frais et rose,
Nouveau venu du ciel, en garde quelque chose.
Un regard d'ange luit dans tes yeux grands et bleus;
Ta voix est un écho de notre voix humaine;
Ton corps si petit semble appartenir à peine
A ce monde orageux.

Mais quoi! tu viens à moi tout en pleurant! Ta mère
T'aura parlé peut-être avec un ton sévère?
Est-ce un jeu qu'on défend, un devoir imposé?
Est-ce un oiseau captif qui t'échappe et s'envole,
Quelque grande leçon à dire dans l'école,
Quelque jouet brisé?

Tu devrais les bénir ces larmes passagères,
Car le bon Dieu t'a fait des peines si légères!
Qu'une image, une fleur, un rien frappe tes yeux,
Qu'une petite amie arrive et te console,
Tes pleurs vont s'arrêter..... et puis, rieuse et folle,
Tu vas courir aux jeux!

Chaque année, en fuyant, doit leur ôter des charmes,
Attrister à la fois ton sourire et tes larmes,
T'avancer pas à pas dans le monde souffrant;
Apprendre quelque chose à ta jeune ignorance,
Puis enlever un peu de joie et d'innocence
A ton beau front d'argent....

Allons, allons, rejoins tes compagnes rieuses!
Dis en chœur les refrains de tes chansons joyeuses;
Essaie à ta poupée un vêtement nouveau,
Ou jette ce volant qui glisse entre les branches,
Et que tu vois, dans l'air, avec ses plumes blanches,
Passer comme un oiseau.

Tu connaîtras plus tard nos amères pensées,
Les ennuis, les dégoûts de nos âmes lassées,
Nos chagrins de fortune, ou d'orgueil, ou d'amour,
Notre sommeil troublé, nos rêves fantastiques,
Où passent chaque soir, sous des traits chimériques,
Tous nos soucis du jour.

Tes nuits n'ont maintenant que de rians mensonges,
De joyeux souvenirs viennent dorer tes songes;
Un doux sommeil des jeux accourt te reposer,
Lorsqu'on ne t'a pas dit quelque parole austère,
Quand ta prière est faite, et quand ta bonne mère
T'a donné son baiser.

Comme il va s'écouler ton âge d'innocence!
Adieu, rire éclatant et jeune insouciance,
Et folâtres pensers rayonnant dans l'esprit!
Tout cela fuit avec nos brillantes journées,
Et, comme le visage, au souffle des années,
L'âme aussi se flétrit.

Oh! cours dans les jardins, lance l'escarpolette
Jusqu'aux grands marroniers; poursuis, toute inquiète,
Le joli papillon qui vole sur la fleur;
Prends tes plus beaux jouets, bondis vive et légère;
Jouis du moins, enfant, dans cette vie amère,
De ton jour de bonheur!

Madame Anaïs SÉGALAS.

DÉBUT

DU POËME DU DERNIER HOMME

Dans ces déserts brûlans, où, menaçant nos têtes,
Les sables ont leurs flots et même leurs tempêtes,
Où Palmyre offre aux yeux ses débris éclatans,
Ouvrage des Romains qu'achève en paix le temps,
Il est un lieu terrible, antre sombre, autre Averne,
Que de la mort, au loin, l'on nomme la caverne.
En effet, nuls mortels n'y portèrent leurs pas
Sans y trouver leur perte et subir le trépas.
On dit que des Français, forts de courage et d'armes,
Dans l'abîme sans fond entrèrent sans alarmes;
L'abîme ne rendit que leurs débris épars,
Dont l'aspect, dès l'aurore, effraya les regards.
Il répète souvent, aux nuits silencieuses,
Des sons plaintifs, souvent des voix tumultueuses;
Tels d'un peuple en fureur sont les cris délirans.
La flamme quelquefois s'en exhale en torrens.
La terre tremble alors, et ses bords frénétiques
De l'antique Palmyre ébranlent les portiques.

Et, dans ces jours cruels, la ville des déserts
Semble un navire immense agité par les mers.

J'avais franchi l'Afrique et franchi la Syrie,
Et des Juifs réprouvés vu la sainte patrie,
Je ne sais quel pouvoir, des champs nazaréens
Dirigea ma pensée aux murs palmyréens.
Je voulus visiter cette terre inféconde
Qui soutint quelques jours la balance du monde,
Et visiter surtout cet antre détesté
Que par la pâle mort on disait habité.
Je marchai vers Palmyre au temps abandonnée.
Muet, je contemplai sa double destinée,
Le malheur d'aujourd'hui sous l'éclat d'autrefois,
Et l'Arabe indigent sous les palais des rois.

M. A. CREUZÉ DE LESSER.

SUR LA PERFECTIBILITÉ.

L'esprit humain, traçant la spirale en son cours,
Paraît rétrograder, mais avance toujours.

M. FAYOLLE.

L'ABSENCE.

Ciel du Beaujolais que l'on vante,
Non, ce n'est pas vous que je chante;
Vous m'avez laissé ma pâleur;
Mais, plus brillant que votre aurore,
Un rayon des yeux que j'adore
Dissipe l'ombre du malheur.

Le riant tableau d'un beau site,
L'éclat du manoir que j'habite,
M'échappent, ne me touchent pas;
Vers aucun lieu rien ne me guide;
A mes yeux tout sol est aride,
S'il n'a l'empreinte de ses pas.

En vain, défiant la distance,
Le cèdre audacieux s'élance
Vers l'azur du sommet d'un mont;
Mes regards ne quittent la terre
Que pour l'image qui m'est chère,
Et ne dépassent pas son front.

En vain je trouve dans la plaine
Un jour pur, une douce haleine,
Le soleil d'un climat heureux.
Je languis ; il me faut, pour vivre,
Le souffle brûlant qui m'enivre,
L'air que parfument ses cheveux.

Si je maudis la lente horloge,
Si rien de ce que j'interroge
Ne peut dissiper mon ennui ;
Si des habitans du bocage
Je n'écoute point le ramage,
C'est qu'ils ne parlent pas de lui.

Pour calmer le mal qui m'oppresse,
Si je ne redis pas sans cesse
Un nom qui peut seul me flatter,
C'est que l'écho de ce rivage,
Ou plus paresseux ou plus sage,
Ne veut pas me le répéter.

Ce nom qui remplit ma pensée,
Qui poursuit ma plume insensée,
Que partout elle traceráit.....
Si chaque arbre de cette enceinte
N'en a pas revêti l'empreinte,
C'est que le temps l'effacerait.

Madame la marquise D'ESPINAY.

Adieux romantiques.

O nature!
De Stolberg.

Adieu, sombre forêt, retraite solitaire,
Vieux arbres, bois sacrés qu'habite le mystère,
Du repos de la nuit séjour silencieux;
Vieux ormes, noirs sapins, vous, chênes druïdiques,
Et vous, amans des eaux, saules mélancoliques,
Recevez mes adieux.

Forêt, combien de fois m'as-tu vu sous ton ombre,
Rêveur et solitaire, errer dans la nuit sombre,
A la pâle clarté de la fille des nuits!
Dans le vague idéal mon âme était ravie,
Et ton séjour sacré répandait sur ma vie
L'oubli de mes ennuis.

Que j'aimais ta fraîcheur, quand l'aube matinale
Te versait ses parfums de sa robe d'opale!

Sous ton ombre, à midi, que j'aimais à m'asseoir !
Que j'aimais ton horreur, quand, grondant sur ma tête
Au milieu des éclairs, des foudres, la tempête
Te couvrait de son manteau noir !

J'aimais à voir la nuit t'entourer de mystère,
A contempler la lune en un ciel solitaire,
Berçant son char d'argent sur tes sombres rameaux,
Et ses pâles rayons dormant sur ton feuillage,
Et son disque qui tremble à travers le bocage,
Blanchissant ces tristes créneaux.

Du hibou, dans ces lieux, j'aimais les cris funèbres,
Et les chauves-souris, volant dans les ténèbres,
Sur ma tête formant des cercles inégaux.
J'aimais les spectres blancs errant dans la nuit sombre,
Et les ombres des morts qui voltigent dans l'ombre;
— J'aime les morts et les tombeaux.

Si quelquefois ma main distraite, nonchalante,
Sous quelque arbre oubliait la lyre frémissante,
Aussitôt les lutins, les sylphes, les zéphyrs,
De leur doigt fantastique, et de leur douce haleine,
Faisaient vibrer la corde, et, l'effleurant à peine,
En tiraient des soupirs.

Mais des soupirs divins, comme ceux de la brise,
Ou du flot cadencé qui murmure et se brise,
Sur le sable argenté d'un rivage fleuri;
Et des zéphyrs rians les ailes poétiques
Apportaient dans la nuit ces sons mélancoliques
A mon cœur attendri.

En ces lieux enchantés tout était poésie,
Concerts, rêves, extase, ineffable harmonie,
Hymnes, accords divins, transports silencieux.
Aux champs de l'infini se perdait ma pensée:
Elle allait, revenait, brillante, cadencée,
Sans cesse de la terre aux cieux.

Et je fuis ce séjour !... Que du moins ma compagne
Que ma harpe, humble écho, dans l'exil m'accompag
Quelle trouve toujours de suaves concerts;
Que toujours ses accords, comme un désir de l'âme,
Ou comme un chant d'amour, sur des ailes de flamm
S'exhalent dans les airs!

M. Justin Maurice.

LES MÉDECINS DISCORDANS,

CONTE ÉPIGRAMMATIQUE, SUR MM....

> Que vouliez-vous qu'il fît contre trois ?...
> — Qu'il mourût.
> CORNEILLE, *Horaces.*

Presto, chirurgien, Purgon le médecin,
Visitaient ensemble un malade,
Avec Cliston le patelin.
Saignez, disait Presto. — Non pas, mon camarade,
Reprit Purgon, nous saignerons après :
Purger d'abord me semble nécessaire ;
C'est là ma méthode ordinaire ;
Galien la suivait. — Tout comme vous voudrez ;
Qu'il l'ait suivie ou non, il ne m'importe guère,
Lui répliqua Presto, rougissant de colère.
Il ne sera pas dit peut-être que j'ai tort.
Eh ! Messieurs, dit l'apothicaire,
Trouvez quelque moyen d'accord.

Quoi ! faut-il pour un rien tempêter de la sorte?
Une saignée, ou plus ou moins, qu'importe?
Saignons, clystérisons et purgeons à la fois.
Bravo ! crièrent-ils tous trois.
Nota benè. La maladie
N'était autre qu'hydropisie.
Ils ont purgé, clystérisé, saigné,
En un mot si bien travaillé,
Qu'à la fin leur malade en a perdu la vie.
Ainsi finit la tragi-comédie.

Par TÉZÉNAS (de Montbrison).

A SPONTINI.

Par des chants immortels, que ton génie anime,
Tu nous fais frissonner de plaisir et d'horreur;
Et le feu qui jaillit de ton âme sublime,
Excite ou ralentit les battemens du cœur.

Madame Caroline BRANCHU.

UN MOURANT.

Encore quelque temps, et je verrai s'éteindre
Le flambeau de mes jours !
Vainement mes amis m'ont dit de ne rien craindre,
Et d'espérer toujours !

S'ils espèrent encor, pourquoi sur leur visage
Une sombre frayeur ?
Ils feignent d'espérer ; mais, malgré leur langage,
Moi, je lis dans leur cœur.

Des sanglots étouffés !... O ma sœur ! ô ma mère !
C'est bien vous qui pleurez
Dans la chambre voisine ; et l'on veut que j'espère
Quand plus vous n'espérez !

Qui me parle tout bas ? Près de mon lit, un prêtre
Vient m'offrir ses secours ;
Devant vous, ô mon Dieu, je vais donc comparaître
Au matin de mes jours !

Laissez-moi vivre encore... Au printemps de ma vie
A peine je touchais ;
Pourquoi m'ôter sitôt l'illusion chérie
Des jours que je rêvais ?

Hélas ! j'avais pourtant osé rêver la gloire,
L'amour et le plaisir :
Mon réveil, c'est la mort ! et demain ma mémoire
Avec moi va finir !

Mais du moins mes parens, mes amis, sur la terre,
Pleureront mon trépas ;
Quelquefois vers ma tombe, au vallon solitaire
Ils porteront leurs pas !

Et sur ma tombe aussi, toi, que j'ai tant aimée,
Verseras-tu des pleurs ?
Viendras-tu quelquefois à mon ombre charmée
Apporter quelques fleurs ?...

Oh ! je sens de la mort le frisson qui me glace !...
Vous tous, vous que j'aimais...
Venez... et qu'une fois encor je vous embrasse....
Adieu ! — C'est pour jamais !

M. H. C. GAUBERT.

Oscar à Morni.

CHANT GALLIQUE.

Morni! Morni! mon compagnon, mon frère,
Éveille-toi, sors de ton long sommeil!
Ryno, demain, au retour du soleil,
Attaquera le farouche insulaire.
Ah! loin d'aller, vil flatteur de l'orgueil,
A ses genoux courber un front esclave,
Je t'apprendrai quel est le choix du brave
Entre les fers, la honte et le cercueil.

Contre Kombal marchons d'un pas rapide!
Que, dès ce jour, le fer arme ta main,
Et que bientôt ce despote inhumain
Tombe expirant sous ta lance intrépide!
Partout il sème et la mort et le deuil:
C'est dans le sang qu'un tel affront se lave.
Je t'apprendrai quel est le choix du brave
Entre les fers, la honte et le cercueil.

Si de Kombal nous dévorons l'outrage,
Frémis du sort qui nous est destiné!

Le bras du faible est sans peine enchaîné;
L'indépendance est fille du courage.
De nos palais il a touché le seuil;
Il veut de l'or, l'intérêt le déprave.
Je t'apprendrai quel est le choix du brave
Entre les fers, la honte et le cercueil.

Sais-tu, Morni, sais-tu ce qu'il médite,
Cet étranger, si lâche en son courroux?
Il a juré de nous asservir tous;
Il l'a juré sur la roche maudite.
Iras-tu donc, plus tremblant qu'un chevreuil,
Offrir ta tête à son indigne entrave?
Je t'apprendrai quel est le choix du brave
Entre les fers, la honte et le cercueil.

Dans les périls tout cède à la constance:
Libres et fiers, est-ce à nous de plier?
Honte éternelle au parjure guerrier
Qui du barbare implore l'assistance!
Pour ce tyran nos rocs sont un écueil;
Mais, d'un revers si notre affront s'aggrave,
Apprenons-lui quel est le choix du brave
Entre les fers, la honte et le cercueil.

M. Auguste MOUFLE.

L'ENVIE COMPAGNE DE LA GLOIRE.

TRADUCTION D'UN SONNET ITALIEN.

Quand je gravis d'Ascra l'orgueilleuse montagne,
La Gloire, à mon côté marchant d'un pas vainqueur,
Rend la force à mes pieds, le courage à mon cœur,
Et me dit : Hâte-toi, je serai ta compagne.

Bientôt, dans une longue et déserte campagne,
L'Envie, au teint livide, au langage imposteur,
Qui couve dans son âme un poison corrupteur,
Se place à mon flanc gauche et dit : je t'accompagne.

Que faire? en mon chemin si j'arrête mes pas,
L'Envie alors me laisse, et rit de ma défaite;
Mais la Gloire soudain ne fuira-t-elle pas?

De toutes deux suivi, du mont j'atteins le faîte.
L'une d'un laurier vert couronne mon savoir,
L'autre grince les dents et frémit de le voir.

M. J.-B. CLARAY de Crest-Volland.

A MADEMOISELLE VICTORINE BRETON.

Je voudrais être jeune fille,
Penser et vivre comme toi ;
Ainsi que toi bonne et gentille,
Du bien suivre la douce loi.

Tu n'as pas une âme orgueilleuse,
Qui, voulant s'élever au ciel,
Rejette, froide et dédaigneuse,
La coupe où l'on trouve du fiel.

Je voudrais, chérissant la vie,
Ne jamais déplorer mon sort,
De gloire n'avoir pas envie,
Et comme toi craindre la mort.

Je ne répandrais pas de larmes,
J'aurais toujours la joie au cœur;
J'aimerais le bal et ses charmes,
Et ces voix qui chantent en chœur.

Le bal ! A ce mot, ton œil brille,
Ton cœur bondit comme un enfant ;
La nuit, tu rêves le quadrille
Que trace ton pied triomphant.

Que j'aimerais, sur la cadence,
Réglant mes bonds multipliés,
Fouler le parquet que la danse,
Fait glisser au loin sous tes pieds !

Comme un galop l'heure s'écoule !
Quel dommage ! partir sitôt !
Ce plancher, qui sous tes pas roule,
Comme toi dormira bientôt.

Et la campagne si brillante,
Avec ses riches tapis verts !
Et sa belle onde murmurante
Où vient se mirer l'univers !

Quand ce nouveau plaisir t'appelle,
Libre de ce monde odieux,
Joyeuse, tu reviens vers elle,
Comme l'ange remonte aux cieux.

Tu plains les chagrins de la terre,
Où tu passes sans l'effleurer;
Comme Dieu tu chéris ta mère,
Le malheur seul te fait pleurer.

Mademoiselle Hermance SANDRIN.

LA JUSTIFICATION,

CONTE.

Bien que Sophie, Éléonore, Adèle,
Reçoivent dans mes vers le tribut de mon cœur,
Ne croyez pourtant pas que je sois infidèle;
Une seule est l'objet de ma sincère ardeur.
Mais un amant, qui respecte sa belle,
Sait, en les déguisant, rendre ses feux discrets:
S'il ne doit pas cesser de parler d'elle,
Il ne doit la nommer jamais.

H. L.

Le Passereau et le Poëte.

Plus de chants, plus d'amour ; l'harmonie est muette
Dans la solitude des bois :
Du triste passereau, trop semblable au poëte,
L'écho ne redit plus la voix.

Il eut aussi sa joie et ses jours de tendresse,
Quand le printemps vint à fleurir ;
Ses concerts amoureux, l'abondance et l'ivresse,
Une feuille pour se couvrir.

Mais l'hiver advenu, plein d'une horrible joie,
L'oiseleur lui tendit des lacs ;
Aux piéges échappé, bientôt il fut en proie
A la faim, fille des frimas.

Pour le chantre des bois et pour l'humble poète,
Ah ! c'est moitié trop de douleurs :
Rendez-leur, Dieu cruel ! leur riante retraite,
Les flots d'air, le calme et les fleurs.

Du commun des humains un monde les sépare ;
Des goûts simples sont tout leur bien :
Au bruit des passions, à leur clameur bizarre,
Leur voix ne se mêle pas bien.

Rendez-leur des beaux jours les moissons jaunissantes,
Les fruits, richesse du pressoir,
Et les joyeux rameaux des forêts frémissantes,
Sous la brise humide du soir.

Les flots étincelans du fleuve qui promène
Ses longs sillons d'or au soleil ;
Comme un filet d'argent le ruisseau dans la plaine,
Dont le bruit invite au sommeil.

Les bouquets parfumés des douces primevères,
Des renoncules l'incarnat,
Les buissons diaprés de roses printanières,
Et de fruits pareils au grenat.

M. GUÉROU-DUVAL.

JE L'AI TROUVÉE.

Au fleuve des cités où ma barque dérive,
Errant sans gouvernail de l'une à l'autre rive,
D'un élan machinal suivant l'impulsion :
Tel en son lit de mousse est bercé l'alcion,
Tels en les flots mouvans d'une foule ondoyante,
Se balançaient mes jours dans le vide et l'attente.
Pour moi, plus de parfums, d'harmonie ou d'amours,
Au creuset de l'ennui se dissolvaient mes jours,
Et le dernier reflet d'une aube vive et tendre,
Au sein d'un calme plat expirait sous la cendre.

Mais la brise des monts devait encor surgir,
Et souffler au foyer que son vol fait mugir;
Mais dans chaque vaisseau la lave bouillonnante
Devait galvaniser chaque fibre expirante;
Le phare, triomphant de la nuit et du flot,
Devait briller encor aux yeux du matelot,
De ses reflets dorés illuminer ma vie,
Et tirer du linceul mon âme endolorie.

Tel un soleil de mars en haut du mont Cénis
Fait reluire et mouvoir les glaçons endormis,
Et dans le lac immense où le géant se penche,
Roulant de bloc en bloc l'homicide avalanche,
Sur sa crête durcie au souffle des autans,
Fait renaître les fleurs et les feux du printemps.

Tel, entre ses cils d'or où scintille la flamme,
Un ange me dardant un rayon de son âme,
A ranimé mes sens, réalisé mon vœu,
Chassé mes longs ennuis et rendu mon ciel bleu.

Viens, que d'un culte ardent la ferveur t'environne;
Viens me faire oublier terre, cieux et couronne;
Viens recevoir l'encens d'un esclave à genou,
Plus fervent qu'un Hébreu, plus rampant qu'un Indou,
Plus amoureux cent fois que l'oiseau qui roucoule,
Que la houle toujours courant après la houle,
Qu'un chant de rossignol, qu'un lascif fandango,
Qu'un vers de Lamartine ou qu'un soupir d'Hugo.

Laisse-moi, de l'avare imitant les faiblesses,
Contempler mes trésors et compter mes richesses,
Sur ton front de satin marbré de jaspes bleus,
Courber les jolis arcs qui couronnent tes yeux.
Entre leurs franges d'or une perle azurée
Semble un bluet des champs humide de rosée;

Et ta bouche incarnate aux beaux festons d'émail,
La péri blanche et rose, ambre pur du sérail.

Déjà le soleil manque à mon heureuse extase;
Le crépuscule ardent disparaît sous sa base,
Et libre de son frein, plus d'un nuage noir,
Voilant l'astre des nuits, me prive de te voir;
Viens, qu'aux dépens d'un sens l'autre double sa vie.
Quand on ne peut la voir on presse son amie!....
Approche-toi!... plus près!... bien, ta main dans ma main,
Ton souffle à ma figure, et ton sein sur mon sein;
Parle-moi!... ravis-moi!... Que ton parfum de femme
Comme un sorbet d'Asie enivre ma jeune âme!....

Mais ta lèvre frémit, et ton sein soulevé
Semble un cerceau d'enfant bondissant au pavé.
Dieu! que t'ai-je donc fait?.. Dis... cède à ma prière:
N'as-tu pas d'une larme humecté ta paupière?
Tu ne peux m'en vouloir!... Ta bouche me répond
Dans l'humide baiser qu'elle imprime à mon front!
Ta main serre ma main tendrement convulsive,
Ton haleine si fraîche est chaude et corrosive,
Et ton beau corps penché comme un jonc sur le lac,
D'une étreinte de feu vient chercher le contact.

. . . .

Merci, merci, mon Dieu, car les grandeurs du Louvre,

Les flots de soie et d'or dont l'opulent se couvre,
Les richesses de l'Inde ou le nom d'empereur
N'ont jamais fait vibrer une corde en mon cœur;
Mais sous un chêne ombreux où la lune s'épanche,
Sur un gazon de mousse où rampent la pervenche,
Et le lierre terrestre et le thym parfumé,
Déposer mollement un fardeau bien-aimé,
Compter, ivre d'amour et de reconnaissance,
Tous les bonds de son cœur! être presque en démence,
Et dire.... palpitant encor d'un doux émoi :
Ces dents... ces yeux... ce cou... ce sein, tout est à *moi!*
Ah! c'est là ma chimère! Et devant ces délices,
Des outrages passés oubliant les supplices,
Plein d'espoir et de foi, l'homme croit au bonheur,
L'amant à la constance et l'athée au Seigneur.

M. DELACROIX.

LE CHASSEUR ET LA BANDE D'OISEAUX.

Une foule d'oiseaux surchargeaient un tilleul;
Un jeune chasseur crie : « O quel coup je vais faire! »
Il tire dans la bande, et rien ne tombe à terre.
Il fallait tirer sur un seul.

M. MOLLEVAUT, de l'Institut.

Le Piéton,

CONTE.

Un pauvre messager, coureur des plus ingambes,
Se plaignait en ces mots sur son triste destin :
« Du matin,
» Jusqu'au soir enfin,
» Il me faut alonger la jambe :
» Quel guignon!..»—Mais il trotte, et sans trouver un port.
Quand en chemin, par aventure,
A ses yeux se présente un mort,
Qu'on menait bel et bien jusqu'à la sépulture.
—« Las! reprit le pauvret, en soupirant bien fort
» Que le drôle est heureux de rouler en voiture! »

M. Justin CABASSOL.

SUR LES FEMMES.

TRADUCTION LITTÉRALE DE LA DEUXIÈME ODE D'ANACRÉON.

Prodigue et sage, la nature
Sur la tête des fiers taureaux
A mis, comme aux pieds des chevaux,
La corne, menaçante armure.

Le lion eut pour son partage
Des dents, un gouffre redouté;
Au lièvre échut l'agilité;
L'oiseau vole, et le poisson nage.

L'homme fut doté de prudence,
A la femme qu'est-il resté?
Pour arme elle obtint la beauté,
Voilà son bouclier, sa lance!

Aux yeux des humains paraît-elle,
Soudain tout cède à ses appas;
Oui, du feu, du fer, des soldats,
La femme triomphe..... elle est belle!

M. BOSSEL de Saint-Martin.

RUPTURE.

Te souvient-il de ces beaux jours,
De ces momens si pleins de charmes,
Où, sous l'arbre cher aux amours,
Ta pudeur me rendit les armes?
Te souvient-il de ces tourmens,
De cette ivresse impétueuse,
Dont notre âme voluptueuse
Éprouvait les feux consumans?
Jours de bonheur et d'espérance!
Hélas! qui nous eût dit alors
Qu'un temps viendrait où ces transports
Céderaient à l'indifférence!
Il est venu ce temps cruel!
Il a détruit nos jeux aimables;
Et d'un parjure mutuel
Nos cœurs aujourd'hui sont coupables.
Nous avons trahi tous les deux
Nos sermens d'éternelles flammes;
Un autre espoir et d'autres feux
Sont venus embraser nos âmes.

Nos regrets seraient superflus ;
Vainement ton cœur s'en afflige ;
L'amour a perdu son prestige :
Il est trop vrai, nous n'aimons plus.
Brisons librement une chaîne
Pour nous trop pesante à porter.
Et qu'une plainte injuste et vaine
N'accroisse point encor la peine
Que l'on éprouve à se quitter.
Que chacun de nous s'abandonne
Aux éphémères sentimens
Que la frivolité lui donne.
Si ton cœur changé me pardonne,
Je te remets tous tes sermens.
Fuyons un pénible esclavage ;
La liberté plaît aux amans :
Laissons les héros de romans
Célébrer leur tant doux servage.
N'oublions pas que le zéphyr,
En voltigeant sous le feuillage,
Pour éterniser le plaisir,
Porte aux fleurs un tribut volage.
Sans regrets, sans folle terreur,
Tentons quelque nouveau naufrage !
Va, la constance est une erreur
Qui n'est pas faite pour notre âge.

M. Auguste MOUFLE.

La goutte d'Eau.

Le soleil se levait dans toute sa beauté, il éclairait la forêt, quelquès gouttes de pluie étaient encore suspendues aux feuilles.
GOETHE (*Werther.*)

Goutte d'eau, suspendue au bout de cette feuille,
L'orage t'a jetée ; un arbrisseau t'accueille ;
Mais tu n'y peux rester long-temps :
Le souffle impétueux des rapides autans
Agite l'osier qui se penche,
Et je te vois glisser tout au long de la branche :
Tu vas tomber... attends... tu vacilles. — Hélas !
Arrête, goutte d'eau ! — Mais en vain, elle tombe !
Où donc vas-tu, pauvrette? Ah ! tu ne le sais pas !..
Que je te plains ! Tu vas t'engloutir dans ta tombe !
L'Océan vient frapper le pied de l'arbrisseau ;
Tu tombes dans son sein !..— Et moi, te puis-je encore,
Te puis-je reconnaître au milieu de tant d'eau !...

Naguère, au lever de l'aurore,
De diverses couleurs mon regard enchanté,
Aux rayons du soleil te voyait éclatante :
Maintenant, d'un œil attristé,
Je t'ai cherchée en vain dans la vague écumante,
Et n'ai vu que l'immensité!

Oh! quand vous me parlez de gloire,
Quand vous me faites entrevoir
Un nom brillant au soleil de l'histoire,
Il ne luit à mes yeux aucun rayon d'espoir!
O vous, qui me pressez d'entrer dans la carrière,
Chers amis, arrêtez... voyez la goutte d'eau!
Tant qu'elle demeura pendue à l'arbrisseau,
Elle brilla d'une aimable lumière :
Ah! laissez-moi toujours renfermé dans ma sphère!

Je jette un éclat assez beau
Pour charmer une amante, amis, et pour vous plaire,
Pour attendrir des sœurs, faire sourire un père....
Je ne veux pas d'éclat nouveau.
Hélas! mon nom, comme la goutte d'eau,
Dans le monde, jouet des vagues turbulentes,
Se perdrait au milieu des gloires si brillantes.

M. BRANCHE, de Montpellier.

Adieu.

Si j'abandonne aux plis de la voile rapide
Ce que m'a fait le ciel de paix et de bonheur ;
Si je confie aux flots de l'élément perfide
Une femme, un enfant, ces deux parts de mon cœur ;
Si je jette à la mer, aux sables, aux nuages,
Tant de doux avenirs, tant de cœurs palpitans,
D'un retour incertain sans avoir d'autres gages
Qu'un mât plié par les autans :

Ce n'est pas que de l'or l'ardente soif s'allume
Dans un cœur qui s'est fait un plus noble trésor,
Ni que de son flambeau la gloire me consume
De la soif d'un vain nom plus fugitif encor ;
Ce n'est pas qu'en nos jours la fortune du Dante
Me fasse de l'exil amer manger le sel,
Ni que des factions la colère inconstante
Me brise le seuil paternel :

Non, je laisse en pleurant, aux flancs d'une vallée,
Des arbres chargés d'ombre, un champ, une maison,

De tièdes souvenirs encor toute peuplée,
Que maint regard ami salue à l'horizon.
J'ai sous l'abri des bois de paisibles asiles
Où ne retentit pas le bruit des factions,
Où je n'entends, au lieu des tempêtes civiles,
Que joie et bénédictions.

Un vieux père entouré de nos douces images
Y tressaille au bruit sourd du vent dans les créneaux,
Et prie, en se levant, le Maître des orages
De mesurer la brise à l'aile des vaisseaux.
De pieux laboureurs, des serviteurs sans maître,
Cherchent du pied nos pas absens sur le gazon,
Et mes chiens au soleil, couchés sous ma fenêtre,
Hurlent de tendresse à mon nom.

J'ai des sœurs qu'allaita le même sein de femme,
Rameaux qu'au même tronc le vent devait bercer;
J'ai des amis dont l'âme est du sang de mon âme,
Qui lisent dans mon âme et m'entendent penser;
J'ai des cœurs inconnus, où la muse m'écoute,
Mystérieux amis à qui parlent mes vers,
Invisibles échos répandus sur ma route,
Pour me renvoyer des concerts!

Mais l'âme a des instincts qu'ignore la nature,
Semblables à l'instinct de ces hardis oiseaux
Qui leur fait, pour chercher une autre nourriture,
Traverser d'un seul vol l'abîme aux grandes eaux.
Que vont-ils demander aux climats de l'aurore?
N'ont-ils pas sur nos toits de la mousse et des nids,
Et des gerbes du champ que notre soleil dore,
L'épi tombé pour leurs petits?

Moi, j'ai comme eux le pain que chaque jour demande,
J'ai comme eux la colline et le fleuve écumeux;
De mes humbles désirs la soif n'est pas plus grande,
Et cependant je pars et je reviens comme eux!
Mais comme eux vers l'aurore une force m'attire,
Mais je nai pas touché de l'œil et de la main
Cette terre de Cham, notre premier empire,
Dont Dieu pétrit le cœur humain.

Je n'ai pas navigué sur l'océan de sable,
Au branle assoupissant du vaisseau du désert;
Je n'ai pas étanché ma soif intarissable
Le soir au puits d'Hébron de trois palmiers couvert;
Je n'ai pas étendu mon manteau sous les tentes,
Dormi dans la poussière où Dieu retournait Job,
Ni la nuit, au doux bruit des toiles palpitantes,
Rêvé les rêves de Jacob.

Des sept pages du monde une me reste à lire ;
Je ne sais pas comment l'étoile y tremble aux cieux,
Sous quel poids de néant la poitrine y respire,
Comment le cœur palpite en approchant des dieux :
Je ne sais pas comment au pied d'une colonne,
D'où l'ombre des vieux jours sur le barde descend,
L'herbe parle à l'oreille, ou la terre bourdonne,
    Ou la brise pleure en passant.

Je n'ai pas entendu dans les cèdres antiques
Les cris des nations monter et retentir,
Ni vu du haut Liban les aigles prophétiques
S'abattre au doigt de Dieu sur les palais de Tyr ;
Je n'ai pas reposé ma tête sur la terre,
Où Palmire n'a plus que l'écho de son nom,
Ni fait sonner au loin, sous mon pied solitaire,
    L'empire vide de Memnon.

Je n'ai pas entendu du fond de ses abîmes
Le Jourdain lamentable élever ses sanglots,
Pleurant avec des pleurs et des cris plus sublimes
Que ceux dont Jérémie épouvanta ses flots ;
Je n'ai pas écouté chanter en moi mon âme
Dans la grotte sonore où le barde des rois
Sentait au sein des nuits l'hymne à la main de flamme
    Arracher la harpe à ses doigts.

Et je n'ai pas marché sur des traces divines
Dans ce champ où le Christ pleura sous l'olivier ;
Et je n'ai pas cherché ses pleurs sur les racines,
D'où les anges jaloux n'ont pu les essuyer ;
Et je n'ai pas veillé pendant des nuits sublimes
Au jardin où, suant sa sanglante sueur,
L'écho de nos douleurs et l'écho de nos crimes
Retentirent dans un seul cœur.

Et je n'ai pas couché mon front dans la poussière
Où le pied du Sauveur en partant s'imprima ;
Et je n'ai pas usé sous mes lèvres la pierre
Où, de pleurs embaumé, sa mère l'enferma ;
Et je n'ai pas frappé ma poitrine profonde
Aux lieux où, par sa mort conquérant l'avenir,
Il ouvrit ses deux bras pour embrasser le monde,
Et se pencha pour le bénir.

Voilà pourquoi je pars, voilà pourquoi je joue
Quelque reste de jours inutile ici-bas ;
Qu'importe sur quel bord le vent d'hiver secoue
L'arbre stérile et sec et qui n'ombrage pas !
L'insensé ! dit la foule. — Elle-même insensée !
Nous ne trouvons pas tous notre pain en tout lieu.
Du barde voyageur le pain, c'est la pensée ;
Son cœur vit des œuvres de Dieu !

Adieu donc, mon vieux père, adieu, mes sœurs chéries,
Adieu, ma maison blanche à l'ombre du noyer,
Adieu, mes beaux coursiers oisifs dans mes prairies,
Adieu, mon chien fidèle, hélas! seul au foyer!!
Votre image me trouble et me suit comme l'ombre
De mon bonheur passé qui veut me retenir.
Ah! puisse se lever moins douteuse et moins sombre
L'heure qui doit nous réunir!

Et toi, terre, livrée à plus de vents et d'onde
Que le frêle navire où flotte mon destin!
Terre qui porte en toi la fortune du monde!
Adieu! ton bord échappe à mon œil incertain!
Puisse un rayon du ciel déchirer le nuage
Qui couvre trône et temple, et peuple et liberté,
Et rallumer plus pur sur ton sacré rivage
Ton phare d'immortalité!

Et toi, Marseille, assise aux portes de la France,
Comme pour accueillir ses hôtes dans tes eaux,
Dont le port sur ces mers rayonnant d'espérance,
S'ouvre comme un nid d'aigle aux ailes des vaisseaux;
Où ma main presse encor plus d'une main chérie,
Où mon pied suspendu s'attache avec amour,
Reçois mes derniers vœux en quittant la patrie,
Mon premier salut au retour!

M. Alphonse DE LAMARTINE.

SONNET.

Il est de ces momens de tristesse infinie,
Du marasme inouï qui vous va jusqu'au cœur,
Où le corps, fatigué des luttes du génie,
Se débat, mais en vain, sous l'ascendant vainqueur;

Où de tous vos projets l'espérance est bannie,
Où votre esprit s'affaisse épuisé de langueur,
Où l'existence en vous meurt, comme une harmonie
Que l'écho seul répète avec un ris moqueur.

Mais, dans cette heure oisive où votre âme est muette,
Ne désespérez point de vous-même, ô poète!
Quand l'orage est passé reluit un ciel plus clair;

Et de ce noir chaos où trébuche vôtre être,
Un peu de patience, et vous verrez peut-être
Un chef-d'œuvre nouveau jaillir comme l'éclair.

M. Adolphe MATHIEU.

LE SOIR.

Quel suave parfum descend de cet ombrage!
Cette brise légère éteint les feux du jour :
Tu dis pourtant que de l'orage
Un vent si doux annonce le retour;
Que bientôt, furieux, il rasera la terre,
Et vers les monts lancera la poussière;
Que les éclairs, la foudre, éveillant les échos,
Frapperont de terreur le pâtre et ses troupeaux.
Qu'importe! Jouissons du repos qu'il nous laisse,
Les soupirs de la peur, les cris de la faiblesse,
Ne sauraient arrêter ses coups,
Ni dans son antre enchaîner son courroux.
Ainsi sur l'Océan des âges,
Quand notre barque échappée aux rescifs,
Touche en fuyant d'heureux rivages,
Sans porter des regards craintifs
Sur cette plaine aventureuse,
Effeuillons en riant les fleurs
Dont la vague capricieuse
Répète les vives couleurs.

Madame GAUTIER.

Ode

TIRÉE DU CHAPITRE XIII D'ISAIE.

LE PROPHÈTE PRÉDIT LA DÉSOLATION DE LA SUPERBE BABYLONE.

Sur ce mont ceint de nuages
Déployez vos étendards;
Occupez tous les passages,
Entourez ces fiers remparts;
Tombe cette ville impie!...
Qu'enfin Babylone expie
Sa trop longue impunité.
Étendez la main contre elle,
Rois, je vais à votre zèle
Livrer l'impure cité.

Je vous promets la victoire;
Ministres de ma fureur,
Accourez venger ma gloire,
Venez, je suis le Seigneur.
Déjà les monts retentissent;
Que de rois se réunissent

Et s'apprêtent aux combats !...
Au cri du Dieu de la guerre,
Le sein fécond de la terre
Semble enfanter des soldats.

Vois le Très-Haut qui s'avance;
Ah ! Babylone, frémis !...
En sa terrible présence
Que peuvent ses ennemis?
Toute leur audace expire;
Leur cœur fond comme la cire,
Leurs bras restent languissans;
Son seul regard est la foudre
Qui dévore et met en poudre
Leurs bataillons impuissans.

Voici ce jour de colère,
Jour cruel et redouté,
Où Dieu vient purger la terre
Des enfans d'iniquité.
Tombez, brillantes étoiles,
Soleil, couvre-toi de voiles,
Lune, abandonne les cieux !...
Je viendrai punir le monde,
Et finir l'erreur profonde
De l'infidèle orgueilleux.

J'ébranlerai le Ciel même;
La terre au loin s'enfuira,
Et pour le vengeur suprême
L'homme enfin me connaîtra.
Comme fait le daim timide,
Portant sa course rapide
En des sentiers ignorés,
On verra de Babylone,
Que la terreur environne,
Fuir les peuples égarés.

Malheur à ceux qu'un vain zèle
Retiendrait dans ses remparts!
La mort terrible et cruelle
Les presse de toutes parts.
Ils verront contre la terre,
Écrasés dans la poussière,
Leurs fils périr à leurs yeux,
Et leurs maisons ravagées,
Et leurs femmes outragées
Par le soldat furieux.

Je vais susciter le Mède,
Sans pitié dans les combats,
Qu'en vain la crainte intercède,
Et que l'on ne corrompt pas;

Son impitoyable glaive
Ne laissera point de trève
A ce peuple épouvanté,
Et ses flèches meurtrières
Iront, dans le flanc des mères,
Frapper leur postérité.

Cette grande Babylone,
Jadis reine des cités,
Va voir flétrir sa couronne,
Tomber ses murs indomptés;
Cette ville florissante
Qui, long-temps riche et puissante,
Fut l'orgueil des Chaldéens,
Comme Sodome et Gomorrhe,
Dont la cendre fume encore,
S'abîme avec tous ses biens.

Dès ce jour la race humaine
Jamais ne l'habitera;
De cette chute soudaine
Nul ne la relevera.
Jamais les hordes errantes
Ne viendront dresser leurs tentès
Sur cet effrayant débris;
Et plein d'une horreur extrême,

Le pasteur n'osera même
S'asseoir en ces lieux maudits.

Plus de plaisirs, plus de fêtes,
Plus de chants harmonieux,
Dans ces impures retraites
Du riche voluptueux.
Le seul oiseau des ténèbres
Troublera de cris funèbres
Ces silencieux palais;
Et des monstres effroyables
Fouleront ces lieux coupables,
Témoins de tant de forfaits.

M. P.-E. Gautier.

SUR LE PORTRAIT DE MON AMI D**.

C'est bien toi, cher Delcourt, te voilà trait pour trait;
A l'artiste tu dois gratitude infinie;
Car tu n'es plus, grâces à ton portrait,
Un original sans copie.

M. Edmond de B.

NISA.

L'autan sifflait, l'éclair sillonnait le nuage :
Nisa, près d'expirer sous les efforts des flots,
L'œil tourné vers les bords d'où l'écartait l'orage,
Mêlait au bruit des vents sa voix et ses sanglots.

« Le ciel m'abandonne
» Aux flots orageux ;
» Sourde est la madone
» A tous mes vœux.
» Adieu, tendre frère ;
» Que ton amitié
» Console ma mère !...
» D'elle, ô mon Dieu, prenez pitié !

» Ivresse éphémère,
» J'espérais demain
» De ma pauvre mère
» Presser la main ;

» J'espérais sourire
» A son doux accueil;
» Hélas! et j'expire,
» Loin de ses bras, sur un écueil!...

» Demain, sur la plage,
» Ma mère viendra,
» Rêvant mon image,
» Et m'attendra.
» Demain, dans Venise,
» Quand le jour fuira,
» Sans sa pauvre Nise,
» Ma mère en pleurs retournera!...

» Sombre autan, expire!
» Et sur ces débris
» Porte-moi, Zéphyre,
» Vers mon pays! »
Et l'onde plaintive,
Le soir la jeta
Morte sur la rive.....
La pauvre mère!... elle était là!...

M. Charles-Auguste CHOPIN.

Le nom de Paganini.

Paganini ! doux nom qui bat sur ma mémoire,
Et, comme une aile d'ange, a réveillé mon cœur,
Doux nom qui pleure ! qui dit : gloire !
Détaché du céleste chœur !
Tous les baisers du ciel sont dans ton harmonie;
Doux nom, belle auréole éclairant le génie,
Tu bondis de musique, attaché sur ses jours;
Il t'entraîne, il te voue à la foule idolâtre :
La terre émue est ton théâtre,
Tu t'appelles son âme ! Oh ! tu vivras toujours.
Oui, d'une flamme à part cette âme fut formée,
Oui, Dieu la soupira, ce fut sa bien-aimée;
Oui, mille oiseaux d'amour murmurent dans son sein;
Leur souffle les parcourt, ils chantent sous sa main :
Et, dans ces suaves haleines,
Qui frémissent comme des fleurs,
Roule un miel pour toutes les peines,
Et des larmes pour tous les pleurs !

Oh ! quel saisissement, quel frisson, quelle joie,
Lorsque dans l'atmosphère un tel chant se déploie !
L'âme n'a plus d'asile où ce prodige a lui ;
Elle craint de s'éteindre, et s'envole sur lui.
Dieu ! protégez dans ses voyages
L'écho vivant de votre voix,
Qui suspend la voix des orages,
Ou les fait gémir sous ses doigts ;
A cette errante mélodie,
Fermez les sentiers douloureux,
Car sa sublime maladie
Guérit bien des cœurs malheureux !

Madame Marceline VALMORE.

MOT DE CÉSAR.

Croyant avoir à se plaindre du sort,
Autrefois un Romain, personnage assez mince,
A César demanda la mort.
— Est-ce que tu vis ? dit le prince.

H. L.

A MADAME ***,

UN JOUR QU'ELLE PRENAIT L'AIR SUR SON BALCON AVEC SON FILS.

Non, Thémire n'est pas une simple mortelle :
Elles n'ont point cet éclat de beauté,
Ni ces grands traits si purs, ni cette majesté,
Ni cet ensemble où tout excelle.
Non, non, ce n'est pas vous, Thémire, que je vois;
C'est Vénus, de l'Olympe ici-bas descendue,
Qui range d'un coup-d'œil tous les cœurs sous sa loi,
Qui fait rêver l'esprit et rend l'âme éperdue.
Sur votre balcon, l'autre jour,
Elle prenait le frais avec l'Amour.
J'ai reconnu sa voix ; je l'ai bien entendue ;
Mais pourtant, aux regards qui lui peignent ses droits,
Et l'admiration, et tout ce qu'elle inspire,
On sait bien que Vénus souriait quelquefois,
Et jamais, sous vos traits, on ne la vit sourire.
Pourquoi? Je le devine, et je vais vous le dire :
Sa réserve est l'effet d'un mouvement jaloux.

Elle sent le danger, en vous voyant si belle,
De vous prêter l'attrait d'une beauté nouvelle,
Le charme du souris, si puissant et si doux;
Elle craint, et sa crainte est toute naturelle,
Qu'après l'avoir prise pour vous,
On ne vous prenne encor plus aisément pour elle.

M. PONS DE VERDUN.

OBSERVATION.

Être dupe sans le paraître
Est la sotte leçon que prend
De l'amour-propre, mauvais maître,
La jeunesse qu'il va leurrant.
C'est d'un maître tout différent,
Qui fait mieux juger et connaître,
C'est de l'usage, ce vieux reître,
Que, plus tard, enfin elle apprend
A paraître dupe sans l'être.

M. PONS DE VERDUN.

Sans Souci *.

Sans-Souci!...
ANDRIEUX.

Viens, ma Lucile!...
— L'étoile brille
Dans le ciel bleu...
— Luisant sous l'herbe,
Comme une gerbe
D'or et de feu
Qui se promène,
Le ver se traîne,
Vivant flambeau...
Et sur la branche
Frêle qui penche,
Le jeune oiseau,

(*) Sans-Souci est une charmante campagne, appartenant à M. B..., située sur le haut d'une colline, à un quart de lieue de la petite ville de Sézanne, dans le département de la Marne.

Dont le soir mouille
Les plumes d'or,
Joyeux, gazouille,
Et puis s'endort.....
— La nuit jalouse,
De la pelouse
Baigne les fleurs...
La fraîche brise
Dans l'ombre grise
Comme des pleurs
Gémit, soupire;
Et dans les bois
Au loin expire
La douce voix
De la fauvette,
Qui tout le jour,
Vive et coquette,
Chante l'amour.

— Par la prairie
Verte et fleurie,
Viens, mon amie,
Seule avec moi!
Sois sans effroi,
La nuit est sombre....
— Déjà son ombre

S'étend sur nous....
— Tout est tranquille....
Loin des jaloux
Et de la ville,
Viens !.. — Sans-Souci
Est tout fleuri
De violettes,
De blancs muguets,
Et de clochettes
Aux bleus bouquets;
Et la pervenche,
Flexible et blanche,
Rampe et s'unit
Avec la mousse
Menue et douce
Comme un doux lit....
Là, loin d'un monde
Si triste à voir,
Qui roule et gronde,
Impur, immonde,
Comme un flot noir:
Viens sous l'ombrage
De ce feuillage,
Riante image
De tes vingt ans....
Viens !.. Le printemps

S'enfuit et passe
Vite emporté,
Comme s'efface
Sur une glace
Jusqu'à la trace
De la beauté...

M. E.-S. HADOT.

LA CONSULTATION.

Un paysan chez un homme de loi
Alla consulter une affaire.
Après l'examen ordinaire,
L'avocat lui dit : Selon moi,
Votre cause est, bonhomme, on ne peut pas plus claire;
Sur vingt arrêts, au moins, vous êtes appuyé.
Le rustre ouvre sa bourse, et deux écus lui donne.
Mais à présent, monsieur, que vous êtes payé,
Dites-moi franchement si mon affaire est bonne?

H. L.

SONNET

A M. C.-L. MOLLEVAUT, DE L'INSTITUT.

Poète ingénieux, ta muse, au vol agile,
De la double colline a franchi les hauteurs :
Anacréon, Properce, et Tibulle, et Virgile,
Revivent dans tes vers, applaudis des lecteurs.

Tu ne cueillis jamais une palme fragile ;
Le mérite t'appelle au trône des auteurs ;
Tant que vivra le goût sur ce globe d'argile,
Nos neveux rediront tes accords enchanteurs.

C'est à toi d'emboucher la trompette héroïque *,
De chanter un grand roi, philosophe stoïque,
Qui fit régner Minerve où régnait le dieu Mars.

Dans un hameau charmant, moderne Lucrétile,
Où tu sais marier l'agréable à l'utile,
Tu consacres ta vie au culte des beaux-arts.

M. J. B. CLARAY DE CREST-VOLLAND.

* M. Mollevaut vient de terminer un poème épique, intitulé *La Louiséide* ou *Waterloo*.

MES DERNIERS VERS PEUT-ÊTRE,

MÉLODIE.

De printemps en printemps et d'orage en orage,
Poussé vers l'avenir... je m'arrête en chemin,
Et j'entrevois déjà le fortuné rivage
Que j'atteindrai demain.

Mais avant de quitter la rive hospitalière
Où j'ai bercé, nourri je ne sais quel désir,
Malgré moi mon œil jette un regard en arrière,
Et je pousse un soupir.

Un regard, un soupir, ô stérile éloquence!
O poétique adieu, bonheur mêlé de fiel!
Vague et faible regret d'une âme qui s'élance
Vers la lyre du ciel!...

Je contemple ces bois, ce fleuve, ces collines,
Tout triste de me voir les quitter sans retour,

Et ce castel sans maître, et ces vieilles ruines,
Où rêva mon amour.

Et quand il faut mourir, ma voix qui s'inquiète
Demande avec langueur aux lieux qu'elle anima,
S'ils se rappelleront leur ami, leur poète,
Et celle qu'il aima!

Au moment décisif, notre âme vacillante
Regarde tour à tour l'azur et le vallon,
Et laisse, en hésitant, pour la sphère brillante
Cet obscur horizon.

Muette sympathie, impérieux mystère!
Nous marchons à pas lents vers le port tant rêvé,
Et toujours le malheur nous attache à la terre
Où nous l'avons trouvé.

Car il est dans nos cœurs, pleins de douloureux cha
D'amères voluptés qui ne s'expriment pas, [me
Des sentimens secrets qui font couler les larmes,
Et captivent les pas!

Il est des deuils chéris, de tristes jouissances,
Que nous font éprouver une pierre, un ormeau;
Mais Dieu ne fait fleurir nos saintes espérances
Qu'à l'entour du tombeau.

Quand de notre fanal les lueurs sont éteintes,
Aveugles nautonniers, nous invoquons la mort :
C'est un peu de bonheur que plutôt dans nos plaintes
Nous demandons au sort.

Cependant, qu'est-ce, hélas ! que cette pauvre vie ?
Un chaos de grandeurs, d'ennuis, d'ambitions,
Un océan mouvant, une arène remplie
Du bruit des nations.

Peuples et potentats débordent sur la plage :
Ce ne sont que fureurs, flots de sang, noirs complots ;
Et qu'en restera-t-il aux hommes d'un autre âge ?
Des dates et des mots !...

Ne nous retournons pas vers un monde où s'altère
L'âme la plus limpide et le plus noble cœur :
J'entends la Foi m'ouvrir le divin sanctuaire
Que m'a montré sa sœur !

J'abandonne, en suivant la céleste colombe,
Un séjour de débris, d'erreurs et de regrets,
Où je ne suis venu que pour creuser ma tombe
Et planter mon cyprès !

M. Alphonse LE FLAGUAIS.

LA PENSÉE.

Pauvre pensée !
Qui te présentes sous ma main,
Comme toi je suis délaissée,
Et n'attends plus de lendemain.
Pauvre pensée !

Pauvre pensée !
Lorsque l'on t'offrit à mes yeux,
Ta couleur, qui s'est effacée,
Brûlait comme l'éclat des cieux !
Pauvre pensée !

Pauvre pensée !
Maintenant terne, ainsi que toi,
Ta tige, qui meurt affaissée,
Attend la terre comme moi.
Pauvre pensée !

Mademoiselle FOLLEVILLE, ex-actrice
du grand théâtre de Lyon.

Le Rossignol.

C'était le soir : l'astre mystérieux
En croissant argenté poursuivait sa carrière :
Un demi-jour délicieux
Avait remplacé la lumière,
Et la cloche de la prière
En mourant montait vers les cieux.
Bientôt des peupliers les tiges élancées
Agitent mollement leurs flexibles rameaux ;
L'insecte lumineux brille sur les coteaux,
Et du saule pleureur les branches balancées
Se réfléchissent dans les eaux.

Le frais lilas, aux touffes embaumées,
Le muguet gracieux, mariaient leurs odeurs :
J'effeuillais, tout pensif, une pervenche en fleurs,
Quand Philomèle, aux brises parfumées,
Abandonna soudain ses accens enchanteurs.
Et j'étais seul... assis au bord de la prairie ;
De la touchante mélodie,

J'écoutais les sons ravissans,
Et, plongé dans la rêverie,
J'oubliais les maux de la vie,
Je repassais les jours de mon printemps.

Trop fugitifs instans d'ivresse!...
Bientôt je m'éloigne à pas lents,
Et guidé par les mêmes chants,
Chants de bonheur et d'allégresse,
J'entre dans cet enclos funèbre et solennel
Où l'enfance ingénue et la froide vieillesse,
Où l'indigence et la richesse
Dorment, hélas! d'un sommeil éternel.

. . . .

. . . .

Et là, sur un tilleul, dont la cime inclinée
Protégeait une tombe à demi-ruinée,
L'oiseau joyeux, en sons brillans et doux,
Racontait, plein d'amour, son fertile hyménée.....
A la cendre de deux époux.

M. Eusèbe Gris.

SOIRÉE.

Par un culte immortel qu'elle me soit sacrée,
Cette délicieuse et rapide soirée!
Heures d'enivrement trop promptes à finir,
Qui s'envolent sitôt pour ne plus revenir,
Court instant, qui rayonne à notre âme ravie,
Comme un éclair qui fend l'orage de la vie!

La lune était au ciel; son reflet argenté
Pâlissait ton beau front de sa blanche clarté.
Tantôt sur le gazon se roulant avec grâce,
De tes pieds adorés venait baiser la trace;
Tantôt des rameaux verts entr'ouvrant l'épaisseur,
De tes yeux caressans éclairait la douceur.
Tout prenait, animé d'un sentiment plus tendre,
Des regards pour te voir, une âme pour t'entendre;
Et, pour mieux t'écouter, se taisait dans le bois
L'haleine du zéphyr moins pure que ta voix!

Oh! oui, c'était pour toi, pour toi, souffrante et lasse,
Que le gazon touffu tapissait cette place;
Pour toi, l'arbre fleuri formait un vert rideau,
Et l'herbe se pliait sous son léger fardeau. [même,
Quel bonheur! près de toi, comme au sein de moi-
A redire ces chants éclos d'un nom que j'aime,
Bercer au doux accord de mes vers palpitans,
Moi qui te les répète, et toi qui les entends,
Et réveillant chez toi cet écho que j'adore,
Quand tu les sais si bien, te les apprendre encore!
Pourquoi de gloire alors viens-tu m'entretenir?
Près de mon soir d'hier qu'est tout un avenir?
La coupe où ma jeunesse a bu la poésie,
De tes lèvres de roses a-t-elle l'ambroisie?
Qu'importent du public les jugemens divers?
Toi seule, maintenant, fais frissonner mes vers:
Pour toi seule je veux vivre, penser, écrire!
Récompensé d'un mot, payé par un sourire,
Ma seule ambition, c'est de voir ton regard
Me chercher dans la foule, et tendrement hagard,
Retomber sur moi, comme avec idolâtrie
Retourne un exilé qui revoit sa patrie.
Ne me rappelle pas la scène et ses bravos:
Je cède sans regret la palme à mes rivaux,
Pourvu que, recueillant le seul fruit où j'aspire,
Je moissonne deux mains dans le cœur qui m'inspire.

Qu'au lieu d'un nom public, dans un tendre entretien,
Une secrète voix me redise le mien !
Plus chère qu'un laurier que la gloire environne,
Une main sur mon front est toute ma couronne !

Si je vous ai reçus pour un vaste dessein,
Trésors de poésie enfermés dans mon sein,
Mes amours n'iront pas en voluptés stériles;
Pour ma gloire peut-être elles seront fertiles,
Et l'on retrouvera dans mon vers enflammé
Tout ce que je sentis et tout ce que j'aimai.

Toi que pour mon repos j'ai tant besoin de croire,
Que ce soir à jamais vive en notre mémoire,
Comme ces jours si chers à leur culte jaloux,
Que les zélés chrétiens célèbrent à genoux!
Ne crains pas que ma bouche, apprise à bien se taire,
Ose de tes bienfaits épancher le mystère.
Ne t'offense donc pas si, pour tout entretien,
Mon sein, gonflé d'amour, se répand dans le tien.
Pour confident, enfin, quand je n'ai que toi-même,
Pourquoi me défends-tu de prononcer : je t'aime?
Eh bien! de nos discours que le mot soit exclus:
Je t'aimerai toujours; je ne le dirai plus.
Mais lorsqu'elle te suit sur tes pas élancée,
Jamais tu ne pourras bannir de ma pensée

Ni ta voix dans mon âme heureuse à retentir,
Ni cet esprit sublime et brûlant à sentir,
Que berce des succès la douce fantaisie,
Qui rêve élan de gloire ou simple poésie :
Peux-tu me séparer de ce charme si prompt?
De ces grands cils portant l'albâtre de ton front?
De ce front imposant où ta grandeur respire?
De cette bouche rose où s'égare un sourire?
Non, ce rire bruyant plus triste que nos pleurs,
Mais ce souris plaintif tout empreint de douleurs,
Retraçant le passé comme une onde fidèle,
Les sites vaporeux qui s'effacent loin d'elle.
Desenivre-moi donc des grâces d'un beau corps,
De cette voix qui brille en suaves accords,
De ces cheveux flottans dont l'onde qui s'épanche,
Descend, en se jouant, sur une épaule blanche,
Et, relevant l'éclat d'un teint vermeil et pur,
Court en anneaux de jais sur des veines d'azur!
Éloigne, s'il se peut, de mon esprit rebelle
Et ces pieds si mignons, et cette main si belle,
Et ces doigts délicats, effilés et polis,
Qui s'ouvrent gracieux comme un bouquet de lis,
Ou quand sur un genou leur tige se repose,
A chaque extrémité laissent pendre une rose.
Ferme mes yeux enfin sur toi, sur ton pouvoir,

Sur toi qu'il faut aimer dès qu'on a pu te voir ;
Sur ton souris puissant, moins puissant que tes larmes,
Et sur tant de beauté, le moindre de tes charmes.
Esclave, sous tes lois asservi sans retour,
J'y consens ; à ce prix, ne parlons plus d'amour.
Et cependant ici permets qu'il me souvienne
Qu'hier ta blanche main ne fuyait pas la mienne;
Que ton œil enivrant, ma richesse, mon bien,
Avec quelque douceur se fixait sur le mien,
Et que plus d'un serment qui brûlait de te plaire,
A ton âme indulgente arriva sans colère !
Oh ! que la verte allée où nous allions errans,
Ces sites sans attraits pour des indifférens,
Ce tertre, ce coteau, ces arbres, ces ruines,
Ce gazon tressaillant sous tes formes divines,
La même lune aussi, les mêmes lieux, le soir,
A tes genoux sacrés me voient encor m'asseoir !
Il faut que je te quitte, et mes douleurs reviennent;
Mes instans ne sont beaux que lorqu'ils t'appartiennent;
Et comme en un désert, sitôt que tu m'as fui,
Je me retrouve seul, et seul avec l'ennui.
Flambeau qui colora ma vie amère et sombre,
Comme un astre qui brille et qui s'éteint dans l'ombre,
Ainsi tu m'apparais dans mon rêve d'un jour,
Comme un ange exilé de son divin séjour,

Qui, glissant un moment des sphères éternelles,
Sur son voile d'azur a replié ses ailes,
Et sème, en s'envolant, sur ses pas gracieux,
Ces doux parfums d'amour qu'il apporta des cieux.

M. J. LESGUILLON.

LE PATIENT.

Je ne sais trop pour quel forfait
Certain Normand vers la potence,
A pas comptés, s'acheminait.
Cédant à son impatience,
L'exécuteur, qui le suivait,
De la voix poliment l'invite
A vouloir bien presser le pas.
Lors le Normand : « Mon cher, non pas;
» Sachez que vers mon dernier gîte
» Je prétends marcher à mon gré :
» Pour le plaisir que j'y prendrai,
» J'arriverai bien assez vite. »

M. Edmond de B.

LE TORRENT,

IDYLLE PERSANE.

Zaphné, l'orage a passé sur nos têtes,
Il porte au loin son souffle dévorant :
Ne crains plus rien ; le vain bruit des tempêtes
Arrive, et meurt dans le flot du torrent.
Viens, ma Zaphné, t'asseoir sur le rivage ;
Nous y pourrons recommencer nos jeux :
Viens ; il est doux d'entendre, après l'orage,
Fuir à ses pieds le torrent écumeux.

Seul avec toi, toi mon unique amie,
Mon bras t'entoure et te sert de soutien :
Ton cœur, Zaphné, contre mon cœur s'appuie ;
Je peux compter les battemens du tien.
Dis-moi cet air si léger et si tendre,
Et que ta voix rend si voluptueux ;
Dis, je t'écoute ; et je saurai l'entendre,
Malgré le bruit du torrent écumeux.

Pourquoi baisser tes paupières humides ?
Retardes-tu l'instant de mon bonheur ?
O ma Zaphné ! sur les ondes rapides
Vois disparaître et mourir cette fleur...
Elle n'est plus !... La beauté lui ressemble,
Et du destin craint le souffle orageux ;
Jeunesse, amour, tous deux passent ensemble
Comme la fleur sur le flot écumeux !

Sous mes transports laisse expirer ta plainte ;
Qu'à tes refus j'oppose un long baiser !
O ma Zaphné ! que ton cœur soit sans crainte
Au tendre amour qui vient nous embraser !
Ne tremble plus.... La colombe plaintive
Seule avec nous peut connaître ces lieux ;
Et nos soupirs se perdent sur la rive,
Mêlés au bruit du torrent écumeux.

M. Al. GOURÉ.

Le Poëte au dix-neuvième siècle,

ODE.

« Ah ! nous ne sommes plus au temps où le poète
Parlait au ciel en prêtre, à la terre en prophète. »
VICTOR HUGO.

« J'entends l'écho de la vallée ;
Qu'il est pur et mélodieux !...
L'oiseau, sous l'épaisse feuillée,
Prélude aux concerts amoureux ;
La fleur, soudain épanouie,
Exhalant sa douce ambroisie,
Se mêle aux célestes accords...
Tout s'anime, tout se féconde,
Tout vit !... c'est le flambeau du monde
Qui sème ses feux sur ces bords !

» Frappés de sa magnificence,
Soumis à son cours glorieux,

Tous les astres, en sa présence,
Se voilent de l'azur des cieux!
Foyer éclatant de lumière,
Seul il fait jaillir sur la terre
Les reflets du jour éternel;
Tout, dans la nature embellie,
Dans l'ombre long-temps recueillie,
S'émeut, s'ouvre à l'amour du ciel! »

Ainsi, quand chantait le poète
Aux jours des prestiges charmans,
Tout respirait un air de fête
Au sein de mille enchantemens!
S'élevant sur les grands du monde,
Semant la lumière féconde,
Il brillait seul du feu divin:
Devant lui s'inclinaient les sages,
Sa voix enflammait les courages,
Ses chants fléchissaient le destin!

Ah! passe vite sur la terre,
Fils du ciel aux accords touchans!
Les rois, sous leur riche bannière,
Ne sollicitent plus tes chants!
Les voit-on, quittant leur armure,
Sur les fleurs, sous l'humble verdure,

Préluder aux chants inspirés,
Et, plus jaloux d'un luth célèbre
Que d'un laurier long-temps funèbre,
Évoquer les chants adorés?

Oh! renaissez dans ma mémoire,
Temps, heureux temps des troubadours,
Où le poète, dans sa gloire,
Chantait sous de brillans atours;
Où les grands, les puissans monarques,
Lui donnaient d'éclatantes marques
De leur amour religieux;
Où la sensible châtelaine,
Pour charmer, consoler sa peine,
Répétait de tendres adieux!

Il n'est plus pour lui de conquêtes,
Il passe oublié, languissant!
Si son nom, mêlé dans nos fêtes,
Y réveille un bruit caressant,
C'est un vain bruit qui s'évapore,
C'est le vain bruit d'un luth sonore
Qu'on saisit, qu'on laisse aussitôt;
C'est l'odeur de la fleur naissante,
Que d'une main indifférente
On effeuille, on foule bientôt.

Non, le cœur n'a plus de pensées ;
Il se dessèche, il se flétrit !
L'orgueil, par des routes aisées,
Ouvre des champs qu'il agrandit :
Mais pour le cœur partout stériles,
Ces vastes champs n'ont point d'asiles
Pour l'amour qui nous rend heureux :
L'ambition s'y précipite ;
Elle pousse, elle heurte, agite
Les vaincus, les victorieux.

Fuyez cette foule cupide !
Repoussez ces hommes pervers !
Cette lumière qui les guide
Est une lueur des enfers.
Oui, c'est dans l'âme du poète
Que, dans l'effort de la tempête,
Se concentre le feu sacré !
Vous, dignes d'un plus heureux âge,
Venez, venez sur le rivage
Où dort le poète inspiré !

Qu'il dorme ! et qu'un aimable songe
Le console de ses revers !
Qu'il dorme ! et qu'un heureux mensonge
Lui découvre un autre univers

Où toutes les vertus renaissent,
Où nos idoles disparaissent,
Où le poète ait des autels,
Où toutes les voix unanimes,
Réveillant les échos sublimes,
Répètent ses chants immortels!

Mais qu'importe que le temps passe,
Insensible aux chants glorieux;
Que plus d'un nom sacré s'efface
Sur tant de vestiges poudreux!
Ces noms, en grands traits de lumière,
Sont écrits sur le sanctuaire
Où repose le dieu du jour...
Ah! ne brisez point votre lyre,
Poètes que sa flamme inspire,
Ce dieu vous promet son amour!

Oui, ce dieu, sur la terre encore
A plus d'un laurier, d'un autel!
Chantez!... Dans son temple sonore
Retentit l'accord solennel.
S'il n'est, loin des fêtes du monde,
Que son écho qui vous réponde,
Consolez-vous... soyez heureux:
C'est l'écho qui redit aux anges

Les vœux, les concerts, les louanges
Des mortels inscrits dans les cieux !

M. A. B. VIGAROSY.

A VIRGINIE,

EN LUI OFFRANT LE PORTRAIT DE SON CONFESSEUR, M. FEUTRIER, ÉVÊQUE DE BEAUVAIS.

Comme vos traits, ceux-ci respirent la candeur,
Mille vertus, une aimable douceur ;
Mais vous en conviendrez, votre regard diffère
De celui du prélat qui gouverne Beauvais :
A tous les cœurs le sien promet la paix ;
A tous les cœurs vos beaux yeux font la guerre.

M. Edmond de B.

SEIZE ANS.

Bientôt tu compteras seize ans;
Tes yeux sont vifs et ta taille est jolie;
Garde-toi des propos galans,
D'amour redoute la folie.
On te fera de beaux discours,
On parlera d'aimer toujours:
Ah! n'en crois rien, jeune fillette,
De l'amant qui déjà te guette,
Redoute la témérité,
Ou des pleurs bientôt, en cachette,
Expîront ta crédulité.

Qu'un doux aveu vienne payer sa flamme,
Bientôt cette amoureuse ardeur
Dont les feux brûleront ton âme,
A d'autres lois enchaîneront son cœur;
Plus de repos alors, adieu, gaîté, bonheur!

Tu gémiras en vain, hélas! pauvre fillette,
De froids dédains blesseront ta fierté,
Et tes pleurs long-temps, en cachette,
Expiront ta crédulité.

Madame Gautier.

LE BLANC ET LE NOIR,

FABLE.

La malice est souvent la dupe de son art.
Le noir disait au blanc, sur un ton goguenard :
Innocente couleur, tu me parais bien fière
De ton petit éclat, présent de la lumière;
Mais je veux t'offusquer, attends, et tu vas voir.
Qu'arriva-t'il de son ouvrage?
Il en parut encor plus noir;
Et l'autre en brilla davantage.

M. D.-M.

L'embarras de là-haut,

APOLOGUE.

Un jour que des prêtres français,
De nos admirables succès
Rendaient grâce au dieu des armées,
Un nouveau saint, à leurs accens
Goûtait le plaisir et l'encens.
Mais voilà qu'aussi bons chrétiens,
Perçant les célestes enceintes,
Des pontifes autrichiens,
Au ciel font entendre leurs plaintes.
Qu'est cela? dit le saint surpris,
Quels étrangers charivaris!
Mais, d'une aile capricieuse,
Le sort a changé de côté;
L'Autriche, un jour victorieuse,
Chante la céleste bonté,
Tandis que la voix de la France
Accuse en une plainte immense

La céleste sévérité.
Bientôt tourne encore la chance,
Et tournent en cette occurence,
Avec même facilité,
La plainte et la reconnaissance.
Saint Pierre, au nouvel arrivant,
Dit : Tu peux à présent comprendre
Qu'embarrassé le plus souvent,
Dieu ne sait pas auquel entendre.
Des destins quelquefois le cours,
Quoi qu'on doive espérer ou craindre,
Nous entendrons toujours se plaindre,
Et nous remercier toujours.

Dans sa remarque salutaire,
Saint Pierre ne se trompait pas.
En descendant beaucoup plus bas,
Les moindres choses de la terre
Rencontrent le même embarras.
Ce que l'un maudit, l'autre l'aime :
Si vous pouvez, accordez-les ;
Mais remarquez que le Carême
Est le Carnaval des poulets.

LA MORT D'UNE FEMME.

To dei ! — To sleep ! — Perhaps
To dream.

SHAKSP.

I.

Comment de tes douleurs le lac s'est-il grossi?
Du tissu des chagrins qui t'ont conduite ici,
Qui pourra démêler la trame?
N'avais-tu plus d'amis? — La fortune, en ses jeux,
Livrait-elle au courant de ce monde orageux
Ta barque, sans voile ni rame?

II.

N'avais-tu pas trouvé d'amour semblable au tien?
N'avais-tu pas d'époux dont le bras, ton soutien,
Affermît ta marche timide;
Pas d'enfant dont la lèvre appelât ton baiser;
Pas de mère à nourrir; d'amant, sur qui poser
Ton regard, de tendresse humide?

III.

Ah ! le calice amer que ta bouche a séché
S'était-il sur ton cœur goutte à goutte épanché?
L'as-tu vidé jusqu'à la lie?
Avant de te briser, plias-tu? — Le malheur
Se cachant dans ton sein, comme un ver dans la fleur,
Plus que la mort t'a-t'il pâlie?

IV.

Pourquoi devant l'espoir reculer à vingt ans?
La vieillesse à ton front n'aurait pas, de long-*temps*,
Imprimé ses traces arides.
Au-dessus de l'arc noir, formé par tes sourcils,
A peine un pli léger révèle des soucis...
Est-ce à ton cœur qu'étaient les rides?

V.

Ange! as-tu pris l'essor sans larmes, sans regret?
Qui jamais le dira! — De ton fatal secret
Toi seule fus dépositaire.
Lasse, et les pieds meurtris par des chemins mauvais,
As-tu trouvé du moins l'abri que tu rêvais,
Et l'oubli dans ton lit de terre?

M. Théodore CARLIER.

L'Avare et son Trésor,

APOLOGUE.

L'avarice est un grand défaut,
Je pourrais dire un vice, même un crime.
Sur ce point toutefois on a beau crier haut,
Et débiter mainte et mainte maxime,
C'est toujours temps perdu. Ce malheureux penchant
N'en va pas moins son train, faisant mille ravages.
Ne nous lassons point cependant,
Et tâchons, s'il se peut, à tant d'avis si sages,
De donner plus de poids par l'exemple suivant.

A force de travaux, de peines, de misère,
Un homme acquit beaucoup de biens.
Il en avait partout, mais il n'y touchait guère;
On aurait dit qu'ils n'étaient pas les siens.
Mal vêtu, mal nourri, manquant du nécessaire,
Il se privait de tout pour grossir son trésor.
Ajouter de l'or à de l'or
Était sa jouissance et son unique affaire.

Dans sa demeure, au fond d'un souterrain,
Il avait, de sa propre main,
Construit avec un art extrême
Certain caveau que nul, hormis lui-même,
Jamais n'aurait pu découvrir:
Une porte de fer, qu'il savait seul ouvrir,
En défendait encor l'entrée;
Il y dépose un large coffre-fort,
Qu'avec un saint respect il remplit bord à bord
De ce métal, chose pour lui sacrée.
Là, tous les soirs, sans y manquer,
Il vient visiter son idole,
En repaître ses yeux, et surtout remarquer
Si le diable n'a pas emporté quelque obole.
Quel autre, en effet, qu'Astarot
Eût pénétré dans un pareil cachot?
Une nuit néanmoins voilà qu'il s'imagine
Que l'on attaque le caveau,
Qu'il entend des coups de marteau,
D'autant plus alarmans qu'on frappe à la sourdine.
Il n'y tient pas, il s'élance du lit,
D'un méchant grabat, pour mieux dire,
Vole et se précipite à l'endroit du délit.
Ce n'était rien; mais plein de son délire,
Il ne peut être rassuré,
Dans le caveau s'il n'entre.... Il est entré :

Dieu veuille à présent qu'il en sorte !
Car en entrant il était si troublé,
Qu'il avait oublié de retirer la clé,
Et, par malheur, la trop mobile porte
A l'aide d'un ressort tournait de telle sorte,
Qu'à peine ouverte elle se refermait,
Et notre homme était là pris comme au trébuchet.
Appeler du secours devenait inutile,
On ne l'aurait pas entendu ;
Et puis qui donc serait venu
Quand seul il habitait son triste domicile ?
C'est alors que, glacé d'effroi,
Et tenant embrassé le trésor homicide,
Il laisse, à demi-mort, d'une bouche livide,
Tomber ces mots cruels : « C'en est donc fait de moi ! »
Oui, c'en est fait, point d'espérance,
Il faut qu'il expire de faim
Sur un tas d'or, qui, quoique immense,
Dans cette horrible circonstance,
Ne vaut pas un morceau de pain.

H. L.

ÉLÉGIE.

Voyez-vous ce beau ciel, ces lacs bleus qu'il colore,
Cette neige de fleurs tombant du citronnier ?
Aussi pur que le son qui fuit de la mandore,
Entendez-vous de loin le chant du gondolier ?

C'est dans ce doux climat que pour charmer la *vie*
On pense avec son âme, on aime avec son cœur ;
Que les grandeurs n'ont rien que l'espérance envie ;
Que l'on ôte à l'orgueil pour donner au bonheur.

Mais un double parfum de fleurs et de tendresse
pour moi vainement embaumé ton séjour ;
Beau pays, tu n'as rien qui plaise à ma tristesse,
Car c'est sous d'autres cieux que j'ai rêvé d'amour.

Mademoiselle Élisa MERCOEUR.

Les Croisades,

ODE.

C'était la nuit, au fond d'un temple solitaire,
Sept lampes d'or versaient leur jour mystérieux.
Un ermite de France, incliné vers la terre,
Priait; sur une tombe il attachait ses yeux;
Car ce tombeau reçut cette grande victime,
Cet élu de la Croix, ce criminel sans crime,
Qu'aux pieds d'un tribunal un juge osa citer,
Et la pierre funèbre en prodiges féconde,
Vit le Sauveur du monde,
Fils de l'homme, mourir, et Dieu ressusciter.

Pacifique soldat d'une auguste milice,
Sous un manteau grossier cachant un cœur de feu,
L'œil baissé, les pieds nus, couvert d'un long cilice,
Pierre vint saluer la crèche de son Dieu,
Les champs qu'il traversait en semant les miracles,
Le mont des Oliviers, la grotte des oracles,

Ce fleuve dont les eaux guérissaient les lépreux,
Siloé, Josaphat, et cette roche sainte
Où vit encor l'empreinte
Des pieds du voyageur qui partit pour les cieux.

O douleur ! qu'a-t-il vu ? Jérusalem captive,
Dans ses remparts muets pleurant son déshonneur;
Le sérail d'un sultan profanant cette rive
Où jadis s'élevait la maison du Seigneur;
Les enfans d'Israël voués à l'infamie,
L'odieux défenseur d'une secte ennemie,
Imposant aux chrétiens l'affront de ses tributs,
Et près des lieux sacrés que son insulte brave,
Forçant leur troupe esclave
A payer Mahomet pour adorer Jésus.

Mais tandis que, plongé dans une longue extase,
Pierre embrasse un espoir qui ne sera pas vain,
Quand son âme s'exalte et son regard s'embrase,
Comme s'il respirait quelque souffle divin,
Tout à coup, soulevant sa poudre sépulcrale,
Le Dieu crucifié lui montra son front pâle,
Ses pieds percés de clous, ses bras encor meurtris;
D'une sueur de sang la plaie était couverte,
Et la tombe entr'ouverte

Vers l'ermite muet laissa monter ces cris :
« Chrétien ! plains mes douleurs et venge mes outrages ;
» Vois mes autels, déchus de leurs premiers hommages,
» S'envelopper de deuil ;
» Dans les murs de Sion, dépouillés de leur gloire,
» Les fils de mes bourreaux poursuivent ma mémoire
» Jusqu'au fond du cercueil.

» Dans un lâche repos si l'Europe sommeille,
» Va, parle, et que ta voix comme un seul homme éveille
» L'Occident tout entier :
» Au rang de mes soldats ma volonté t'élève ;
» Ma croix est ton drapeau, ma parole ton glaive,
» Mon nom ton bouclier.

» A l'ombre de ce nom si ta voix les rassemble,
» Les peuples et les rois accourront tous ensemble
» Combattre pour la foi ;
» Les traces de mon sang leur ont marqué la voie ;
» Quand je suis mort pour eux, quels chrétiens, avec joie
» N'expireraient pour moi ?
» Quoi ! leur courroux s'endort, tandis que dans Solime

» L'infidèle vainqueur impunément opprime
» Leurs frères d'Orient,
» Et, tyran orgueilleux d'une horrible conquête,
» Aux portes d'un sérail pour suspendre leur tête,
» Les égorge en riant!

» Héroïques martyrs, aux champs de Palestine,
» S'ils succombent auprès de ma tombe divine,
» Je leur garde un tombeau.
» Au banquet des élus mon père les convie,
» Et son souffle, à leurs yeux, de l'éternelle vie
» Allume le flambeau.

» L'esprit du Dieu vivant descendra dans leur âme;
» Un ange agitera l'épée et l'oriflamme
» Devant leurs escadrons.
» Agneaux près des autels, lions dans les batailles,
» Ils verront des cités s'écrouler les murailles
» Au bruit de leurs clairons.

» Solime! ô toi l'aïeule et la reine du monde!
» Quitte ces voiles noirs; jette la cendre immonde
» Dont ton front s'est chargé.
» Que d'exploits immortels pour toi l'Europe enfante!

» Le Croissant est vaincu, la Croix est triomphante,
» L'Univers est vengé! »

La voix se tait; soudain à ces accens funèbres
Jésus fait succéder de célestes concerts,
Et semble, du tombeau désertant les ténèbres,
S'élancer radieux sur le trône des airs.
Foulant d'un pied vainqueur le turban sacrilége,
On dirait qu'à sa suite il traîne un long cortége
De princes chevaliers, de pontifes héros,
Qui, grands dans les revers comme dans la victoire,
Inclinent aux pieds de sa gloire
Leurs couronnes, leurs croix, leurs lances, leurs drapeaux.
O Pierre! reviens dans la France
Remplir ta noble mission;
Reviens prêcher la délivrance
Du saint sépulcre et de Sion.
Dans chaque pays où tu voles,
Si ta voix manque de paroles,
Que tes mains élèvent la Croix.
Arme-toi, l'Europe t'imite,
Et le bourdon d'un seul ermite
Guide tous les sceptres des rois.

O noble enthousiasme ! ô sainte frénésie !
L'Occident, sur les pas d'un pèlerin guerrier,
Pour se précipiter vers les champs de l'Asie,
De ses vieux fondemens s'arrache tout entier.
La trompette a sonné le signal des alarmes.
Dieu le veut ! Dieu le veut ! Prenons la Croix ! aux armes !
A ce cri répété par d'innombrables voix,
Des Martel, des Roland, les ombres héroïques,
Au fond de leurs cercueils antiques ;
Ont agité la lance et saisi le pavois.

Lorsque, volontaire exilée,
La France part pour le Jourdain,
Du sein de sa tombe ébranlée
Se dresse un vieux roi paladin :
C'est Charlemagne ; son fantôme
Debout, planant sur son royaume,
Regarde passer ses soldats,
Et, dans son ardeur belliqueuse,
Porte la main sur sa joyeuse,
Comme pour marcher aux combats.

Est-il d'un roi français un spectacle plus digne?
Un essaim de héros, que Dieu seul a compté,
S'élance, et du salut le vénérable signe
Rayonne, en trait de feu, sur leur cœur indompté.
Chargés de crucifix, de cilice, de haumes,
Tous frappant leur poitrine et murmurant des psaumes,
Rangent sous un drapeau leurs bataillons divers;
L'un s'arrache aux autels, l'autre quitte son trône;
Cet autre, en demandant l'aumône,
Va, mendiant obscur, conquérir l'Univers.

Salut! ô belliqueux voyage!
Salut, pélerinage armé,
Guerre qu'entreprend le courage
Par un zèle saint enflammé.
Quel spectacle! Un même théâtre
Voit la barbarie idolâtre
Lutter contre l'honneur chrétien;
Et souvent l'infidèle admire
Cet humble héroïsme qu'inspire
Un Dieu qui ne fut pas le sien.

Que de vertu brilla sur ces plages divines,
Depuis qu'un chef vaillant, mais plus modeste encor,

Aux lieux où le Sauveur fut couronné d'épines,
Refusa de porter une couronne d'or,
Jusqu'au jour où le roi de chrétienne mémoire,
Louis, au sein des fers, sanctifia sa gloire,
Et, dans ses revers même encor victorieux,
Au rang des pénitens, orgueilleux de descendre,
Mourut, étendu sur la cendre,
En bénissant son fils, et regardant les cieux!

Des champs où la Tamise coule,
Des bords du Rhin et du Weser,
Si les peuples viennent en foule
Chercher ces combats d'outre-mer,
Combien, dans ce concours sublime,
Les Français, que l'honneur anime,
Brillent parmi tous les guerriers!
Du Seigneur fidèle milice,
Entrés les premiers dans la lice,
Ils n'en sortent que les derniers.

Minarêts byzantins, plaines de la Massoure,
Remparts de Saint-Jean-d'Acre, et cèdres du Liban,
Parlez; révélez-nous par quels faits de bravoure
En présence du casque a baissé le turban.

Antioche, Nicée, Édesse, vos murailles
Ont vu ces pèlerins, semant les funérailles,
Planter sur ces créneaux leur étendard pieux,
Et quelquefois mourir en gardant souvenance
De ce tant doux pays de France,
Où respirait leur dame, où dormaient leurs aïeux.

Preux Robert, illustre Tancrède,
Baudouin, Adhémar, Godefroi,
Est-il un nom qui ne le cède
A vos noms, remparts de la foi?
Dans les palais ou dans le cloître,
Partout votre exemple a fait croître
Pour vengeurs de la chrétienté,
Saint Bernard et son éloquence,
Philippe-Auguste et sa vaillance,
Louis-Neuf et sa piété.

O temps aventuriers, chers à la poésie,
Montrez-nous ces soldats, rois de Jérusalem;
Ces sultans enivrés du parfum de l'Asie,
Dans l'ennui pompeux d'un harem;
Ces magiques forêts et ces châteaux moresques,
Dont les armes chevaleresques

Dissipent les enchantemens ;
Ces ramiers voyageurs, qui, messagers fidèles,
Volent d'un camp à l'autre échanger les nouvelles
Des chrétiens et des musulmans.

Ce palais merveilleux du vieux de la montagne,
Où ces grands cavaliers qui, sur leurs chevaux blancs,
Devant leurs glaives nus, que la mort accompagne,
Chassent les Sarazins tremblans ;
Ces prêtres agités de rêves prophétiques ;
Ces femmes aux regards mystiques,
Où l'arrêt du ciel semble écrit,
Et dans son vieux fourreau, plongé jusqu'à la garde,
Le fer de Godefroy veillant seul à la garde
De la tombe de Jésus-Christ.

Honneur à ces croisés, dont le pieux courage
De mille noms fameux a peuplé l'avenir !
Enfans de ces héros, à titre d'héritage
Conservons leur grand souvenir.
Que leurs exploits, orgueil de nos vieilles chroniques,
Pareils à nos chastes reliques,
Dans nos cœurs vivent recueillis.
Leur gloire qui du temps défia les injures,
Semble unir à l'éclat de leurs riches armures
La blancheur de leurs fleurs de lis.

Est-il guerre plus sainte? est-il plus belle cause?
L'avide ambition arme-t-elle leurs bras?
Non; du joug qu'en espoir Mahomet leur impose,
Ils courent sauver leurs états,
Et, nobles défenseurs de toutes les misères,
Rachètent un peuple de frères
Par leur épée ou par leur or;
Contens de rapporter toute leur renommée
Avec quelques débris du sol de l'Idumée,
Ou quelques palmes du Thabor.

Eh quoi! le sang chrétien vengé dans la Syrie,
La Croix sainte debout aux pieds du saint tombeau,
Les arts de l'Orient chassant la barbarie
Devant l'éclat de leur flambeau,
Le pouvoir féodal servant la monarchie,
L'hydre sanglant de l'anarchie
Fuyant loin du trône français;
Injustes détracteurs de ces faits magnanimes,
Répondez! Sont-ce là des malheurs ou des crimes,
Ou des vertus et des bienfaits?

Vieux siècles d'héroïsme et de chevalerie,
Où la foi s'allumait au flambeau de l'honneur,
Où les guerriers, quittant leur mère et leur patrie,
Allaient mourir pour le Seigneur,

En vain vos ennemis voudraient dans notre histoire
Déchirer ces pages de gloire
Où vos faits d'armes sont vantés ;
Les Muses vous ont pris sous leur chaste tutelle :
Qui ne vous prédirait une vie immortelle
Quand le Tasse vous a chantés ?

M. A. BIGNAN.

IMITATION DE MARTIAL, II, 12.

Tu me donnes, Cloé, des baisers à la rose,
A la vanille, au musc, à l'orange, au citron ;
Ces baisers parfumés sont suspects, et la glose
Dit que l'on sent mauvais lorsqu'on sent toujours bon.

M. P. DUPASQUIER.

Le Sommeil de midi.

Mignonne, sous la saulée
Te sens-tu pas allanguir ?
L'eau, sous l'écluse isolée,
Et le vent dans la feuillée,
Tout conseille le dormir.

De sommeil l'herbe frissonne,
L'oiseau tait son chant nouvel,
De midi l'astre rayonne ;
Adonc, sommeille, mignonne :
Fais comme l'herbe et l'oisel.

De fleurs l'herbe diaprée
Pour toi semble un lit exprès...
Attends-y que la vesprée
Rende encore à la contrée
Les jeux, la brise et le frais.

Baisse ta longue paupière,
Et de tes yeux mi-fermés

Suis le cours de la rivière ;
Perds-toi, rêveuse et légère,
Dans ses détours embaumés.

Vers cette onde qui t'appelle
Ton esprit sera porté ;
En songe, battant de l'aile,
Tu te croiras demoiselle,
Demoiselle en liberté.

Voletant, passe et sautille
De l'iris au nénuphar,
Du tremble au saule qui brille...
Sois encor la jeune fille
Portant ses goûts au hasard.

Haut et loin point ne voyage...
En rêve, on s'égare aussi ;
Que ton vol prudent et sage
Ne passe pas le feuillage
Du sureau qu'on voit d'ici.

Quand sera l'heure arrivée
Où ton somme doit finir,
Mignonne, à la relevée,
Garde ton aile rêvée,
Pour plus vite à moi venir !

M. J. M. BRISSET.

NAPOLEON II,

ODE.

I.

Mil huit cent onze! — O temps où des peuples sans nombre
Attendaient, prosternés sous un nuage sombre,
Que le ciel eût dit oui,
Sentaient trembler sous eux les états centenaires,
Et regardaient le Louvre entouré de tonnerres,
Comme un Mont-Sinaï!

Courbés comme un cheval qui sent venir son maître,
Ils se disaient entre eux : — Quelqu'un de grand va naître
L'immense empire attend un héritier demain.
Qu'est-ce que le Seigneur va donner à cet homme,
Qui, plus grand que César, plus grand même que Rome,
Absorbe dans son sort le sort du genre humain?

Comme ils parlaient, la nue éclatante et profonde
S'entr'ouvrit, et l'on vit se dresser sur le monde
L'homme prédestiné;
Et les peuples béans ne purent que se taire,
Car ses deux bras levés présentaient à la terre
Un enfant nouveau-né!

Au souffle de l'enfant, dôme des Invalides,
Les drapeaux prisonniers sous tes voûtes splendides
Frémirent, comme au vent frémissent les épis;
Et son cri, ce doux cri qu'une nourrice apaise,
Fit, nous l'avons tous vu, bondir et hurler d'aise
Les canons monstrueux à ta porte accroupis!

Et lui! l'orgueil gonflait sa puissante narine;
Ses deux bras, jusqu'alors croisés sur sa poitrine,
S'étaient enfin ouverts;
Et l'enfant, soutenu dans sa main paternelle,
Inondé des éclairs de sa fauve prunelle,
Rayonnait au travers.

Quand il eut bien fait voir l'héritier de ses trônes
Aux vieilles nations comme aux vieilles couronnes,
Eperdu, l'œil fixé sur quiconque était roi,
Comme un aigle arrivé sur une haute cime,
Il cria tout joyeux avec un air sublime:
— L'avenir! l'avenir! l'avenir est à moi!

II.

Non, l'avenir n'est à personne!
Sire, l'avenir est à Dieu!
A chaque fois que l'heure sonne,
Tout ici-bas nous dit adieu.

L'avenir! l'avenir! mystère!
Toutes les choses de la terre,
Gloire, fortune militaire,
Couronne éclatante des rois,
Victoire aux ailes embrasées,
Ambitions réalisées,
Ne sont jamais sur nous posées
Que comme l'oiseau sur nos toits!

Non, si puissant qu'on soit, non, qu'on rie ou qu'on pleure,
Nul ne te fait parler, nul ne peut, avant l'heure,
Ouvrir ta froide main.
O fantôme muet! ô notre ombre! ô notre hôte!
Spectre toujours masqué qui nous suis côte à côte,
Et qu'on nomme demain!

Oh! demain, c'est la grande chose!
De quoi demain sera-t-il fait?
L'homme aujourd'hui sème la cause,
Demain Dieu fait mûrir l'effet.
Demain, c'est l'éclair dans la voile,
C'est le nuage sur l'étoile,
C'est un traître qui se dévoile,
C'est le bélier qui bat les tours,
C'est l'astre qui change de zone,
C'est Paris qui suit Babylone:
Demain, c'est le sapin du trône;
Aujourd'hui, c'en est le velours!

Demain, c'est le cheval qui s'abat blanc d'écume;
Demain, ô conquérant! c'est Moscou qui s'allume
La nuit, comme un flambeau;
C'est notre vieille garde au loin jonchant la plaine
Demain, c'est Waterloo! demain, c'est Sainte-Hélène
Demain, c'est le tombeau!

Vous pouvez entrer dans les villes
Au galop de votre coursier,
Dénouer les guerres civiles
Avec le tranchant de l'acier;
Vous pouvez, ô mon capitaine,
Barrer la Tamise hautaine,
Rendre la victoire incertaine,
Amoureuse de vos clairons,
Briser toutes portes fermées,
Dépasser toutes renommées,
Donner pour astre à des armées
L'étoile de vos éperons!

Dieu garde la durée et vous laisse l'espace;
Vous pouvez sur la terre avoir toute la place,
Etre aussi grand qu'un front peut l'être sous le ciel
Sire, vous pouvez prendre, à votre fantaisie,
L'Europe à Charlemagne, à Mahomet l'Asie; —
Mais tu ne prendras pas demain à l'Éternel.

III.

O revers ! ô leçon ! — Quand l'enfant de cet homme
Eut reçu pour hochet la couronne de Rome ;
Lorsqu'on l'eut revêtu d'un nom qui retentit,
Lorsqu'on eut bien montré son front royal qui tremble
Au peuple émerveillé, qu'on puisse tous ensemble
Etre si grand et si petit !

Quand son père eut pour lui gagné bien des batailles;
Lorsqu'il eut épaissi de vivantes murailles
Autour du nouveau-né riant sur son chevet ;
Quand ce grand ouvrier, qui savait comme on fonde,
Eut, à coups de cognée, à peu près fait le monde
Selon le songe qu'il rêvait ;

Quand tout fut préparé par les mains paternelles;
Pour doter l'humble enfant de splendeurs éternelles;
Lorsqu'on eut de sa vie assuré les relais ;
Quand pour loger un jour ce maître héréditaire,
On eut enraciné bien avant dans la terre
Le pied de marbre des palais ;

Lorsqu'on eut pour sa soif posé devant la France
Un vase tout rempli du vin de l'espérance,
Avant qu'il eût goûté de ce poison doré,
Avant que de sa lèvre il eût touché la coupe,
Un Cosaque survint qui prit l'enfant en croupe,
Et l'emporta tout effaré !

M. VICTOR HUGO.

TABLE

DE L'ALMANACH DES MUSES.

DE 1833.

MM. **Pages.**

FIN DE LA TABLE.

92.